laphe, Apharée, Déipyre, Mérion, et Antiloque, exercés à lutter contre les périls. Accourez, mes amis, leur dit-il ; venez me défendre, j'ai seul à soutenir l'attaque d'Enée, qui se précipite contre moi ; ses coups ravagent les rangs, et, ce qui anime la valeur, il est dans la vigueur de la jeunesse. Si, dans le feu qui m'embrase, j'étais comme lui à la fleur de l'âge, nous déciderions bientôt seuls qui de lui ou de moi remporterait une gloire éclatante.

Aussitôt tous ces guerriers, comme s'ils n'avaient qu'une même âme, s'avancent, le bouclier incliné sur leurs épaules. Enée appelle aussi du secours, portant ses regards sur Déiphobe, Pâris, et le noble Agénor, placés, ainsi que lui, à la tête des Troyens. Leurs bataillons arrivent, comme des troupeaux suivent un bélier qui les conduit des pâturages aux bords d'un ruisseau ; à cet aspect le cœur du berger éprouve un tressaillement de joie : telle est la joie d'Enée lorsqu'il voit ses bataillons marcher sur ses pas. Les troupes, armées de javelots, s'échauffent au combat autour du corps d'Alcathoüs ; le fer des guerriers se frappant dans la mêlée retentit sur leur sein avec un bruit épouvantable. Deux héros distingués parmi tous ces combattants, Enée et le roi de Crète, tels que les dieux de la guerre, brûlaient surtout de se porter l'un à l'autre le coup mortel. Le fils d'Anchise lance son javelot contre son assaillant, qui l'évite ; et le trait, parti vainement d'une main vigoureuse, s'enfonce dans la terre et tremble. Idoménée frappe Œnomaüs au creux de la cuirasse, et lui perce les entrailles, qui soudain se répandent ; le guerrier abattu serre le sable de sa main mourante. Le roi retire sa longue lance du cadavre, mais, pressé de tous côtés par les traits, il ne peut le dépouiller de son armure. Il n'avait plus la vigueur avec laquelle il s'élançait autrefois pour reprendre son javelot, ou pour échapper à celui de l'ennemi ; habile encore à repousser la fatale mort en combattant de pied ferme, il ne pouvait plus se retirer avec célérité hors de la mêlée. Déiphobe, qui le voit s'éloigner à pas lents, lui lance son javelot, enflammé contre lui d'une haine ancienne. Mais il le manque encore ; et atteignant Ascalaphe, fils de Mars, le rapide javelot perce l'épaule du guerrier, qui tombe, et imprime sa main dans la poussière. Ce dieu féroce, assis sur des nuages d'or au sommet de l'Olympe avec les autres immortels qui n'osaient participer au combat, ignore que son fils vient d'être couché dans la plaine sanglante.

C'est maintenant autour du corps d'Ascalaphe que s'allume le carnage. Déiphobe lui enlevait un casque brillant, lorsque Mérion s'élance avec fureur, et de son javelot l'atteint au bras ; le casque oblong tombe de la main du

guerrier, frappe la terre, et retentit avec éclat. Mérion s'élance une seconde fois, comme un vautour, arrache son pesant javelot, et se retire au milieu de ses compagnons. Polite jetant ses bras autour de son frère Déiphobe, le conduit hors de la furieuse mêlée, jusqu'à ses coursiers rapides placés derrière les rangs avec leur conducteur et leur char : ils le ramènent dans Troie, accablé de douleurs cuisantes, poussant de profonds gémissements; le sang ruisselait de sa plaie récente le long de sa main.

Cependant l'on combat, et il s'élève un tumulte épouvantable. Enée accourt, plonge sa pique dans la gorge du fils de Calétor, Apharée, qui s'avançait contre lui; sa tête avec son casque s'incline, suivie du bouclier, et les ombres fatales de la mort l'environnent. Antiloque apercevant Thoon qui se tournait pour fuir, vole à lui, le frappe, et lui coupe la veine qui s'étend le long du dos jusqu'à la tête ; le guerrier tombe à la renverse dans le sable tendant les bras à ses compagnons. Antiloque se précipite sur lui ; et portant l'œil de tous côtés, il lui enlève son armure. Aussitôt les Troyens l'entourent, et percent à l'envi son large bouclier : mais ils ne peuvent même effleurer du fer cruel le jeune Antiloque ; Neptune défend les jours du fils de Nestor au milieu de tant de traits. Ce guerrier, toujours dans les périls, marche au sein des bataillons ennemis ; son javelot, loin d'être immobile, s'agite dans sa main avec force, et il brûle ou de le lancer, ou de frapper de près son ennemi. Comme il se livrait à cette ardeur dans la mêlée, il est aperçu d'Adamas, fils d'Asius, qui, se jetant sur lui, perce le globe de son bouclier. Mais le dieu des mers, ne lui permettant pas d'immoler Antiloque, rompt la pique : la moitié, semblable à un pieu durci aux flammes, demeure engagée dans le bouclier, et l'autre moitié tombe à terre. Adamas se retirait pour éviter le trépas : Mérion le suit, et lui enfonce sa pique sous le nombril, où les atteintes de Mars sont fatales aux malheureux mortels ; c'est là qu'il le frappe. Son ennemi terrassé se débat en palpitant autour de la pique, comme, dans les montagnes, un taureau entraîné par les bergers qui l'ont chargé de liens; ainsi il se débat. Mais il ne lutte pas longtemps contre la mort : Mérion accourt, arrache son javelot; et les yeux d'Adamas s'obscurcissent.

Hélénus, de son glaive énorme, forgé dans la Thrace, décharge un coup violent sur la tempe du brave Déipyre, brise le casque, qui saute loin d'eux à terre, et que relève quelqu'un des Grecs qui le voit rouler entre les pieds des combattants : la nuit de l'Erèbe l'environne. La douleur pénètre l'âme de Ménélas. Il s'avance contre le héros avec

une voix menaçante, il agite sa lance ; Hélénus courbe son arc : ils accourent avec une égale ardeur, impatients de lancer l'un son javelot, l'autre sa flèche. Le fils de Priam atteint Ménélas au creux de la cuirasse, mais la flèche est repoussée et s'envole. Comme dans une aire spacieuse, on voit les noires fèves ou les pois rejaillir du large van au choc de celui qui le secoue et au souffle impétueux de l'air ; ainsi le trait vole loin du noble Ménélas. Ménélas perce aussitôt de sa lance la main de son ennemi, et l'attache à l'arc dont elle était armée. Hélénus se rend au milieu de sa troupe, se dérobe au trépas, traînant de sa main suspendue la lance pesante. Le magnanime Agénor, l'ayant retirée, bande la blessure avec une fronde, tissu ferme d'une toison, et que son écuyer portait à ses côtés.

Mais Pisandre marche avec audace vers le héros triomphant : un noir destin le pousse à ta rencontre, ô Ménélas, pour être vaincu dans ce combat terrible. Lorsqu'ils sont en présence, Ménélas porte d'abord un coup inutile ; le javelot se détourne : Pisandre atteint le bouclier du roi de Sparte, sans pouvoir en percer l'airain ; le vaste bouclier résiste, le bois du javelot se rompt. Cependant son cœur se livrait à des transports de joie ; il se flattait d'avoir remporté la victoire ; quand Ménélas, tirant son épée étincelante, s'élance sur lui : aussitôt Pisandre saisit sous son bouclier sa hache d'airain, embellie d'un long manche d'olivier poli ; ils s'attaquent en même temps. Pisandre dirige son coup sur le casque de son ennemi près des crins épais du panache ; Ménélas frappe au bas du front le guerrier qui vient l'assaillir : l'os se rompt avec fracas ; ses yeux sanglants roulent dans la poussière ; son corps fléchit, il tombe. Le roi lui pressant du genou le sein, lui ravit ses armes, et s'applaudit en ces mots de sa victoire :

C'est ainsi que vous abandonnerez enfin les vaisseaux des Grecs valeureux, Troyens perfides, insatiables de combats ! C'est peu, ô race injuste, arrogante, c'est peu de l'outrage et de la trahison dont vous vous êtes rendus coupables envers moi, sans craindre le courroux terrible de celui qui fait éclater son tonnerre, de Jupiter vengeur de l'hospitalité, qui réduira un jour en cendres votre ville superbe ; c'est peu de m'avoir ravi, sans que nous vous eussions provoqués à cette insulte, mon épouse et mes trésors, après avoir été reçus par elle sous notre toit : vous êtes encore dévorés du désir de livrer aux flammes nos vaisseaux qui ont volé sur les mers, et d'exterminer tous les héros de la Grèce ! Mais quelle que soit la fureur qui vous précipite aux combats, elle sera tôt ou tard réprimée. Grand Jupiter, ta sagesse est supérieure à celle des mortels et des dieux ;

cependant tu autorises ces attentats, tu favorises un peuple pervers, dévoué à la violence, aux forfaits, et qui ne se plaît que dans la guerre, ce fléau barbare des humains ! Quoi ! les plus doux plaisirs, le sommeil, l'amour, le chant flatteur et la noble danse, ces plaisirs où l'on se livre souvent avec plus d'ardeur encore qu'aux combats, nous font éprouver enfin de la satiété, et les Troyens ne se lasseront jamais de carnage !

En disant ces mots, il s'empare des armes sanglantes du guerrier, et les remet entre les mains de ses compagnons; il reporte ses pas au plus fort de la mêlée. Le fils du roi Pylæmènes, Harpalion, court l'attaquer : il était venu sur les traces de ce père chéri combattre devant Troie, et il ne retourna pas dans sa patrie. Il frappe en ce moment de sa pique le bouclier de Ménélas ; et n'ayant pu le percer, il fuit dans les rangs pour échapper à la mort, jetant l'œil de tous côtés, craignant d'être atteint d'un fer ennemi, lorsqu'un trait lancé par Mérion le poursuit, le blesse au dos, pénètre sous l'os près de la vessie. Il tombe sur ses genoux ; et rendant l'âme entre les bras de ses compagnons, il s'étend à terre comme un reptile, tandis qu'un sang noir coule de sa blessure et inonde le sable. Les magnanimes Paphlagoniens s'empressent à le placer sur son char, et le conduisent à Troie, plongés dans la douleur. Son père marche au milieu d'eux, versant un torrent de larmes ; il n'a pas même eu la consolation de venger le trépas de son fils.

Pâris, lié par des nœuds d'hospitalité au malheureux Harpalion parmi les nombreux Paphlagoniens, est vivement courroucé de ce trépas, et, dans l'ardeur de ce courroux, il tire une flèche. Il y avait dans les rangs ennemis un guerrier nommé Euchénor, fils du devin Polyide ; aussi riche que vaillant, ses maisons s'élevaient dans Corinthe, et, lorsqu'il entra dans son vaisseau, il n'avait pas ignoré le sort fatal qui l'attendait devant Ilion. Souvent Polyide, vieillard dont l'œil pénétrait dans l'avenir, lui avait annoncé qu'il pouvait choisir ou de terminer sa carrière dans sa demeure par une maladie lente et cruelle, ou de tomber près des vaisseaux des Grecs, sous les coups des Troyens : il ne put supporter la pensée de subir à la fois la peine, prix de sa lâcheté, et les douleurs d'une longue maladie. La flèche de Pâris lui perce la gorge ; soudain son âme s'envole, il est enveloppé de l'affreuse nuit du trépas.

Tandis que ces guerriers combattaient avec l'impétuosité des flammes, Hector, ce favori de Jupiter, ignorait qu'à l'aile gauche les Grecs ravageaient ses cohortes, qu'ils étaient près de remporter la victoire, tant Neptune les animait et secondait leur courage ; mais ce héros demeurait ferme sur

le terrain où il avait franchi les portes et le mur, et rompu les rangs munis de boucliers. C'est là que les vaisseaux d'Ajax et de Protésilas bordaient le rivage, où le rempart était le moins élevé, et où se réunissaient les hommes et les coursiers les plus vaillants : là, les Béotiens, les combattants d'Ionie aux robes flottantes, ceux de Locres, de Phthia, et les illustres Epéens, soutenaient, sans pouvoir la repousser, l'ardente attaque d'Hector. L'élite des Athéniens, conduite par Ménesthée, Phidas, Stichius, et le redoutable Bias, occupait le poste le plus avancé ; les Epéens avaient pour chefs le digne fils de Phylée, Mégès, Amphion et Dracius ; tandis que les guerriers de Phthia étaient commandés par Médon et Podarcès, infatigables dans les combats ; Podarcès, né d'Iphiclus ; Médon, fils naturel d'Oïlée et du même sang qu'Ajax, vivant à Phylacé, loin du lieu de sa naissance, pour avoir eu le malheur de ravir le jour au frère d'Eriopis, épouse d'Oïlée : ces deux héros, à la tête des magnanimes guerriers de Phthia, combattaient pour les vaisseaux avec les Béotiens.

Mais Ajax, fils agile d'Oïlée, ne s'éloigne pas un instant du fils de Télamon. Comme deux vigoureux taureaux, animés d'une ardeur égale, traînent la forte charrue dans une terre durcie par un long repos ; des flots de sueur jaillissent autour de la racine de leurs cornes ; ils ne sont séparés que par le joug luisant, et s'avancent le long des noirs sillons, déchirant profondément le sein de la campagne : ainsi ces deux guerriers, n'ayant qu'une même âme, unissent leurs travaux. Le grand Ajax est suivi d'une troupe nombreuse et vaillante, qui reçoit son bouclier, quand il est épuisé de fatigue et inondé de sueur. Les Locriens, non exercés aux combats où l'on attend l'ennemi de pied ferme, ne marchent point sur les pas du noble fils d'Oïlée ; leurs fronts ne sont pas couverts de casques pesants et chargés de longs panaches ; leurs bras ne portent point de boucliers ni de frênes formés en javelots. Ils sont venus devant Ilion, se confiant dans leur arc et dans leur fronde, dont ils lancent une grêle de traits et de pierres, et rompent les phalanges. Ainsi, tandis que les premiers, revêtus d'une superbe armure, combattaient de près les Troyens et résistaient même au choc d'Hector étincelant d'airain, ceux-ci, placés derrière eux, ne cessent de fendre l'air de leurs traits, portent le désordre dans les rangs ennemis, qui voyaient déjà s'évanouir leur ardeur guerrière. Les Troyens allaient être repoussés avec une terrible perte, loin des tentes et des vaisseaux, jusque dans la haute citadelle d'Ilion, si Polydamas n'eût adressé ces mots au vaillant Hector :

Hector, n'écouteras-tu jamais nos avis ? parce que les

dieux t'ont distingué par l'éminence de ta valeur, penses-tu nous surpasser tous en prudence ? Tu ne peux réunir tous les dons : Jupiter accorde à l'un les vertus guerrières, à l'autre l'art de chanter, de tirer des sons de sa lyre, ou de cadencer des pas ; il met dans le cœur d'un autre la sagesse, qui fait le bonheur des mortels, qui sauve les villes, et dont le sage connaît seul tout le prix. Souffre donc que je te propose le parti qui semble le plus utile. De tous côtés s'allume autour de toi le feu de la guerre : les Troyens, après avoir franchi le rempart avec tant de valeur, ou se retirent, quoique les armes à la main, ou, dispersés autour des vaisseaux, sont près d'être accablés par le nombre. Rassemble ici les chefs les plus intrépides ; nous délibérerons avec rapidité s'il faut attaquer les vaisseaux dans l'espoir qu'un dieu propice couronnera nos efforts, ou songer à la retraite tandis que nous pouvons encore ramener nos troupes. Je crains que les Grecs n'acquittent la dette immense qu'hier nos exploits leur firent contracter. Ils ont encore au milieu d'eux un guerrier terrible, qui ne pourra forcer plus longtemps son courage à renoncer aux combats.

Hector consent à prendre le parti le plus salutaire ; et sautant de son char : Polydamas, s'écrie-t-il, retiens ici les plus vaillants, tandis que je vais m'opposer à l'ennemi et rallier nos troupes. Dès que je leur aurai donné mes ordres, tu me reverras auprès de toi. Il dit, et se précipite, en jetant de grands cris, entre les rangs des Troyens et des alliés, semblable à une montagne dont la cime est couverte d'une neige éclatante.

A la voix d'Hector, tous les chefs accourent autour de Polydamas, soutien de la valeur. Mais le fils de Priam allait çà et là aux premiers rangs, cherchant des yeux Hélénus, Déiphobe, Asius, Adamas, et d'autres chefs. Il se flatte en vain de les revoir tous : les uns, renversés par les coups des Grecs devant les vaisseaux, avaient rendu le dernier soupir ; d'autres avaient été atteints de traits mortels en attaquant le rempart. Il rencontre à l'aile gauche Pâris encourageant les troupes et les animant au combat ; et, dans le courroux qui l'anime, il l'accable de ces reproches : Funeste Pâris, toi dont la beauté fait tout l'ornement, guerrier livré aux femmes, séducteur, où sont Hélénus, Déiphobe, Asius fils d'Hyrtacès, et Adamas ? qu'est devenu Othryonée ? Maintenant Troie entière s'écroule dans son faîte élevé jusque dans un profond abîme ; tu ne saurais échapper plus longtemps à ta perte.

C'est à tort qu'aujourd'hui tu me blâmes, répondit Paris : j'ai quelquefois montré moins d'ardeur ; mais Hécube, en

moi, n'a pas mis au jour un lâche. Depuis le combat que tu as excité près des vaisseaux, je n'ai cessé d'attaquer l'ennemi. Les guerriers que tu me nommes sont victimes du trépas : Hélénus et Déiphobe seuls, garantis par Jupiter de la parque, sont rentrés dans Ilion, la main percée d'énormes javelots. Conduis-moi où t'entraîne ton audace, je vole à l'instant sur tes pas ; tu n'auras pas à désirer en moi plus de valeur, et je la signalerai autant que me le permettront mes forces. Quelque fier que soit notre courage, il n'est pas dans notre pouvoir de passer ce terme. Hector étant adouci par ce discours, ils se rendent où l'on combattait avec le plus de furie, où s'étaient rassemblés Polydamas, Cébrion, Phalcès, Orthéus, Poléphœtys, Palmys, et les fils d'Hippotion, Ascagne et Morys, qui, le jour précédent, étaient venus à leur tour de la fertile Ascanie pour secourir Priam, conduits par Jupiter aux combats.

Telles qu'un tourbillon impétueux, qui, né de la foudre de Jupiter, fond dans les campagnes, court se mêler à l'océan avec un tumulte horrible ; les flots bouillonnants de la mer mugissante, enflés, blanchissants, se poussent l'un l'autre jusqu'au rivage : telles, parmi les Troyens, les phalanges dont les armes jettent un vif éclat, suivent, pressent les phalanges sur les pas de leurs chefs. Hector les précède, pareil au formidable Mars ; Hector, fils de Priam, tenant devant lui son bouclier dont la surface est luisante, formé de peaux nombreuses, et chargé d'un airain épais ; autour de ses tempes s'agite son casque éblouissant. Il cherche de toutes parts à pénétrer dans les rangs ennemis, espère les mettre en fuite, s'avançant à l'ombre de ce bouclier : mais il ne peut répandre le trouble dans l'âme des Grecs. Ajax, marchant à grands pas, ose le premier défier cet adversaire.

Approche, vaillant guerrier ! pourquoi cherches-tu à épouvanter nos troupes ? Expérimentés dans les combats, nous ne sommes domptés que par le bras de Jupiter, armé de verges dont il nous châtie. Tu te flattes de réduire nos vaisseaux en cendres ; mais nous avons des mains valeureuses pour repousser ta furie ; et avant que tes vœux soient comblés, ta propre ville, avec ses nombreux habitants, sera prise, ravagée par les Grecs. Le temps n'est pas éloigné où tu supplieras toi-même, au milieu de ta fuite, Jupiter et tous les immortels, que les coursiers qui, la crinière éparse, te porteront dans Troie à travers un nuage de poussière élevé sous leurs pas, devancent l'épervier dans leur vol rapide.

Pendant qu'il parlait, vole à sa droite un aigle planant dans les nues ; tous les Grecs font retentir leurs accla-

mations, enhardis par cet augure favorable ; quand l'illustre Hector prenant la parole : Discoureur téméraire, vain géant, dit-il, d'où partent ces menaces? Plût au ciel que, fils de Jupiter et de Junon, l'on m'accordât les honneurs que reçoivent Apollon et Minerve, comme il est certain que ce jour sera la perte entière de tous les Grecs! Et toi, tu seras couché dans la foule des morts, si tu oses attendre ma lance redoutable; elle déchirera ton sein, et tu rassasieras de ta chair et de ton sang les animaux voraces de Troie, terrassé devant les vaisseaux des Grecs.

En disant ces mots, il s'avance à la tête de sa troupe. Elle le suit avec des cris furieux, que répète derrière eux toute l'armée. Les Grecs, de leur côté, élèvent leurs voix terribles, et, rappelant leur intrépidité, soutiennent, sans s'ébranler, le choc des plus hardis Troyens. Ces cris des deux peuples fendent la voûte céleste, et parviennent jusques aux palais radieux de Jupiter.

CHANT XIV

Nestor, qui étanchait sa soif brûlante, entend l'affreux tumulte des combattants, et il dit au fils d'Esculape : Que penses-tu, noble Machaon, du sort qui nous est réservé ? les cris de cette jeunesse vigoureuse redoublent près de nos vaisseaux. Mais ne quitte point ce siège, et que la liqueur vermeille de ce vin renouvelle tes forces, tandis qu'Hécamède fait tiédir le bain qui doit laver la poussière ensanglantée dont tu es couvert : je me hâte cependant d'aller considérer l'état de notre armée.

En disant ces mots, il saisit le bouclier resplendissant de son fils Thrasymède, qui s'était armé de celui de Nestor ; il prend une lance forte, acérée ; sort de la tente ; et arrêtant aussitôt ses pas, il voit, spectacle honteux ! les Grecs mis en fuite et les Troyens les poursuivant avec fureur ; la muraille est détruite. Comme l'immense océan, dans l'attente du vol impétueux des vents sonores, noircit ses vagues muettes, et ne les roule ni de l'un ni de l'autre côté jusqu'à ce qu'un tourbillon descendu par l'ordre de Jupiter détermine leur course : ainsi le vieillard balance en son âme agitée s'il se jettera dans la foule des Grecs qu'emportent leurs rapides chars, ou s'il ira trouver Agamemnon, chef des peuples. Il prend le parti de se rendre auprès du fils d'Atrée. Cependant on combat, et l'on se donne mutuellement la mort ; l'airain solide retentit autour du corps des guerriers, frappé de glaives et de lances.

Les rois, élèves de Jupiter, Diomède, Ulysse et Agamemnon, sortis de leurs tentes, et accompagnés des principaux chefs, atteints de blessures, viennent en montant des bords du rivage à la rencontre de Nestor. Leurs vaisseaux, éloignés de la place du combat, touchaient les flots écumeux de la mer ; ceux qui avaient abordé les premiers avaient été tirés dans la plaine, et le rempart avait été bâti devant leurs poupes. La rive, malgré son étendue, ne pouvant les contenir, sans trop resserrer l'espace qu'occupait l'armée, l'on avait placé les navires l'un contre l'autre en échelons, et l'on en avait rempli les longs défilés de tous les promontoires. Ces princes, attirés par le tumulte des combattants, s'avançaient en foule, appuyés sur leurs piques, le cœur

serré de tristesse. La vue de Nestor augmente encore leur trouble.

O fils de Nélée, l'ornement de la Grèce, lui dit Agamemnon, pourquoi abandonner la bataille meurtrière et porter ici tes pas? Je crains que l'impétueux Hector n'accomplisse déjà la superbe menace qu'il fit dans l'assemblée des Troyens, de ne retourner dans Ilion des bords de ce rivage qu'après avoir détruit nos vaisseaux par les flammes, et nous y avoir immolés. Tel était son discours, auquel répond aujourd'hui l'événement. Grands dieux! tous les Grecs sont donc enflammés contre moi de haine, ainsi qu'Achille, et ils refusent tous de combattre, même pour la défense de leurs navires.

Hélas! répondit Nestor, ces malheurs sont enfin devant nos yeux; et Jupiter même, la foudre en main, ne saurait plus nous y soustraire. La muraille que nous avions élevée avec tant de confiance, comme l'appui le plus invincible de nos troupes et de nos vaisseaux, est renversée; nos ennemis nous livrent le combat le plus acharné près de nos tentes, et désormais l'œil le plus attentif ne peut discerner de quel côté les cohortes troublées des Grecs sont mises en déroute, tant règne confusément le carnage, tant les cris poussés jusques au ciel se confondent. Consultons cependant sur les mesures qu'il convient de prendre, si la prudence peut nous ouvrir encore quelque ressource. Je ne vous exhorte pas d'aller au milieu des ennemis : dans l'état cruel où vous êtes on ne peut combattre.

O Nestor, repartit le roi, puisque le combat se livre devant nos tentes, et que la forte muraille n'a pu nous défendre, ni le fossé creusé avec tant de sueurs, n'en doutons point, Jupiter a résolu que, loin de notre demeure natale, nous périssions avec infamie. J'ai vu le temps où, favorable à nos desseins, il nous secondait; mais aujourd'hui il élève nos ennemis au rang des dieux immortels, il enchaîne nos bras et notre valeur. Obéissez donc à ma voix : lançons à la mer les vaisseaux placés sur le rivage, et jetons les ancres jusqu'à l'arrivée de la profonde nuit: si les Troyens alors nous laissent quelque relâche, nous pourrons pousser à la mer toute notre flotte. On peut, sans rougir, se dérober à sa perte, fût-ce durant les ténèbres; et il vaut mieux devoir son salut à une prompte retraite que de subir la loi du vainqueur.

A ces mots le sage Ulysse lui lançant un regard courroucé : Atride, dit-il, quelles paroles ont échappé de tes lèvres! Chef dangereux, que ne commandes-tu à de timides guerriers plutôt qu'à nous, destinés par Jupiter à soutenir de pénibles combats depuis l'adolescence jusque dans l'âge

le plus avancé, et jusqu'à ce que chacun de nous périsse victime de son courage! Pourrais-tu bien abandonner la superbe Troie, pour laquelle nous avons souffert de si longues calamités ? Garde-toi de le dire à haute voix, de peur que quelqu'un des Grecs n'entende un discours si peu digne de celui qui parle avec une profonde sagesse, que décore le sceptre, et qui règne sur tant de peuples. Je condamne ton avis: tu veux, tandis que dure encore le combat, que nous lancions nos vaisseaux à la mer, pour que les Troyens, déjà trop supérieurs, voient accomplir leurs vœux les plus ardents, et que nous soyons ensevelis soudain dans notre ruine; car, pendant qu'on ébranlera nos vaisseaux, nos troupes, au lieu de soutenir le combat, tourneront leurs regards vers la mer, laisseront éteindre toute leur valeur. Tel sera le funeste effet de ton conseil, chef des armées.

O fils de Laërte, répondit Agamemnon, tu as pénétré mon cœur par ce reproche plein de force: mais je suis loin d'exiger que les Grecs chargent, malgré eux, la mer de leurs navires. Puisse quelqu'un, jeune ou vieux, nous donner un meilleur avis ! sa présence me sera chère.

Le brave Diomède l'interrompant: Le voici, sans aller fort loin, dit-il, si vous voulez m'écouter, et si vous ne rejetez point mon avis avec courroux, parce que je suis le plus jeune de ceux qui sont présents. Je puis du moins me glorifier, comme vous, d'être né d'un père illustre; je suis le rejeton de Tydée, dont les champs de Thèbes furent le tombeau. Des trois fils généreux de Porthée, habitant de Pleurone et des hauts murs de Calydon, Agrius, Mélas, et le grand Œnée mon aïeul, celui-ci les effaçait par son courage. Il vécut dans ces contrées: si mon père, ainsi le voulurent les dieux, fixa dans Argos sa course errante, il épousa la fille d'Adraste; et possesseur de champs fertiles, de vastes jardins, et de nombreux troupeaux, il était le plus redoutable des Grecs par sa lance. Je retracé à votre mémoire ce détail fidèle; me voyant sorti d'un sang noble, fécond en guerriers, ne méprisez pas l'avis salutaire que je propose hardiment. Allons, dans cette nécessité pressante, repousser les Troyens, malgré l'état où nous sommes; ou si, pour ne pas recevoir blessures sur blessures, nous ne voulons pas nous jeter dans leurs rangs, que du moins notre présence et notre voix enflamment les troupes, qui, depuis longtemps, séduites par l'attrait de l'indolence, se tiennent à l'écart, et ne songent plus au combat.

Ils applaudissent à ce conseil, et marchent, conduits par le chef des guerriers, le fils d'Atrée. Neptune, attentif à leur

dessein, les aperçoit, vient à leur rencontre sous les traits d'un vieux combattant ; et prenant la main d'Agamemnon : Grand roi, dit-il avec rapidité, c'est maintenant qu'Achille triomphe dans son barbare cœur à la vue de la déroute sanglante des Grecs ; car le courroux étouffe en lui tout sentiment : périsse-t-il avec sa haine, et puisse quelque dieu le combler d'ignominie ! Mais sache que tous les immortels n'ont pas conjuré ta ruine : bientôt les princes et les chefs troyens, couvrant de poussière la campagne, fuiront loin des tentes vers Ilion.

Il dit ; et s'élançant dans la plaine, il pousse un cri terrible, semblable aux cris de neuf ou dix mille combattants livrés à leur rage martiale ; telle est la voix qui sort du sein de ce dieu dont le bras fait trembler la terre. Elle remplit d'une force indomptable le cœur de tous les Grecs, et leur inspire un désir ardent de soutenir sans relâche les plus longs assauts.

Junon, du sommet de l'Olympe et du haut de son trône d'or, jette un regard ; et voyant son frère marcher d'un pas empressé dans le champ glorieux du combat, elle éprouve des transports de joie. Mais elle aperçoit en même temps Jupiter au milieu des sources de l'Ida, assis au sommet de la montagne : à cet aspect la crainte et la colère renaissent dans son cœur. Elle songe aux moyens de surprendre son époux, et se détermine à paraître sur l'Ida, après avoir composé sa parure, afin d'enflammer ce dieu par ses charmes, de l'amener dans ses bras, et de répandre sur ses paupières un doux et tranquille sommeil qui coule dans son âme et triomphe de sa prudence. Elle se rend dans un appartement que lui avait construit son fils Vulcain, et qu'il avait muni de portes solides, et d'une serrure qu'elle seule, parmi les dieux, pouvait ouvrir. Entrée dans ce lieu, la déesse ferme les portes éclatantes ; elle baigne dans une liqueur divine, et fait couler sur son beau corps une essence céleste, huileuse, et odorante : agitée dans le palais éternel de Jupiter, l'agréable vapeur se répand dans le ciel et jusque sur la terre. Dès qu'elle s'est parfumée de cette essence, sa main peigne sa belle chevelure, forme les boucles luisantes, superbes, qui descendent en flottant de sa tête immortelle. Elle revêt une robe, tissu divin, où Minerve épuisa tout son art ; Junon l'attache autour de son sein avec des agrafes d'or, et s'entoure de sa ceinture embellie de nombreuses franges. Elle suspend à ses oreilles percées avec adresse ses boucles à trois pendants, d'un travail achevé, qui dardent un vif éclat : et la reine des cieux couvre sa tête d'un voile magnifique, dont elle ne s'est point encore décorée, aussi éblouissant par sa blancheur que le soleil ; et elle orne ses pieds de ses riches cothurnes.

Brillante de parure, elle sort de son appartement, et dit en secret à Vénus : Puis-je espérer, ma fille, que tu consentiras à ma demande ? ou, toujours irritée de me voir du parti des Grecs tandis que tu favorises les Troyens, chercheras-tu à me traverser ?

Déesse vénérable, née du grand Saturne, lui répondit la fille de Jupiter, fais-moi connaître tes désirs, et ne doute pas que mon cœur ne me porte à te satisfaire, à moins qu'ils ne surpassent entièrement mon pouvoir.

Accorde-moi, reprit alors l'artificieuse Junon, ce charme souverain qui soumet à ton empire tous les dieux et tous les mortels. Je vais, aux extrémités de la terre féconde, trouver l'Océan, père des immortels, et Téthys leur mère, qui me reçurent des bras de Rhée quand Jupiter précipita Saturne au-dessous de la terre et des mers, dans le profond Tartare, et qui m'élevèrent avec les plus tendres soins au sein de leur palais. Je vais les revoir pour bannir du milieu d'eux l'amère discorde ; depuis longtemps ils ne se donnent plus de gage de leur amour. Si mes paroles avaient assez de persuasion pour les réunir, pour les ramener dans les bras l'un de l'autre, je serais pour eux à jamais la déesse la plus vénérable et la plus chérie.

Je ne puis rien te refuser, dit la reine des ris, à toi qui dors entre les bras du puissant Jupiter. En même temps elle détache sa ceinture, riche d'une superbe broderie. Là se trouvent réunis les charmes les plus séduisants ; là sont l'amour, les tendres désirs, les doux entretiens, et ces accents persuasifs qui dérobent en secret le cœur du plus sage. Elle lui remet cette ceinture entre les mains. Prends, dit-elle, et cache dans ton sein ce tissu qui renferme tout ce qui peut flatter les désirs ; quelle que soit ton entreprise, tu obtiendras un plein succès. La majestueuse Junon sourit en recevant la ceinture ; elle sourit encore en l'attachant sous son beau sein.

Vénus rentre dans le palais de Jupiter. Junon, prenant un rapide essor, fuit la cime de l'Olympe, et, sans toucher la terre, traverse la Piérie, l'agréable Emathie, franchit les hauts sommets des montagnes de Thrace, toujours blanchis de neige, et se précipitant du mont Athos sur la mer, émue, elle arrive à Lemnos, ville du fameux Thoas ; là elle va trouver le Sommeil, frère de la Mort. Sommeil, dit-elle en lui prenant la main, toi qui règnes sur tous les dieux et sur tous les mortels, si jamais tu respectas ma volonté, exauce aujourd'hui mes désirs, compte sur une éternelle reconnaissance. Répands tes charmes sur les yeux perçants de Jupiter quand il sera dans mes bras ; et je te promets un trône superbe, d'un or incorruptible, que mon fils Vul-

cain formera avec toute son industrie ; ce trône aura une estrade, sur laquelle tes pieds reposeront dans les festins.

Junon, déesse vénérable, fille du grand Saturne, répondit le Sommeil, il m'est facile d'endormir tous les immortels, et même de calmer les flots impétueux de l'Océan, notre commun père; mais je n'ose approcher de Jupiter ni fermer ses paupières, si lui-même ne me l'ordonne. Tu éclairas ma prudence le jour où son magnanime fils Hercule voguait loin d'Ilion, que son bras avait ravagée. Tandis que selon tes ordres, je captivais l'âme de Jupiter et l'environnais de mes charmes, toi, ardente à perdre ce héros, tu déchaînas sur la mer les vents qui le firent aborder, loin de ses amis, à l'île de Cos. Ton époux, à son réveil, fut rempli de courroux, poursuivit dans son palais la troupe éperdue des dieux, et me cherchant surtout, il m'aurait précipité du haut des cieux dans l'abîme des mers, si la Nuit, reine des dieux et des hommes, à laquelle j'eus recours, ne m'eût accordé un refuge : Jupiter, malgré sa fureur, s'apaisa, par égard pour cette déesse. Et assez heureux d'être échappé des plus grands périls, tu veux m'y replonger !

Pourquoi, reprit Junon, t'abandonner à ces frayeurs ? Crois-tu que Jupiter, armé de son tonnerre, embrasse avec autant d'ardeur la défense des Troyens que celle d'Hercule, son fils ? Suis mes pas ; je t'accorde la plus jeune des Grâces, la divine Pasithée ; elle sera ton épouse, elle fera le charme constant de tes jours.

Jure donc par l'onde inviolable du Styx, dit le Sommeil transporté de joie ; touche d'une main la terre et de l'autre l'océan ; et que tous les dieux du Tartare, autour de Saturne, soient témoins que la plus jeune des Grâces, la divine Pasithée, sera mon épouse et fera le charme constant de mes jours.

Junon ne balance point, jure ainsi qu'il l'exige, nomme tous les dieux infernaux, appelés Titans. Après qu'elle a proféré ce serment solennel, ils partent, s'éloignant de Lemnos et d'Imbre, et, environnés d'un nuage, ils traversent les airs, arrivent en un moment au pied de l'Ida, à Lectos, où ils quittent la mer : ils marchent; sous leurs pas s'agitent les cimes des arbres. Le Sommeil, pour se dérober aux regards de Jupiter, monte sur un sapin énorme qui, surpassant tous ceux de l'Ida, portait sa tête à travers les airs jusques aux cieux ; là il se cache entre les rameaux épais, sous la forme d'un oiseau des montagnes, à la voix mélodieuse, nommé chalcis par les dieux, cymindis par les hommes.

Cependant Junon vole sur le Gargare, sommet élevé de l'Ida. Le dominateur des nuées la voit, et à l'instant son

cœur est embrasé de toute l'ardeur qu'il ressentit lorsqu'à l'insu de ceux qui leur donnèrent la vie ils goûtèrent les premières douceurs de leur amour. Déesse, lui dit-il, quel dessein t'amène de l'Olympe sans le secours de tes coursiers et de ton char?

Je vais, répondit adroitement Junon, trouver aux extrémités de la terre l'Océan et Téthys, dont tous les dieux descendent, et qui élevèrent ma jeunesse avec tant de soins; je vais les trouver pour rétablir leur union troublée par la discorde; depuis longtemps ils ne se donnent plus de gage de leur amour. Mes coursiers, prêts à me porter sur la terre et les mers, m'attendent au pied de la montagne. C'est toi qui m'as attirée en ce lieu, et j'ai voulu te communiquer mon dessein, craignant de t'irriter si je me rendais sans ton aveu dans la demeure profonde où roule l'océan.

Tu pourras t'y rendre en d'autres temps, dit Jupiter; cédons aujourd'hui au pouvoir de l'amour. Jamais mortel ni déesse ne fit couler dans mon cœur une flamme si vive et si impérieuse: ni l'épouse d'Ixion, dont naquit Pirithoüs tel qu'un dieu, ni la belle Danaé, à qui je dus Persée le plus vaillant des humains, ni la mère célèbre de Minos et de Rhadamanthe, ni les deux Thébaines, dont l'une me donna l'indomptable Hercule, et l'autre Bacchus, le charme des mortels, ni la blonde Cérès, ni la fière Latone, ni toi-même enfin, n'allumâtes une telle ardeur dans mon âme.

Fils importun de Saturne, répondit Junon poursuivant l'artifice, quelle est ta pensée? te livreras-tu à l'amour sur les sommets de l'Ida, lieux découverts, afin qu'un habitant des cieux nous voie ensevelis dans le sommeil, et coure le rapporter à la troupe immortelle? Je ne pourrais, couverte d'une juste confusion, rentrer dans l'Olympe. Si l'amour te subjugue, il est dans ton palais une retraite que ton fils Vulcain a formée, et qui est impénétrable à tous les regards: portons-y nos pas, si ton épouse a tant de charmes à tes yeux.

Belle Junon, dit le maître des nues, ne crains les regards ni des dieux, ni des humains. Je t'environnerai d'un nuage doré que ne pourra pénétrer même le Soleil, dont l'œil perçant sonde les plus profonds abîmes.

Le fils de Saturne dit, et prend son épouse dans ses bras. La terre fait sortir sous eux de son sein un gazon frais, le lotos humide, la fleur de safran, et l'hyacinthe épaisse et tendre, qui les soulèvent mollement. Ils se reposent sur cette couche, couverts d'un nuage doré qui distille une brillante rosée. Ainsi le maître des cieux tenait, au haut du

Gargare, son épouse dans ses bras, vaincu par l'amour et par le dieu Sommeil.

Ce dieu court aussitôt vers la flotte porter cette nouvelle à Neptune. Hâte-toi, dit-il, de secourir les Grecs, de les faire jouir au moins d'une courte gloire, tandis que Jupiter est encore endormi. Junon a triomphé de son époux par ses charmes, et je l'ai plongé dans un doux sommeil.

Après ces mots il s'envole pour répandre ses dons sur la race des humains. Mais il a redoublé l'audace qui portait Neptune à secourir les Grecs ; ce dieu, s'élançant à la tête de leurs cohortes s'écrie : Guerriers, cèderons-nous encore la victoire au fils de Priam ? souffrirons-nous qu'il s'empare de notre flotte et se couvre de tant de gloire ? Il se le promet hautement, parce qu'Achille, courroucé, s'obstine à ne point sortir de sa tente : mais son absence ne nous causerait pas autant de regrets, si nous voulions nous animer l'un l'autre à combattre vaillamment pour notre défense commune. Vous tous, suivez mes ordres. Chargeons notre sein des boucliers les plus grands et les plus forts ; couvrons nos têtes des casques les plus pesants ; et tenant en main les plus énormes javelots, allons à l'ennemi : c'est moi qui serai votre guide ; je ne puis croire qu'Hector, tout audacieux qu'il est, soutienne notre attaque. Que le guerrier hardi qui ne porte qu'un écu léger le remette au moins vaillant, et revête un vaste bouclier.

Il parle, et l'on exécute cet ordre. Les rois Agamemnon, Ulysse et Diomède, malgré leurs blessures, vont eux-mêmes de rang en rang former les bataillons, les animer à cet échange de leurs armes. De fortes armures couvrent la force et la valeur, et les armes légères sont abandonnées à la faiblesse. Resplendissants d'airain ils s'ébranlent ; et Neptune, selon sa promesse, marche à leur tête portant en sa main puissante un glaive immense, formidable, pareil à la foudre : nul n'ose se mesurer avec lui, et son approche glace les Troyens de terreur.

Cependant Hector range et encourage leurs cohortes. Alors Neptune à la noire chevelure, et le superbe Hector, l'un enflammant les Grecs et l'autre les Troyens, excitent le plus horrible combat. La mer se soulève, inonde le rivage jusqu'aux tentes et aux vaisseaux ; on se choque avec des cris de rage. Les flots précipités du milieu de la mer par le souffle violent de Borée et hurlant contre les bords, le bruit éclatant des flammes ardentes dévorant dans le creux d'une vallée toute une forêt, le tumulte sonore des vents grondant dans le vaste feuillage d'un haut chêne, eux dont le courroux frémissant est terrible et soudain, sont moins

épouvantables que les cris des deux armées s'attaquant avec furie.

Le premier javelot lancé contre Ajax par la main d'Hector ne le manque point; mais il rencontre les deux baudriers, l'un du bouclier et l'autre de la brillante épée, qui se croisaient sur sa poitrine, et qui le garantissent de ce coup. Hector, irrité que ce trait aigu ait pris hors de sa main un vol inutile, se retirait dans les rangs pour éviter le trépas, lorsque le grand Ajax fils de Télamon saisit une des pierres qui, destinées à étayer les vaisseaux, roulaient çà et là aux pieds des combattants : il lève cette pierre, et l'ayant jetée avec impétuosité sur le bouclier de son ennemi, elle conserve quelque temps sa furie, et tourne à terre avec rapidité. Tel qu'un chêne déraciné tombe soudain, frappé par la foudre de Jupiter; une affreuse odeur de soufre s'en exhale : celui qui voit de près sa chute demeure sans courage et sans force, tant est redoutable la foudre de Jupiter : tel le fier Hector tombe soudain dans la poussière, couvert de son bouclier; son javelot échappe de sa main; autour de lui retentit son armure avec un bruit énorme. Les Grecs accourent à grands cris, espérant l'entraîner, et fendant l'air de traits nombreux ; mais ils ne peuvent frapper ce chef des peuples; les plus vaillants l'environnent, Polydamas, Enée, Agénor, Sarpédon roi des Lyciens, et le noble Glaucus : d'autres guerriers volent en foule à sa défense; ils tiennent devant lui leurs boucliers, tandis que des amis fidèles, le prenant dans leurs bras, l'emportent hors de la mêlée jusqu'à ses agiles coursiers, attelés derrière les rangs belliqueux, à son magnifique char, et le conduisent vers Ilion; il tirait de son sein de profonds gémissements. Arrivés aux bords embellis des eaux tortueuses du Xanthe, né de l'immortel Jupiter, ils le descendent du char, le couchent sur la rive, l'onde fraîche l'arrose. Il se ranime, aperçoit les objets qui l'entourent, et se relevant sur ses genoux, vomit un sang noir : mais soudain il retombe en arrière sur le sable; et ses yeux se couvrant d'une sombre nuit, le coup qui l'a terrassé lui ravit une seconde fois le sentiment.

Les Grecs, voyant qu'on enlevait Hector, fondent sur les Troyens avec une ardeur nouvelle, et rappellent toute leur intrépidité. L'agile fils d'Oïlée accourt le premier avec son javelot, atteint Satnius, dont une nymphe, la belle Néis, enrichit Enops, pasteur des troupeaux près des bords du Satnion : il perce les entrailles de ce guerrier, et l'étend parmi les morts. Autour de lui s'échauffe le carnage : le fils de Panthœus, Polydamas, qui s'avance en balançant son javelot, sait le venger; il traverse de ce javelot redoutable l'épaule de Prothénor, né d'Aréilycus, qui tombe en pres-

sant de sa main la terre ; et Polydamas s'écrie avec le ton du plus fier triomphe : La lance qui vient de sortir de la main du magnanime fils de Panthœus n'a pas pris un essor inutile ; quelqu'un des Grecs l'a reçue dans son sein ; et, appuyé sur elle, il descendra dans la demeure de Pluton.

Ce discours superbe porte la douleur dans l'âme des Grecs ; mais il excite la colère du fils de Télamon, à côté duquel était tombé Prothénor. Il fait voler son javelot contre Polydamas qui reculait : Polydamas, par un oblique élan, échappe à la noire mort ; le fils d'Anthénor, Archiloque, dont les dieux avaient résolu la perte, reçoit le javelot à la dernière vertèbre où le cou s'unit à la tête ; les deux nerfs sont déchirés : il tombe, et son front touche la terre avant ses genoux. Ajax triomphant à son tour : Regarde, ô Polydamas, s'écrie-t-il, et dis si ce chef n'est pas digne de venger le trépas de Prothénor. Il ne me paraît point un homme vil, ni d'un sang vulgaire ; c'est le frère d'Anthénor ou son fils ; il semble lui appartenir par les liens les plus étroits.

Il dit, n'ignorant pas quel guerrier il avait abattu. Les Troyens sont saisis d'une vive consternation. Mais Acamas renverse de sa lance Promachus, Promachus marchant autour du corps d'Archiloque son frère, pour le défendre contre ce chef qui déjà entraînait le cadavre. O Grecs, s'écrie alors Acamas d'un ton audacieux, malheureux archers, victimes vous-mêmes de la parque, vous dont rien ne peut tarir les menaces insolentes ; les peines et le deuil ne sont pas le partage des seuls Troyens, et la mort règne aussi sur vos cohortes. Considérez Promachus, que mon javelot a plongé dans un sommeil éternel : la vengeance due aux cendres d'un frère, n'a pas été retardée. Qu'ainsi chacun aspire à laisser dans sa maison un frère pour venger son trépas.

A cette fière bravade les Grecs sont irrités ; le vaillant Pénélée est surtout enflammé de courroux. Il fond sur Acamas, qui n'attend point ce choc impétueux : le coup qui lui était destiné accable Ilionée, fils de Phorbas, possesseur de nombreux troupeaux, aimé de Mercure plus qu'aucun Troyen, et comblé par lui de richesses : l'épouse de Phorbas ne lui a pas donné d'autre fils. La pique l'atteint sous le sourcil jusqu'à la racine de l'œil, en fait jaillir la prunelle, et lui perce la tête de part en part ; le malheureux guerrier tombe assis, en étendant les bras. Pénélée, tirant son glaive, lui sépare la tête du tronc ; elle vole sur le sable avec son casque et le javelot dont elle est traversée. Le vainqueur lève ce javelot avec cette tête, comme il eût levé celle d'un

léger pavot ; et s'adressant aux Troyens, il leur dit d'un ton amer et superbe : Allez annoncer au père et à la mère de l'illustre Ilionée qu'ils aient à pousser des cris lugubres dans leur palais : l'épouse de Promachus n'ira pas non plus d'un air riant à la rencontre de son époux, quand les Grecs retourneront dans leur patrie. Il dit : la pâle terreur est empreinte sur les fronts de tous les Troyens, et chacun cherche d'un œil inquiet un asile pour échapper à sa perte.

Muses, habitantes de l'Olympe, dites-moi qui le premier enleva de sanglantes dépouilles depuis que Neptune eut fait pencher la victoire en faveur des Grecs. Ce fut le noble fils de Télamon, après avoir renversé à ses pieds Hyrtius, chef des intrépides Mysiens. Antiloque aussitôt immole Phalcès et Mermérus, et leur ravit leur armure. Morys et Hippotion tombent sous les coups de Mérion, tandis que le jeune Teucer terrasse Prothoon et Périphètes, et que Ménélas perce les entrailles d'Hypérénor, pasteur des peuples; son âme fuit avec tout son sang à travers cette large blessure : et ses yeux sont environnés d'une nuit profonde. Mais Ajax fils d'Oïlée fait mordre la poussière à une foule de Troyens : nul n'égale la légèreté avec laquelle il poursuit les rapides pas des ennemis qu'un dieu a mis en fuite.

CHANT XV

Les Troyens, dans leur fuite, repassent le fossé, les pieux, tombent en foule sous les coups des Grecs, et ne s'arrêtent qu'auprès de leurs chars, consternés, et pâles d'effroi. Mais Jupiter s'éveille au sommet de l'Ida : il est soudain levé, et voit les Troyens et les Grecs, ceux-là fuyant avec précipitation, et ceux-ci les poursuivant, ayant Neptune à leur tête. Il voit Hector étendu dans la plaine; ses compagnons l'environnaient; il respirait à peine; et, blessé par l'un des plus vaillants d'entre les Grecs, ne donnant presque aucun signe de vie, il vomissait des flots de sang. Le père des dieux et des hommes le considère avec compassion; et lançant à Junon le regard le plus terrible :

Divinité perverse, dit-il, ce sont évidemment tes artifices qui ont éloigné le noble Hector du combat, et mis les Troyens en fuite. Je balance si tu ne seras pas la première victime de cette trame funeste, et si je ne ferai pas tomber sur toi-même tout le poids de mon indignation. As-tu donc oublié le jour où tu parus dans les cieux, ayant une enclume à chaque pied, les mains liées d'une chaîne d'or qu'aucune force ne pouvait rompre? tu fus suspendue au sein des nuages : les dieux en gémissaient sur le haut Olympe, et t'entouraient sans pouvoir te dégager : j'eusse précipité celui qui eût osé l'entreprendre, du palais céleste jusque sur la terre; il y fût arrivé comme sans vie. Cependant une punition si terrible calmait à peine la douleur et le courroux dont me pénétrait le sort de mon fils Hercule. Toujours ardente à le perdre, tu soulevas Borée et les tempêtes; l'abandonnant à l'océan indompté, tu le fis aborder, loin de sa route, dans l'île de Cos, d'où je le ramenai avec éclat au sein de l'heureuse Argos, après qu'il eût été soumis aux plus grands travaux. Je te rappelle ta disgrâce, pour que tu renonces désormais à la ruse, et que tu cesses de t'applaudir de l'amour que tu m'as inspiré, osant t'écarter de la troupe céleste et m'abuser par la plus insigne perfidie.

Junon frémit de terreur. J'en atteste, dit-elle, la terre, l'étendue immense du ciel, et le Styx, qui coule dans les demeures souterraines, serment le plus redoutable des

dieux ; j'en atteste ta tête sacrée, et notre couche nuptiale, que je ne voudrais pas déshonorer par un parjure : c'est sans mon ordre que Neptune a causé la perte des Troyens et d'Hector; il n'a suivi que l'impulsion de son propre cœur, et n'a pu voir, sans une vive compassion, la détresse des Grecs, repoussés jusques à leurs vaisseaux. Mais je vais l'exhorter à se rendre où tu l'ordonneras, dieu terrible des nuées.

Le père des dieux et des hommes, reprenant un air tranquille et serein : Junon, dit-il, si dans l'assemblée des immortels tu te conformes désormais à mes désirs, Neptune, quelque opposé qu'il y soit, se montrera bientôt docile à notre volonté. Mais, pour me prouver que ton discours est sincère, va rejoindre la troupe céleste, et envoie sur le mont Ida Iris et le dieu décoré de l'arc. Tandis que la déesse ira vers l'armée des Grecs porter au roi des mers l'ordre de s'abstenir du combat et de rentrer dans ses demeures, je veux qu'Apollon réveille le courage d'Hector, et, ranimant ses forces, dissipe les douleurs qui déchirent son âme ; et qu'il envoie parmi les Grecs la tremblante Fuite, afin que, dans leur déroute, ils se précipitent sur les navires du fils de Pélée. Ce héros excitera la valeur de son ami Patrocle, qui, abattant une foule de jeunes guerriers, et parmi eux mon fils Sarpédon, tombera lui-même devant Troie sous la lance d'Hector, que le divin Achille, irrité de ce trépas, doit immoler à son tour. Alors je me déclarerai contre les Troyens : ils abandonneront le rivage, et seront mis en fuite, jusqu'à ce que les Grecs, sous la libre direction de Minerve, s'emparent des tours d'Ilion. Je n'éteindrai pas ma colère avant ce temps, et je ne permettrai point qu'aucun des immortels secoure les Grecs, que les vœux d'Achille ne soient comblés, ainsi que j'en fis la promesse, scellée du signe de ma tête sacrée, le jour où Thétis, embrassant mes genoux, me conjura de protéger ce héros invincible.

Il dit ; et Junon, soumise à son époux, s'élève des sommets d'Ida sur l'Olympe. Tel que le rapide essor de la pensée de l'homme lorsqu'ayant parcouru des pays d'une vaste étendue, et se rappelant en un moment tous les objets qui l'ont frappé, il dit en lui-même, j'étais ici, j'étais là : telle Junon franchit d'un vol précipité l'espace des airs et arrive au sommet de l'Olympe. Elle trouve la troupe immortelle rassemblée dans le palais de Jupiter. A son aspect, tous s'élancent de leurs sièges, et la saluent, tenant en main des coupes d'or. Peu attentive à ces témoignages de respect, elle prend la coupe que lui présente la belle Thémis, qui, la première, vint à sa rencontre. Junon, dit cette déesse, quel motif t'amène dans le ciel, saisie, à ce qu'il paraît, de

consternation? Le fils de Saturne, ton époux, t'aurait-il inspiré cette terreur profonde ?

Ne m'en demande point le sujet, ô Thémis, dit Junon : tu connais son âme fière et inflexible. Préside dans ce palais à nos fêtes, et tu entendras bientôt avec tous les immortels les funestes arrêts que Jupiter prononce : ils sont tels que ni les hommes ni les dieux ne pourront désormais se livrer aux doux épanchements d'une joie unanime, avec quelques transports qu'elle ait éclaté jusqu'à ce moment dans leurs festins.

En disant ces mots, la déesse vénérable s'assied sur son trône : tous les dieux frémissent d'indignation dans le palais de Jupiter. Junon sourit; mais son front, ombragé de noirs sourcils, n'annonce aucune satisfaction. Insensés que nous sommes ! continua-t-elle en présence de l'assemblée, se livrant toujours à son courroux, une vaine fureur nous transporte contre Jupiter; nous entretenons le désir de l'aller joindre et de triompher de ses desseins par la persuasion ou même par la violence. Assis loin de nous, il se rit de nos projets, et pense que son pouvoir l'élève à une distance infinie de tous les immortels. Soumettez-vous donc à ses lois, quel que soit le joug qu'il vous impose. Déjà Mars éprouve une infortune accablante ; son fils Ascalaphe, qui de tous les humains lui était le plus cher, Ascalaphe, que ce dieu formidable avait reconnu pour son sang, vient de périr dans le combat.

A ce discours, Mars frappe ses genoux immortels ; et laissant éclater sa douleur : Pardonnez-moi dans ce jour, s'écrie-t-il, dieux de l'Olympe; je cours dans l'armée des Grecs pour venger le trépas de mon fils, dût la foudre de Jupiter m'étendre parmi les morts, le sang, et la poussière.

Il dit, et ordonne à la Terreur et à la Fuite d'atteler ses coursiers, tandis qu'il revêt lui-même ses armes flamboyantes. Alors on eût vu Jupiter embrasé contre les dieux d'un courroux bien plus terrible encore, si Minerve, craignant pour toute la troupe immortelle, ne se fût précipitée loin de son trône, hors du palais. Elle ravit le casque à la tête de Mars, le bouclier à ses épaules ; et, arrachant à sa forte main la lance de fer, et la plaçant à l'écart, elle réprime son audace en ces mots : Furieux, qu'aucun frein n'arrête, tu cours à ta perte. Es-tu sourd à tous les conseils ? n'as-tu plus ni sentiment ni pudeur ? n'entends-tu point les discours de Junon, qui vient de quitter le monarque des cieux ? ou veux-tu, après avoir souffert toi-même le comble des malheurs, contraint de retourner avec un profond désespoir dans l'Olympe, ouvrir à tous les autres dieux la source

des plus affreuses calamités? car Jupiter, abandonnant aussitôt la querelle des Grecs et des Troyens, portera le trouble et l'horreur dans les demeures célestes; il nous frappera tous de sa foudre, sans distinguer l'innocent du coupable. Etouffe donc le courroux dont t'enflamme la mort de ton fils : des guerriers supérieurs à lui par leur force et leur courage sont descendus et descendront encore dans le tombeau. Les dieux ne peuvent arracher aux lois de la parque tous les humains auxquels ils ont donné le jour. En disant ces mots, elle ramène le bouillant Mars sur son trône.

Cependant Junon, appelant hors du palais Apollon et Iris qui exécute la volonté des immortels : Jupiter vous ordonne, leur dit-elle, de vous rendre au même instant sur l'Ida : quand vous serez en la présence de ce dieu, obéissez à ce qu'il voudra vous prescrire.

La déesse rentre et se place sur son trône. Ils prennent un rapide essor, arrivent sur la montagne d'Ida ; le fils de Saturne, assis au sommet du Gargare, était environné d'un nuage odorant. Ils s'arrêtent devant le maître des nuées : il est satisfait de leur prompte obéissance aux ordres de son épouse ; et se tournant d'abord vers Iris, ces mots volent de ses lèvres :

Va, légère Iris, rapporte mes paroles à Neptune, sois le ministre fidèle de ma volonté. Ordonne-lui d'abandonner le combat, de se rendre dans l'assemblée des dieux ou dans le profond empire de la mer. S'il ose résister à mes ordres, qu'il juge, quelle que soit sa force, s'il pourra soutenir mon attaque terrible : né avant lui, je crois lui être encore supérieur en puissance ; et cependant il ne craint pas de s'égaler à moi, devant qui tremblent tous les autres dieux !

La prompte Iris, docile à sa voix, descend des sommets de l'Ida aux campagnes d'Ilion. Telle que se précipite du sein des nuages la neige ou la grêle rapide par la violente impulsion de Borée qui ramène la sérénité dans les cieux : tel est le vol impétueux de la déesse. S'arrêtant auprès de Neptune : Divinité à la chevelure azurée, dit-elle, je viens de la part du maître des dieux : il t'ordonne d'abandonner le champ de bataille, de te rendre parmi la troupe immortelle, ou dans le profond empire de la mer. Si tu résistes à cet ordre, ce dieu te menace de venir lui-même te livrer une attaque terrible : il t'ordonne d'éviter ce combat. Quelle que soit ta force, il a reçu le premier la naissance, et croit t'être supérieur en pouvoir : cependant tu ne crains pas de t'égaler à lui, devant qui tremblent tous les autres dieux !

Qu'entends-je ! répondit Neptune, outré d'indignation : je connais son pouvoir ; mais il parle d'un ton bien superbe,

s'il prétend me contraindre à lui céder, moi qui possède un rang égal au sien. Nous sommes trois fils de Saturne et de Rhée, Jupiter, moi, et le dieu des enfers ; l'univers fut divisé en trois empires ; chacun de nous obtint son partage. La grande urne des sorts ayant été agitée, le mien fut d'habiter pour toujours l'Océan écumeux ; Pluton reçut le ténébreux empire ; le domaine de Jupiter fut l'immensité des cieux : nous possédons la terre en commun, ainsi que l'Olympe élevé. Je ne me soumettrai donc pas aux volontés de Jupiter, tout éminent qu'est son pouvoir ; qu'il demeure tranquille dans son domaine. Il ne doit pas se promettre de m'épouvanter, comme une divinité timide, en me parlant de sa force et de sa souveraineté. Qu'il adresse ces menaces terribles à ses fils et à ses filles, contraints de fléchir dès qu'il a proféré ses ordres absolus.

Dieu des mers, reprit Iris, rapporterai-je à Jupiter cette réponse forte et orgueilleuse ? Ne veux-tu point l'adoucir ? Les âmes généreuses ne sont pas inflexibles ; et, tu le sais, il est des furies qui vengent les droits de l'aînesse.

Je reconnais, Iris, la sagesse de ton conseil, repartit Neptune. Qu'on est heureux d'être éclairé par celui même qui nous porte des ordres ! Mais je ne puis vaincre la fureur qui s'empare de mon âme, lorsque ce dieu, que le destin a fait mon égal, m'insulte par des paroles fières et menaçantes. Je veux bien, tout indigné que je suis, me prêter à ses désirs. Cependant je le déclare, et cette menace part du fond de mon cœur ; s'il a résolu, contre mon gré et celui de Pallas, de Junon, et de plusieurs autres dieux, de sauver les remparts d'Ilion ; si rien ne peut l'engager à les détruire et à donner aux Grecs une victoire éclatante, qu'il apprenne que nous tous nous lui jurons à jamais une haine implacable. En même temps il abandonne les Grecs et se replonge au fond de la mer : les héros de l'armée s'aperçoivent qu'il ne combat plus à leur tête.

Le maître des nuées, se tournant aussitôt vers Apollon : Va maintenant, dit-il, vers le belliqueux Hector. Déjà Neptune, évitant mon courroux terrible est rentré dans la profonde mer : s'il eût osé m'attendre, toutes les divinités de l'Olympe, et même celles qui, dans le Tartare, entourent Saturne, auraient entendu le bruit de ce combat. Mais il nous est plus utile qu'il l'ait évité, et qu'il ait redouté ma puissance ; cette querelle n'eût pu se terminer sans de violents efforts. Toi, prends mon égide guerrière, entourée de la Terreur ; et, la secouant dans les airs, jette la consternation parmi les héros de la Grèce. Dieu qui lances le trépas, je remets à tes soins l'illustre Hector ; ranime ses forces et soutiens son courage, jusqu'à ce que les Grecs, mis en fuite,

touchent aux bords de l'Hellespont : ce n'est qu'alors qu'ils jouiront de quelque relâche après tant de périls.

Il dit : Apollon, soumis à l'ordre de son père, descend de l'Ida avec la rapidité du vautour, fatal à la colombe, et le plus impétueux de tous les habitants de l'air. Il trouve le noble Hector assis, lui qui, avant peu de moments, était étendu à terre ; il vient de reprendre ses esprits, reconnaît les amis qui l'environnent : sa respiration est plus libre, et la sueur qui coulait de ses membres s'est arrêtée, depuis l'instant où Jupiter a voulu le ranimer. Apollon s'avançant à lui : Hector, fils de Priam, dit-il, pourquoi, assis à l'écart, loin de tes troupes, es-tu livré à ce profond abattement ? Quelle douleur trouble ton âme ?

Hector, levant vers lui un œil languissant : Oh ! la meilleure des divinités, répond-il, fais-moi connaître celui qui me rend ce soin compatissant. Ne sais-tu pas que le furieux Ajax, tandis que je ravageais ses cohortes devant les vaisseaux des Grecs, a frappé mon sein d'une pierre énorme, et a dompté mon ardeur victorieuse ? J'ai cru voir en ce jour les morts et la demeure de Pluton ; déjà mon âme était errante au bord de mes lèvres.

Rassure-toi, repartit Apollon, puisque Jupiter envoie du haut de l'Ida le dieu ceint d'un glaive d'or, pour être à tes côtés et te secourir ; c'est moi qui t'ai défendu jusqu'à ce jour, toi et tes remparts. Excite les combattants nombreux à pousser les coursiers rapides vers les vaisseaux : je marcherai devant eux ; et, leur aplanissant une longue carrière, je forcerai les héros de la Grèce à fuir.

Ces mots inspirent aux chefs de l'armée un courage terrible. Tel qu'un coursier généreux qui, retenu longtemps à la crèche, rompt ses liens, franchit les campagnes et les fait retentir sous ses pas ; accoutumé à se baigner dans l'eau courante d'un grand fleuve, enorgueilli, il dresse sa tête, secoue sa longue crinière sur ses épaules, et, plein de confiance dans sa force et dans sa beauté, revole à ses juments et à ses pâturages : tel Hector, à la voix de l'un des immortels, court d'un pas agile, et il anime les conducteurs des chars.

Comme des chasseurs avec leur meute se précipitent sur les pas d'un cerf au long bois ou d'une chèvre sauvage qu'un rocher ombragé d'une forêt dérobe à leur poursuite ; le sort ne veut pas que l'animal tombe en leur pouvoir ; attiré par leurs cris, paraît un lion à la crinière majestueuse qui met en fuite toute la troupe ardente : ainsi les Grecs ne cessaient de suivre par cohortes leurs ennemis, les perçant de leurs glaives et de leurs lances, jusqu'à ce qu'ayant vu Hector parcourir les rangs troyens, ils sont frappés de ter-

reur, et n'ont plus de force que pour fuir. Le fils d'Andrémon, Thoas, les exhorte : c'était le plus vaillant des Etoliens, habile à lancer le javelot, intrépide dans les combats de pied ferme, et cédant le prix à peu de ses jeunes compagnons, lorsque, dans les conseils, ils se disputaient la gloire de l'éloquence.

Dieux, s'écrie-t-il, quel prodige frappe mes regards ! Hector, échappé des mains de la parque, revoit la lumière ! Nous nous flattions tous qu'il avait succombé sous les coups du fils de Télamon : mais un dieu dont le secours lui est toujours propice a sauvé ce héros, qui a jonché ces campagnes de morts, et qui va sans doute semer de nouveaux ravages ; car c'est avec l'appui de Jupiter qu'animé de cette audace il reparaît à la tête des rangs. Suivez mes avis : que la multitude craintive se rapproche des vaisseaux : nous qui nous glorifions d'être les plus vaillants de l'armée, soutenons l'attaque d'Hector, et allant à sa rencontre les piques levées, tentons de le repousser ; il n'osera, malgré la fureur qui l'enflamme, pénétrer dans cette cohorte intrépide.

Ils embrassent cet avis avec ardeur. Ajax, Idoménée, Teucer, Mérion, et Mégès, qu'on prendrait en ce moment pour le dieu Mars, appellent les plus hardis guerriers, rangent les bataillons destinés à combattre Hector et sa troupe, tandis que la multitude recule vers les vaisseaux. Les Troyens serrent leurs rangs et commencent la charge : Hector les conduit, traversant la plaine à grands pas, et Apollon le précède environné d'un nuage ; il tient en main l'égide impétueuse, terrible, hérissée de traits, et dardant des flammes, que Vulcain remit à Jupiter pour être portée dans les batailles, et y répandre la terreur et la fuite. Armé de cette égide, il devançait les troupes. Les Grecs serrent aussi leurs rangs, et soutiennent cette attaque furieuse. Des deux côtés s'élèvent des cris perçants : les traits volent des arcs ; les nombreux javelots s'élancent des mains hardies ; les uns s'enfoncent dans le sein de jeunes guerriers, les autres se plongent dans la terre au milieu des deux troupes, altérées de sang. Tant que l'égide était immobile dans les mains d'Apollon, les traits de l'un et de l'autre parti apportaient la mort : mais lorsqu'en face des Grecs il l'ébranle, et accompagne ce mouvement d'un cri terrible, il glace le courage dans leur cœur et fait évanouir toute leur audace. Tel qu'un grand troupeau de brebis, que dissipent deux animaux féroces venus subitement dans une nuit ténébreuse et dans l'absence du berger ; tels les Grecs intimidés sont mis en fuite. Apollon jette parmi eux la terreur, et remplit d'intrépidité Hector et les Troyens. Alors règne le carnage dans ces bataillons dispersés : Hector terrasse Stichius et Arcésilas, l'un

chef des Béotiens, l'autre compagnon fidèle du grand Ménesthée. Enée immole Médon et Iasus : Médon, fils naturel d'Oïlée, et venu de Phylacé, où il s'était relégué loin de sa patrie pour avoir versé le sang du frère d'Eriopis, épouse d'Oïlée ; Iasus, digne fils de Sphélus, et chef des Athéniens. Ménesthée expire sous les coups de Polydamas ; Polytes frappe Echius, qui osait s'avancer à la tête de quelques combattants ; l'illustre Agénor étend Clonius à ses pieds ; et Pâris atteint Déiochus fuyant du milieu de la mêlée, et le perce de part en part.

Tandis que les vainqueurs enlevaient des armes, les Grecs, tombant sur les pieux et dans le fossé profond, courant en désordre, cherchaient l'abri de leurs remparts. Hector ordonne à haute voix aux Troyens de fondre sur les vaisseaux, d'abandonner les dépouilles sanglantes. Celui qui s'écartera des vaisseaux recevra sur le champ le trépas de ma main ; et loin que ses frères et sœurs allument son bûcher funèbre, les vautours disperseront son corps déchiré autour des murs d'Ilion.

En même temps il pousse ses coursiers, allongeant son fouet jusqu'à la crinière, et anime tous les rangs des Troyens, qui, élevant leurs voix menaçantes, guident sur ses pas leurs chevaux traînant leurs chars rapides, font retentir les airs d'un tumulte épouvantable. Devant eux, Apollon, en un moment, renverse du pied les bords du fossé profond, et le comblant, il leur forme un pont solide, aussi étendu dans sa largeur et sa longueur que le vol d'un javelot lancé par un homme vigoureux qui fait l'essai de sa force. Ils se précipitent par phalanges dans ce chemin, ayant à leur tête Apollon armé de l'égide formidable. Il détruit le rempart avec autant de facilité qu'un enfant, aux bords de la mer, après avoir construit, pour amuser son ennui, un édifice de sable, le bouleverse des mains et des pieds, en se jouant : ainsi, divin Apollon, tu renversas les longs et pénibles travaux des Grecs, et répandis parmi eux la terreur et la fuite. Ils s'arrêtent enfin auprès de leurs vaisseaux, s'exhortant les uns les autres, levant les mains vers tous les immortels, et les implorant à haute voix. Nestor surtout, ce père des Grecs, étendant les bras vers le séjour des astres, fait cette prière : Jupiter, maître souverain, si jamais quelqu'un, dans les champs féconds de la Grèce, immolant en ton honneur des taureaux ou des brebis, te conjura de lui accorder un heureux retour, et si tu voulus te montrer favorable à ses vœux par un signe non trompeur, souviens-t'en aujourd'hui ; écarte loin de nous, dieu de l'Olympe, cette cruelle calamité, et ne permets pas que les Troyens précipitent les Grecs dans le tombeau.

C'est ainsi qu'il l'invoque. Jupiter entend la prière du vieux Nestor; il lui répond par un coup éclatant de tonnerre. Les Troyens, interprétant en leur faveur cet augure de la volonté de Jupiter, s'élancent avec plus de furie contre les Grecs, et ne songent qu'à poursuivre le combat. Comme les vagues énormes de l'immense océan, poussées par l'aquilon sifflant qui grossit les flots, surmontent les bords d'un navire et le submergent; ainsi les Troyens franchissent à grands cris la muraille. Ils volent avec leurs coursiers, et, les piques à la main, combattent devant les poupes du haut de leurs chars, tandis que les Grecs, montés sur les sombres vaisseaux, se défendent avec de longues massues du chêne le plus dur, armes navales dont la tête est d'airain.

Tant que l'on avait combattu autour du mur, Patrocle, demeuré dans la tente d'Eurypyle, l'avait consolé, s'était occupé du soin de guérir sa plaie et d'apaiser ses cruelles douleurs. Mais lorsqu'il voit les Troyens inonder le rempart, et les Grecs troublés fuir en tumulte, il pousse un long gémissement, frappe ses genoux; et plongé dans une sombre tristesse : Cher Eurypyle, s'écrie-t-il, je ne puis m'arrêter ici plus longtemps, quelque besoin que tu aies de mon secours, le combat devient plus terrible. Qu'un serviteur fidèle adoucisse l'amertume de tes maux; je vole vers Achille pour l'engager à prendre les armes. Qui sait si, avec le secours d'une divinité, mes exhortations ne parviendront point à l'émouvoir ? Les leçons d'un ami ont un si grand empire sur notre cœur ! En disant ces mots, il se précipite hors de la tente.

Cependant les Grecs soutiennent l'attaque impétueuse des ennemis ; mais, quoique supérieurs en nombre, ils ne sauraient repousser les Troyens, qui de leur côté ne peuvent rompre ces phalanges, et s'ouvrir un passage jusques au milieu des vaisseaux et des tentes. Les combattants conservent leurs lignes, ainsi que dans la main du savant constructeur qui, instruit par les leçons de Minerve, forme un navire, l'équerre exacte garde le niveau. Partout l'on était animé du même courage. Mais l'on distinguait l'illustre Hector attaquant le superbe Ajax; ils se disputaient avec acharnement un vaisseau : l'un ne peut l'embraser et repousser le vaillant défenseur des Grecs, ni l'autre écarter un adversaire dont une divinité a conduit ici les pas. Là, Ajax perce de sa pique le sein du fils de Clytius, Calétor, qui s'avançait en secouant une torche ardente; la torche échappe de sa main ; dans sa chute il fait gronder la terre. Hector voit son parent étendu dans la poussière devant ce vaisseau fatal : Troyens, guerriers de Lycie, et vous, Dardaniens, s'écrie-t-il,

demeurez ferme dans cet espace étroit et serré, et ne souffrez point que le fils de Clytius, tombé devant les navires, soit dépouillé de son armure.

Il dit; et lançant son javelot contre Ajax, il le manque, mais atteint Lycophron de Cythère, écuyer de ce héros; il avait trouvé chez lui un asile heureux, exilé de sa patrie pour un meurtre involontaire : le javelot ardent lui perce la tête, comme il combattait fidèlement à côté d'Ajax; il tombe de la poupe du navire, et meurt. Ajax frémit de douleur et de courroux, et se tournant vers son frère : Cher Teucer, dit-il, nous avons perdu le compagnon de nos travaux, le fils de Mastor, recueilli dans notre palais, où nous l'honorions comme ceux dont nous tenons le jour; le furieux Hector vient de l'immoler. Qu'as-tu fait de ces flèches dont le vol portait la mort, et de cet arc que te remit Apollon ?

A ce reproche, Teucer vole; il est auprès d'Ajax, tenant l'arc flexible et le carquois chargé de traits; prompt à les envoyer aux Troyens, il frappe Clitus, fils illustre de Pisénor, et compagnon de Polydamas, dont il conduisait le char. Sans cesse il s'exerçait à dompter les coursiers indociles, et dans ce moment il poussait les siens au milieu des plus épaisses phalanges, par le désir de plaire à Hector et aux Troyens, lorsque la mort, dont nul ne le garantit, vint l'assaillir malgré sa course rapide : la flèche le frappe à la tête; il tombe, les coursiers reculent en secouant le char vide avec un bruit retentissant. Polydamas, qui d'abord s'en aperçoit, accourt, les arrête : il remet les rênes aux mains d'Astinoüs : et lui recommandant avec soin de ne pas s'éloigner, il reparaît au premier rang, et poursuit le combat.

Alors Teucer tourne contre Hector un autre dard, qui, s'il eût fendu l'air, eût terminé l'attaque que ce chef livrait aux navires, et au milieu de ses plus nobles exploits l'eût couché dans le tombeau : mais le dard ne trompa point la prévoyance de Jupiter, qui, veillant sur les jours d'Hector, priva de cette gloire le fils de Télamon, et rompit la corde de cet arc fameux, à l'instant où il la tendait; le trait se détourne, l'arc tombe de ses mains. Le jeune guerrier, le cœur palpitant de courroux, dit à son frère : Ah ! je n'en puis douter, quelque dieu détruit notre espoir, et rend désormais tous nos efforts inutiles. Oui, c'est un dieu qui a fait tomber cet arc de mes mains, et qui a rompu la corde solide que j'y avais attachée ce matin même pour soutenir en ce jour le vol fréquent de mes flèches.

Ami, répond le grand Ajax, abandonne ton arc et tes traits, puisqu'un dieu jaloux de la gloire des Grecs t'en a dépouillé. Prends un javelot, charge ton sein d'un bouclier, et, signalant toi-même ta valeur, excite celle de nos troupes.

Ne songeons plus qu'à combattre; et s'il faut que les Troyens s'emparent de nos vaisseaux, faisons-leur du moins payer cher ce triomphe.

Teucer court déposer son arc dans sa tente : il couvre son sein d'un bouclier épais, couronne son front intrépide d'un casque où flotte un panache effrayant, saisit une lance pesante, vole, et dans un moment il a rejoint Ajax.

Hector, ayant vu tomber l'arc de Teucer, s'écrie : Troyens, et vous, guerriers de Lycie, soutenez devant les vaisseaux tout l'éclat de votre ancienne renommée. Jupiter, mes yeux l'ont vu, désarme un ennemi redoutable. Sa puissance a des traits qu'on ne saurait méconnaître, soit qu'il élève les uns à une illustre gloire, soit qu'abaissant les autres il leur refuse sa protection, comme en ce moment il endort le courage des Grecs, et prend en main notre défense. Précipitez-vous donc en foule sur les vaisseaux. Que celui de vous auquel un trait doit apporter le trépas expire sans regret : il lui sera glorieux de mourir en combattant pour la patrie ; et cependant il laissera après lui en sûreté son épouse, ses fils, sa maison, et tous ses biens, lorsque les Grecs revoleront avec leur flotte dans leur terre natale. Ce discours les remplit de force et d'intrépidité.

De son côté le fier Ajax encourage les siens : O honte ! ô Grecs ! c'est maintenant qu'il nous faut périr, ou nous délivrer de l'ennemi qui nous presse. Espérez-vous, si l'ardent Hector s'empare de nos vaisseaux, traverser à pied la mer pour rentrer dans votre patrie ? N'entendez-vous pas Hector animer toute son armée, plein de la rage impatiente de réduire les vaisseaux en cendre? Ce n'est pas à des jeux qu'il veut faire aller ses Troyens, mais au plus sanglant combat. Le seul parti qui nous reste, c'est de confondre nos bras et nos efforts avec les leurs dans l'horrible mêlée. Au lieu de nous consumer dans une longue défense sans parvenir à nous venger, renfermés dans ce champ étroit par des troupes inférieures, qu'un seul instant décide si nous devons vivre ou mourir. Il dit, et son ardeur passe dans l'âme des Grecs.

Alors les deux partis sèment de nouveau le carnage. Hector frappe le fils de Périmède, Schédius, à la tête de ses Phocéens. Ajax renverse Laodamas, chef de bataillons nombreux, rejeton illustre d'Anténor; tandis que Polydamas perce le sein d'Otus compagnon de Mégès, conduisant les magnanimes Epéens. A peine Mégès l'a-t-il aperçu qu'il s'élance sur Polydamas, qui, en s'inclinant, trompe l'espoir de son adversaire; Apollon ne veut point que le fils de Panthus périsse dans cette mêlée : le javelot de Mégès se plonge dans le sein de Cresmus, qui tombe ; et ses armes

décorent le vainqueur. Cependant Dolops court l'attaquer, habile à manier la pique ; l'illustre Lampus, né de Laomédon, donna le jour à ce guerrier valeureux, qui fond en ce moment sur Mégès, et lui perce le bouclier. Mais la pique redoutable est arrêtée par l'épaisse et solide cuirasse que Phylée apporta jadis d'Ephyre, des bords du Selléis, présent qu'il reçut d'Euphètes, son hôte et son ami, roi de ces contrées, pour s'en couvrir dans les batailles ; souvent elle lui servit de rempart contre les traits de l'ennemi, et en ce jour elle dérobe son fils à la mort. Mégès irrité pousse contre son adversaire sa lance aiguë, l'atteint au casque hérissé de crins, et abat le panache, qui, brillant d'une pourpre récente, tombe dans la poussière. Pendant que Mégès soutenait ce combat et se flattait de vaincre, arrive Ménélas, qui lui enlève cette gloire : il se glisse à côté du Troyen, le frappe à l'épaule ; la pointe furieuse, brûlant de s'enfoncer, lui perce la poitrine ; son front touche la terre. Mais comme ils se précipitaient sur lui pour le dépouiller de ses armes, Hector enflamme tous ceux auxquels ce chef était uni par le sang, et il adresse surtout des reproches au fils d'Hicétaon, le jeune et brave Mélanippe. Tant que les ennemis furent éloignés de ces bords, il faisait paître les bœufs dociles dans les riches plaines de Percote : mais lorsque leurs vaisseaux, poussés par de nombreuses rames, parurent, il revola dans Ilion, et se distinguant parmi les Troyens, il demeurait auprès du vieux Priam, qui le chérissait comme l'un de ses fils. Laisserons-nous ainsi, ô Mélanippe, glacer notre valeur ? lui dit Hector avec véhémence : ton cœur n'est-il pas même touché du trépas de notre parent ? Ne vois-tu point ces guerriers s'empresser à dépouiller Dolops de son armure ? Suis-moi : désormais ce n'est pas de loin que nous devons attaquer les Grecs : il faut ou les immoler, ou qu'ils renversent Ilion depuis le faîte de ses remparts, et fassent ruisseler le sang de tous nos citoyens.

En disant ces mots, il précède Mélanippe, qui le suit avec l'intrépidité de l'un des immortels. Le fils de Télamon enflammant aussi les Grecs : Amis, s'écrie-t-il, combattez, réveillez l'honneur dans vos âmes, et craignez, au milieu du choc des batailles, de vous couvrir d'une éternelle honte aux yeux de vos compagnons. Avec cette noble crainte, on survit aux périls : s'abandonner à la fuite, c'est courir à l'infamie et au trépas. Les Grecs, brûlant déjà de repousser l'ennemi, conservent au fond du cœur ces paroles, et forment de leurs boucliers un rempart d'airain autour des vaisseaux. Jupiter ranime le courage des Troyens.

Alors Ménélas excite le feu d'Antiloque par ces paroles : Fils de Nestor, il n'est point dans l'armée de plus jeune

guerrier que toi ; il n'est aucun de tes compagnons qui te devance à la course, et dont tu ne surpasses la valeur : que ne voles-tu hors des rangs pour tenter de répandre le sang de quelque fameux Troyen ?

Il dit, et s'éloigne. Antiloque se précipite hors des rangs, et, jetant de tous côtés ses regards, fait partir sa lance. Au vol de cette lance hardie, les Troyens épouvantés reculent : elle prend un heureux essor, frappe le cœur du brave Mélanippe, qui courait d'un air superbe aux combats : la terre retentit de sa chute, ses armes prolongent ce bruit éclatant. Comme un limier agile fond sur le chevreuil blessé d'un coup mortel par la main du chasseur au moment qu'il s'élançait de sa retraite ; ainsi, Mélanippe, le fils courageux de Nestor accourait pour t'enlever ton armure. Mais il ne peut échapper à l'œil d'Hector, qui, suivi d'une troupe vaillante, vole à sa rencontre ; Antiloque, malgré son audace, cherche une retraite. Semblable au jeune lion qui s'est signalé par une action hardie, a déchiré le chien fidèle ou le berger qui veillait auprès d'un troupeau, et fuit avant que les bergers attroupés le poursuivent : tel Antiloque se retire. Déjà Hector et les Troyens, poussant des cris terribles, le couvraient d'une nuée de traits dont le vol annonce la mort. Il se retourne cependant, dès qu'il a gagné ses cohortes.

Mais les Troyens, toujours plus acharnés, comme une troupe de lions dévorants, fondent sur les vaisseaux. Ils accomplissent la volonté de Jupiter, qui ne cessait d'entretenir leur audace, tandis qu'il affaiblissait celle des Grecs et les dépouillait de leur gloire. Il inspirait aux Troyens un courage sublime, voulant qu'Hector ait l'honneur de porter dans les navires des flammes qui frappent la voûte céleste, et que les vastes désirs de Thétis soient accomplis : ce dieu prévoyant n'attendait que l'embrasement d'un vaisseau pour renouveler dès ce moment la fuite des Troyens, et rendre la victoire aux Grecs. Dans ce dessein, il pousse contre les navires Hector déjà rempli d'une ardeur indomptable. Le guerrier s'abandonne à toute sa rage : tel Mars secoue sa lance ; ou telle, au sein des montagnes, la flamme dévaste une épaisse forêt. Sa bouche est écumante ; sous ses farouches sourcils ses yeux lancent des feux effrayants ; le casque s'agite avec bruit autour du front d'Hector, tandis qu'il combat. Jupiter, du haut des cieux, le protège, l'élève, et l'honore seul parmi tant de héros. Hélas ! ce chef touchait au terme de sa carrière, et déjà Pallas hâtait l'arrivée du jour fatal où il devait tomber sous le bras du fils de Pélée !

En ce moment Hector, impatient de rompre les rangs ennemis, se précipite partout où il voit les plus nombreux combattants et les plus fortes armes. Cependant, quelle

que soit son ardeur, il ne peut se faire jour à travers ces cohortes rangées dans un carré formidable. Tel, au bord de la mer écumeuse, un rocher énorme oppose sa tête au choc impétueux des vents sonores, tandis que son pied résiste aux flots épouvantables que vomit contre lui la mer : tels les Grecs soutiennent de pied ferme l'attaque des Troyens. Mais enfin Hector, étincelant de feu, se jette dans la foule de leurs combattants : il y tombe comme une vague furieuse, enflée des vents élancés des nues, fond sur un léger vaisseau; le vaisseau est couvert d'écume, les vents mugissent dans la voile, un tremblement agite le cœur des matelots, portés sur les ondes et séparés par un court espace de la mort : ainsi l'effroi s'empare de l'âme des Grecs. Comme encore un lion funeste se précipite sur un nombreux troupeau de génisses paissant aux bords humides d'un grand marais; le berger songe à leur défense; mais, novice dans ce genre de combat, il accompagne d'un pas incertain tantôt la première ligne, tantôt la dernière, lorsque son adversaire, se jetant au milieu du troupeau, dévore un taureau superbe; tout se disperse avec épouvante : tel Hector, conduit par Jupiter, met tous les Grecs en fuite, et ne ravit le jour qu'au seul Périphètes, né de Coprée, qui porta les ordres d'Eurysthée au grand Alcide; d'un père si peu illustre sortit ce guerrier décoré de toutes les qualités martiales, aussi léger à la course qu'intrépide au combat, fameux par sa prudence entre les héros de Mycènes. En ce moment il ne dispute point à Hector la victoire. Il heurte, en se tournant, le bas de son bouclier, qui descendait jusqu'à ses pieds; ébranlé par ce choc, il tombe à la renverse; dans sa chute, son casque retentit autour de ses tempes. Hector est aussitôt à ses côtés, et lui plongeant sa pique dans le sein, l'immole aux yeux de ses compagnons, qui, malgré leur douleur, ne peuvent le secourir; ils craignent pour eux-mêmes l'invincible Hector.

Les Grecs, contraints d'abandonner les premières lignes de leurs vaisseaux, ne sont plus défendus que par ceux qui occupent le bord du rivage : poursuivis de toutes parts, ils courent vers la mer, s'arrêtent en foule devant leurs tentes sans se disperser encore, retenus par la honte et par la crainte; ils ne cessent de s'exhorter l'un l'autre à haute voix. Nestor surtout, ce gardien constant des Grecs, les implore au nom de leurs pères. Chers amis, montrez-vous dignes élèves de Mars, et ne redoutez que l'opprobre. Souvenez-vous de vos femmes, de vos enfants, et de vos biens; souvenez-vous surtout de vos pères, soit qu'ils respirent encore, soit que la mort ait terminé leurs jours. Dans leur absence, je vous supplie, comme s'ils vous parlaient par

ma voix, d'être inébranlables, de ne pas tout perdre par une fuite honteuse.

Ces paroles du vieillard rallument leur valeur, et Minerve dissipe le nuage épais dont une divinité obscurcit leurs yeux; la lumière renaît près des vaisseaux et dans tout le champ de bataille. Ils découvrent et l'intrépide Hector et ses cohortes, tant celles qui, n'ayant osé le suivre, avaient cessé de combattre, que les phalanges qui signalaient avec lui leur audace devant les vaisseaux. Désormais le fier Ajax dédaigne de se tenir auprès de la foule des Grecs : il traverse à grands pas le haut des navires, balançant dans sa main une massue navale, énorme, armée de fer, d'une longueur démesurée. Tel qu'un écuyer, adroit voltigeur, ayant choisi quatre coursiers dans un haras, les pousse au milieu d'une route publique vers une grande ville ; une multitude de spectateurs, hommes et femmes, le suit de l'œil, admire avec quel exact équilibre il s'élance tour à tour d'un coursier à l'autre au milieu de leur vol impétueux: tel Ajax court à grands pas sur les nombreux vaisseaux. Sa voix frappe la voûte céleste; il exhorte sans relâche les Grecs, avec des cris épouvantables, à défendre leurs navires et leurs tentes.

Hector, non moins intrépide, ne demeure pas dans les rangs troyens : mais semblable à l'aigle ardent qui fond sur un peuple ailé d'oies sauvages, ou de grues, ou de cygnes à long cou, paissant aux bords d'un fleuve, il se précipite sur un navire à la proue azurée : Jupiter l'y pousse de son bras puissant, et anime les Troyens à le suivre. Alors le carnage se rallume devant les vaisseaux avec plus de furie : à la bouillante ardeur de tous les guerriers on eût dit qu'ils commençaient le combat, et qu'ils étaient infatigables. Les Grecs, sans espoir d'échapper à leur ruine, et les Troyens, assurés d'embraser les vaisseaux et d'immoler tous les héros de la Grèce, sont animés d'une égale fureur.

Hector cependant saisit le premier la poupe d'un navire superbe, léger, qui porta Protésilas sur ces bords et ne le ramena point dans sa patrie. Là les deux partis, en se disputant ce navire, se donnent mutuellement le trépas : ils n'attendent pas de loin le vol impétueux des flèches et des javelots; mais s'attaquant de près, et poussés par une même rage, ils se frappent de haches tranchantes, de glaives aigus, et de lourdes piques. Les sabres aux brunes et fortes poignées tombent des mains ou des épaules des combattants; des torrents de sang noircissent la terre.

Hector n'abandonnant pas la poupe du vaisseau qu'il tenait embrassée : Troyens, s'écrie-t-il, apportez les flam-

mes, et fondez à phalanges serrées sur l'ennemi. Voici le jour illustre où Jupiter appelle tous nos guerriers à détruire cette flotte qui, abordée à ce rivage contre la volonté des dieux, nous a causé tant de malheurs par la timide prudence de nos vieillards; ils n'ont mis que trop longtemps un frein au désir que j'avais de l'attaquer; ils m'ont retenu moi et notre armée: mais si Jupiter alors nous égara, aujourd'hui c'est ce dieu lui-même qui nous conduit et nous enflamme.

A ces mots, ils se jettent avec une nouvelle impétuosité sur les Grecs. Ajax ne peut plus soutenir ce choc : accablé de traits, il recule de quelques pas, croyant toucher à la mort; et, abandonnant la poupe, il se fixe sur le court espace d'un banc de rameurs : là, il observe l'ennemi, et de sa pique il ne cesse d'écarter des vaisseaux tous ceux qui s'avançaient avec des torches ardentes; et cependant, élevant sa voix formidable, il encourage constamment les troupes : Amis, héros de la Grèce, ministres de Mars, méritez le nom de guerriers, et rappelez en ce moment tout le feu de votre ancienne valeur. Pensez-vous trouver derrière vous des secours ou un rempart plus solide qui puisse vous offrir un abri contre la mort? Nous n'avons près de nous aucune ville fortifiée de tours pour nous défendre et pour renouveler nos troupes : nous sommes dans les champs des redoutables Troyens, adossés à la mer, éloignés de notre patrie. Cherchons donc notre salut, non dans les séductions flatteuses de l'indolence, mais dans notre bras.

Il dit, et, furieux, il pousse sa pique. Celui des Troyens qui, excité par Hector, accourait pour se distinguer aux yeux de ce chef avec sa torche enflammée, est aussitôt immolé de la main d'Ajax. Il renverse ainsi douze guerriers devant les navires.

CHANT XVI

Tandis que l'on combattait avec tant d'acharnement pour ce vaisseau, Patrocle paraît devant Achille ; il verse un torrent de larmes, comme une noire fontaine précipite ses eaux d'une roche élevée. Le héros né du sang des dieux, touché de compassion, le regarde. Patrocle, lui dit-il, pourquoi répands-tu des larmes? Comme un enfant vole sur les pas de sa mère, l'arrête par la robe, lève vers elle un visage inondé de larmes, et veut être dans ses bras : ainsi, ô Patrocle ! tu fonds en pleurs ! Viendrais-tu annoncer une triste nouvelle à mes guerriers ou à moi-même ! Seul, aurais-tu reçu quelque avis de la Thessalie ? Le fils d'Actor, Ménœtius, ton père, voit encore le jour ; Pélée respire parmi les Phthiotes; leur trépas nous coûterait les plus vifs regrets. Pleurerais-tu le sort des Grecs qui périssent près de leur flotte, victimes de leur injustice ? Parle, ne déguise rien, je veux savoir comme toi le sujet de ta douleur amère.

A ces mots, généreux Patrocle, tu répondis en poussant un profond soupir : O fils de Pélée, Achille, le plus vaillant des Grecs, dans l'affreuse infortune qui nous accable ne t'indigne point de mes pleurs. Nos chefs les plus distingués sont étendus dans leurs tentes, atteints de traits et de javelots : Diomède si terrible, l'intrépide Ulysse, et Agamemnon, sont blessés. Eurypyle a la hanche percée d'une flèche. On épuise les secours de l'art pour les soulager : mais toi, Achille, rien ne peut t'attendrir. Me préservent les dieux d'une colère semblable à celle que tu nourris dans ton sein, prince valeureux seulement pour notre perte ! Si tu ne dérobes pas aujourd'hui les Grecs à l'horrible sort dont ils vont être la proie, qui peut désormais se flatter d'obtenir ton secours? Cruel ! non, tu ne tiens point le jour de Pélée, Thétis ne fut point ta mère : puisque ton cœur est impitoyable, c'est le noir océan, ce sont les plus durs rochers qui t'ont donné la naissance. Si tu redoutes un oracle dont ton auguste mère t'ait instruit par l'ordre de Jupiter, souffre du moins qu'accompagné de nos Phthiotes je vole au combat et que je sois, s'il est possible, le salut des Grecs. Permets que je me charge de tes armes : peut-être les Troyens,

croyant t'apercevoir, ralentiront-ils leur attaque ; et nos braves guerriers, près de succomber à leur accablement, auront le temps de respirer ; il ne leur faut qu'un moment de repos. Encore frais, nos seuls cris repousseront des troupes épuisées d'un long combat, loin de nos tentes et jusque dans leurs murs. Telle fut sa prière. Aveugle, il demandait sa mort !

O noble Patrocle, qu'oses-tu dire ? repartit Achille indigné · je ne crains aucun oracle ; ma mère ne m'a donné aucun ordre de la part de Jupiter : je n'ai consulté que le courroux véhément qui s'empare de l'âme entière quand un homme décoré d'un grand pouvoir dépouille son égal, et lui enlève le prix qui lui avait été décerné. Voilà le sujet de ma colère et de ma longue douleur. Une captive que les Grecs avaient choisie pour ma récompense, que j'avais acquise par ma valeur en ravageant une ville forte et guerrière, Agamemnon l'arrache de mes mains comme des mains du plus vil esclave. — Mais oublions le passé ; il me serait honteux de conserver dans mon cœur une colère éternelle. J'avais résolu de ne la vaincre que lorsque le tumulte et la guerre s'approcheraient de mes vaisseaux. Toi cependant, couvert de mes armes superbes, parais, et conduis mes belliqueux Thessaliens au combat. Une sombre nuée de Troyens environne les navires ; il ne reste plus aux Grecs, repoussés jusques au bord de la mer, qu'un étroit espace ; Troie entière fond sur eux, pleine de confiance. Nos ennemis ne voient plus mon front ceint du casque lancer des feux : si Agamemnon avait eu pour moi de justes égards, ils auraient dans leur fuite, comblé le fossé de cadavres ; maintenant ils assiègent notre armée. Le javelot de Diomède n'exerce plus dans ses mains sa fureur pour garantir les Grecs de la mort ; je n'entends plus l'odieuse voix d'Atride : la voix de l'homicide Hector animant ses troupes retentit seule à mon oreille ; maîtres de tout le camp, fiers de l'avoir conquis, les Troyens éclatent en cris forcenés de triomphe. Dans ce péril imminent, vole Patrocle, au secours de la flotte ; et tombant sur eux avec audace, empêche-les de l'embraser, de nous ravir l'espoir d'un heureux retour. Mais souviens-toi de mes ordres, tels que je les dépose dans ton cœur. Si tu veux que je remporte de la part de tous les Grecs une éclatante gloire, et qu'ils me ramènent la belle captive accompagnée de magniques présents, repousse l'ennemi, et reviens aussitôt dans ma tente. Quand même Jupiter favoriserait ton ardeur, ne te laisse point emporter au désir de combattre sans moi les braves Troyens, tu ne ferais qu'ajouter à ma honte. Enivré de ta victoire, et semant au loin le carnage, ne conduis donc pas

tes troupes jusque sous les murs d'Ilion : crains qu'un des immortels ne descende contre toi du haut de l'Olympe; Apollon surtout chérit ce peuple. Quand tu auras assuré le salut des vaisseaux, retourne sur tes pas, et laisse les deux armées se détruire. Jupiter, Minerve, et Apollon, qu'aucun des Troyens n'échappe à la mort ! périssent les Grecs mêmes ! et que toi, moi, nous puissions leur survivre, et remporter seuls la gloire de renverser les boulevards sacrés de Troie !

Cependant Ajax, accablé de traits, était près de succomber. Le conseil de Jupiter, et les féroces Troyens lançant des javelots, triomphaient de sa force; son casque éblouissant, atteint de toutes parts, rend autour de ses tempes un son horrible; son bras se fatigue à soutenir sans relâche le poids du bouclier qu'il agitait : mais les ennemis qui le pressent ne peuvent l'ébranler encore; sa poitrine est oppressée; des torrents de sueur coulent de ses membres; il perd la respiration, et chaque instant augmente son péril.

Muses, dont les palais décorent l'Olympe, dites comment les flammes embrasèrent les vaisseaux des Grecs.

Hector, s'approchant d'Ajax, et levant son glaive immense, décharge sur la pique du héros un coup qui sépare l'airain du frêne : le fils de Télamon agite le bois inutile, tandis que l'airain sonore, tombant à terre, retentit loin du guerrier. Son grand cœur, non sans frémir, reconnaît enfin l'ouvrage des dieux ; il voit que Jupiter, armé du tonnerre, lui ravit tout le fruit de ses exploits, et veut donner la victoire aux combattants d'Ilion. Il se retire du milieu des traits. Alors les Troyens font voler de tous côtés sur le vaisseau des torches ardentes; les flammes invincibles s'y répandent, et la poupe s'embrase.

Hâte-toi, noble et vaillant Patrocle ! s'écrie Achille se frappant les genoux : je vois les flammes ennemies dévorer les vaisseaux; je crains que les Troyens ne s'en emparent, et qu'il ne nous reste plus de retraite : arme-toi, je vais assembler mes troupes.

Il dit, et Patrocle revêt l'éclatante armure. Il attache avec des agrafes d'argent le beau cothurne, couvre son sein de la cuirasse riche et étoilée de l'impétueux petit-fils d'Æacus, suspend à ses épaules l'épée où l'airain et l'argent jettent de vives étincelles; il saisit le vaste et solide bouclier, pose sur son front guerrier le casque superbe, hérissé d'un long panache qui flotte sur la cime élevée et répand au loin la terreur. Il prend de fortes lances, que cependant il puisse manier ; la seule arme du héros dont il ne se charge point est le pesant, long et énorme javelot que

seul Achille pouvait balancer, ce frêne que le centaure Chiron coupa sur le sommet du Pélion, et remit aux mains de Pélée pour la perte future des plus fameux combattants.

Patrocle ordonne à Automédon de préparer le char : c'était le guerrier qu'il aimait le plus après Achille, la terreur des cohortes; dans les combats, il n'avait point de compagnon plus fidèle. Automédon conduit sous le frein les coursiers Xanthe et Balius, aussi prompts que les vents, coursiers que le Zéphyr eut d'une des harpyes, Podarge, paissant dans une prairie aux bords de la mer. Il attache à côté d'eux le fameux Pédase, qu'Achille ravit au saccagement de Thèbes; né d'une race mortelle, il est associé à ces coursiers immortels.

Achille court d'une tente à l'autre, arme lui-même ses courageux Phthiotes. Tels que des loups carnassiers et indomptables, qui, après avoir dévoré sur la montagne un cerf couronné d'un long bois, courent par troupes, la gueule rougie de sang, se désaltérer dans une fontaine, lapant avec avidité la noire surface de l'onde, rejetant des lambeaux de chair sanglante ; et, repus de carnage, leur cœur ne connaît plus la crainte : tels les chefs des Phthiotes marchent avec audace autour de l'intrépide compagnon du fils de Pélée. Achille, d'un air martial, se tient au milieu d'eux, excite et les coursiers et les soldats couverts de leurs armes.

Ce héros, chéri de Jupiter, a conduit devant Ilion cinquante vaisseaux, montés chacun par cinquante guerriers, et il a nommé cinq chefs pour les commander, conservant sur eux un pouvoir suprême.

A la tête du premier corps marche Ménesthée, orné d'une riche cuirasse, issu de Sperchius, fleuve descendu de Jupiter. Sa mère était la fille de Pélée, la belle Polydore, mortelle unie à ce dieu dont les eaux fertilisent de vastes campagnes. Borus, qui, la dotant de grandes richesses, l'avait épousée, passait pour le père de ce guerrier.

La seconde cohorte est conduite par le brave Eudore, fils de l'aimable Polymèle, qui, née de Phylas, cadençait ses pas avec tant de grâce; Mercure la vit parmi les chœurs de la déesse dont l'arc d'or brille au milieu des chasses tumultueuses : épris de ses charmes, il se rendit, avec son caducée pacifique, dans l'appartement élevé d'un palais, où sa flamme fut secrètement couronnée; et de leurs amours naquit Eudore, aussi prompt à la course qu'intrépide combattant. Après qu'avec le secours des Ilithyes il eut vu la lumière du jour, le vaillant Echéclus, fils d'Actor, conduisant Polymèle dans sa demeure, l'épousa, et lui apporta de

grandes richesses. Le vieux Phylas éleva avec amour et complaisance le jeune Eudore, lui consacrant une tendresse aussi vive que s'il eût été son fils.

Pisandre, après l'ami d'Achille, le plus adroit des Thessaliens aux combats de la lance, commande le troisième corps.

Le quatrième a pour chef le vieux Phœnix, dont la main guide habilement un char; et le dernier suit les pas d'Alcimédon, fils martial de Laërcée.

Dès qu'Achille a rangé ses troupes, il leur tient d'un ton véhément ce discours sévère : Thessaliens, gardez-vous d'oublier et les menaces que, dans nos tentes, vous fîtes aux Troyens durant tout le temps où je me livrai à mon courroux, et les reproches dont vous accablâtes votre chef. Fils impitoyables de Pélée, disiez-vous, ta mère ne t'a nourri que de fiel ! Prince barbare, qui retiens tes compagnons dans leurs tentes, revolons avec nos vaisseaux jusque dans notre patrie, puisque cette colère funeste s'est enracinée dans ton cœur ! Tels étaient les fréquents murmures que, rassemblés en foule autour de moi, vous osiez me faire entendre. Guerriers, voici enfin le jour de ce grand combat que vous désiriez avec tant d'ardeur. Animés d'une force invincible, courez assaillir les Troyens.

A la voix de leur chef, le courage de ces guerriers s'enflamme, et ils serrent leurs rangs. Ainsi qu'un savant architecte construit de pierres étroitement unies la forte muraille d'un palais qui doit braver les vents et les tempêtes; ainsi se touchent les boucliers, les soldats, les casques, et les panaches menaçants de ces guerriers féroces, tant leurs cohortes sont serrées. A la tête du corps sont deux héros, les armes à la main, Patrocle et Automédon, qui, n'ayant qu'une même âme, conduisent les Thessaliens au combat.

Mais Achille porte ses pas dans sa tente. Il ouvre un coffre précieux qu'à son départ il avait reçu de Thétis, et qu'elle avait rempli de belles tuniques, de manteaux impénétrables aux vents, et de tapis velus. Dans ce coffre était une coupe superbe où nul autre que lui n'étanchait sa soif, et dont il ne faisait des libations qu'à Jupiter, père des dieux. Il prend cette coupe; l'ayant purifiée avec du soufre et une eau limpide, il purifie ses mains, et puise la liqueur vermeille du vin : il prie ensuite debout au milieu de l'enclos qui entoure sa tente, et répand cette liqueur, les yeux attachés au ciel, aperçu de celui qui se plaît à entendre rouler son tonnerre.

Puissant Jupiter, dit-il, dieu des Pélasges, dont le trône s'élève dans la profondeur des cieux, toi qu'on adore dans la Dodone glacée, où tu inspires tes prêtres, les austères Selles, qui se refusent le bain, et qui n'ont de couche que

la terre, tu as exaucé mes vœux, et vengeant ma gloire avec éclat, tu as plongé les Grecs dans l'infortune. Ecoute encore aujourd'hui ma prière. Je reste près de mes vaisseaux ; mais j'envoie en ma place au combat mon ami et mes nombreux Thessaliens. Veuille l'accompagner de la victoire, ô toi qui fais gronder l'étendue immense des cieux ! remplis son cœur d'une audace intrépide ; qu'Hector connaisse si, dénué de mon appui, mon écuyer sait combattre, ou si la fureur n'anime son bras et ne le rend invincible que lorsque je vole aux champs belliqueux. Puisse mon ami, après avoir écarté de nos vaisseaux le tumulte et la guerre, revenir dans ma tente, plein de vie, avec son armure et ses braves soldats !

Jupiter entend ces vœux, il en exauce une partie et rejette l'autre : il accorde que les Troyens soient repoussés par la valeur de Patrocle ; mais il lui refuse un heureux retour. Lorsqu'Achille a fait des libations au maître des dieux, et imploré son secours, il renferme la coupe et se tient hors de sa tente, impatient de voir s'engager la terrible mêlée.

Cependant les soldats de ce héros, couverts de leurs armes, marchent en bon ordre sous la conduite du magnanime Patrocle, jusqu'à ce qu'ils se précipitent soudain avec fureur sur les ennemis. Tels que des abeilles qui ont établi leur habitation près d'une grande route, et que des enfants, par l'imprudence de leur âge, n'ont cessé d'insulter, et de provoquer au courroux, pour le danger de cette contrée ; qu'un voyageur passant en ce lieu les trouble sans dessein, la ruche entière sort, animée d'une ardente rage ; se devançant l'une l'autre dans leur vol, elles défendent leur naissante famille : tels ces guerriers, pleins d'un orgueilleux courroux, se répandent loin des vaisseaux, et percent l'air de cris épouvantables. Patrocle les excite encore, et dit à haute voix : Thessaliens, associés au fils de Pélée, mes amis, souvenez-vous de vos anciens exploits, soyez des guerriers. Combattons pour la gloire d'Achille, dont la valeur, ainsi que celle de ses compagnons, titre qui nous honore, est la plus illustre sur ce rivage ; et qu'Atride, si fier de son pouvoir, reconnaisse quelle a été son aveugle furie en insultant notre chef, le plus formidable des Grecs.

A peine a-t-il parlé que ses soldats fondent en foule sur les Troyens. A leurs cris les creux vaisseaux retentirent d'un son horrible. Lorsque les Troyens voient le fils courageux de Ménœtius et son écuyer, couverts d'armes éblouissantes, ils tremblent jusqu'au fond de leur cœur, et leurs phalanges s'ébranlent : ils croient qu'Achille, étouffant son courroux, s'est réconcilié avec son ennemi ; et déjà ils cherchent des yeux une retraite qui les dérobe au trépas.

Patrocle lance son javelot au milieu de la plus forte mêlée, près de la poupe du vaisseau de Protésilas. Pyrechme est frappé; Pyrechme, qui conduisit les Péoniens, avec leurs chars, d'Amydon et des contrées où l'Axius épanche au loin ses eaux; il est atteint à l'épaule, et, renversé dans la poussière, il pousse un gémissement lugubre. Les Péoniens, épouvantés de la chute de leur chef si redoutable, prennent la fuite. Patrocle repousse les Troyens loin des vaisseaux; la flamme du navire à demi consumé est éteinte. Les Troyens fuient; les Grecs se répandent sur leurs traces à travers les vaisseaux; le tumulte est épouvantable. Ainsi quand Jupiter lançant la foudre dissipe un sombre nuage dont la cime d'une haute montagne était environnée, soudain les coteaux, les vallons, les forêts, reparaissent, et il s'ouvre un champ immense dans les cieux. Les Grecs, après avoir écarté des navires les ennemis armés de feux, commencent à respirer.

Cependant le combat se renouvelait, et les Troyens ne fuyaient pas de toutes parts en désordre; quoique forcés d'abandonner les vaisseaux, ils résistaient encore à la valeur des Grecs. Alors, dans cette lice plus étendue, chacun des chefs de la Grèce immole une victime. Le vaillant fils de Ménœtius atteint de sa pique le flanc d'Aréilycus, qui se détournait de lui; la pique rompt l'os, il imprime son front dans la terre. Ménélas, animé d'une ardeur martiale, perce le sein découvert de Thoas, et lui ravit les forces et la vie. Le rejeton de Phylée, observant Amphiclus qui fondait sur lui, le prévient et le frappe à la jambe; les nerfs sont déchirés par le javelot; et les yeux du guerrier sont couverts d'une nuit ténébreuse. Les deux fils de Nestor réunissent leur valeur : Antiloque plonge sa pique dans les entrailles d'Atymnius, et l'abat à ses pieds. Le frère du vaincu, Maris, plein de fureur, se tient devant le cadavre : armé de sa lance, il se précipitait sur Antiloque, quand Thrasymède, comme un dieu, frappe de son javelot ce combattant avant qu'il ait porté le coup mortel à son frère, et, l'atteignant à l'épaule, lui coupe les muscles et rompt l'os du bras; il fait mugir la terre en tombant, plongé dans la nuit du trépas. Ainsi, vaincus par ces deux frères, descendirent dans l'Erèbe deux guerriers exercés à lancer le javelot; amis de Sarpédon, et fils d'Amisodare, qui nourrit le monstre invincible de la Chimère, funeste à tant de mortels.

Ajax né d'Oïlée s'élance sur Cléobule ébranlé par les flots de la foule éperdue, le saisit vivant, et lui ravit le jour en le frappant à la gorge de son glaive que distingue une énorme poignée; le glaive brûle, inondé de sang : la noire mort et l'inflexible destin ferment les yeux du guerrier.

Pénélée et Lycus s'attaquent avec fureur : ils avaient en vain lancé leurs javelots : ils fondent l'un sur l'autre le glaive à la main. Lycus, frappant le casque, rompt son fer près de la poignée. Pénélée porte à son ennemi un coup plus terrible, le frappe sous l'oreille ; le large fer a pénétré tout entier, séparé du tronc la tête, qui n'est plus suspendue que par la peau, et la mort a raidi les membres de ce combattant.

Mérion, poursuivant Acamas d'un pas rapide, le joint, l'atteint à l'épaule au moment où ce guerrier s'élançait sur son char ; il est abattu et des ténèbres se répandent sur sa paupière.

Idoménée plonge dans la bouche d'Érymas l'airain cruel qui lui perce la tête jusqu'au cerveau ; ses dents sautent hors de ses lèvres, ses yeux se remplissent de sang ; il le souffle par ses narines et par sa bouche béante, et il est environné du nuage horrible de la mort. Ainsi chacun des chefs de la Grèce précipite un ennemi dans le tombeau.

Tels que des loups, la terreur d'une contrée, qui tombent avec impétuosité sur des agneaux dispersés dans les montagnes par l'imprudence du berger ; à peine les ont-ils aperçus qu'ils déchirent ces animaux faibles et tremblants : tels les Grecs tombent sur les Troyens, qui ont recours à la fuite accompagnée de hurlements, qui mettent en oubli leur courage intrépide.

Le grand Ajax dirige toujours sa lance contre l'éclatant Hector, qui, savant dans les combats, et couvrant du bouclier son large sein, observait le vol des traits, prêtait l'oreille à leurs sifflements et au bruit des javelots. Quoique assuré que la victoire l'abandonne, il garde son poste, et défend ses compagnons chéris.

Mais enfin comme, au milieu d'un jour serein, un nuage ténébreux s'élève du mont Olympe vers le ciel quand Jupiter envoie la tempête : telle est la fuite bruyante des Troyens loin des vaisseaux ; ils repassent le fossé avec une immense perte. Les coursiers d'Hector l'emportent avec ses armes ; il abandonne ses troupes, retenues par le fossé profond ; une foule de chevaux, volant avec les chars des principaux chefs, y brisent les timons et y laissent les chars. Patrocle suit l'ennemi, animant les Grecs à haute voix, et jurant la ruine des Troyens, dont les cohortes dissipées remplissent toute la plaine de tumulte et d'horreur : des tourbillons de poussière s'élèvent jusques aux nues ; les chars roulent de toutes parts, loin des vaisseaux et des tentes, vers les murs d'Ilion. Patrocle voit les phalanges les plus nombreuses et les plus troublées, et il y pousse les chevaux avec des cris menaçants. Les guerriers tombent des sièges sur le front

près des roues ; les chars sont renversés avec fracas. Les coursiers immortels que Pélée reçut des dieux franchissent d'un élan le fossé, toujours plus ardents à poursuivre leur vol. Le cœur de Patrocle l'anime contre Hector ; il brûle de le frapper : mais ce chef est entraîné par ses coursiers rapides. Comme, dans l'automne, quand les nuages orageux inondent et accablent la terre, que Jupiter verse des cieux tous ses torrents, indigné contre les juges qui, dans les tribunaux, prononcent des sentences iniques, et bannissent la justice, au mépris du courroux des dieux ; les fleuves grossis sortent à flots impétueux de leurs bords ; les ruisseaux, les ravines, arrachent les coteaux pendants, et, se précipitant avec un mugissement épouvantable des hautes montagnes dans l'abîme des mers, détruisent dans leur passage les travaux des hommes : ainsi les chevaux troyens font entendre de longs gémissements dans leur course précipitée.

Cependant Patrocle, en rompant et poursuivant ces phalanges, les repousse vers le rivage, et ne leur permet point de se réfugier dans Troie, objet de leurs vœux les plus ardents ; il les immole en volant sur leurs pas entre les vaisseaux, le fleuve et leurs hautes murailles, et venge sur eux une foule de morts. Il frappe de sa lance le sein de Pronoüs, qui, dans son égarement, ne peut plus se couvrir de son bouclier, et il le renverse avec un bruit éclatant. Il fond sur Thestor fils d'Enops, qui, assis sur son char élégant, se tenait courbé, et, saisi de trouble, avait laissé échapper les rênes ; Patrocle lui plonge sa pique à travers les lèvres et les dents, et le tire du char. Comme un pêcheur assis sur un rocher avancé dans la mer enlève hors des eaux avec sa ligne et l'hameçon luisant un énorme habitant du liquide empire : ainsi Patrocle, de sa brillante pique, enlève du char ce guerrier la bouche béante ; il secoue la pique ; Thestor tombe, et son âme s'envole. Le fils de Ménœtius atteint d'une pierre au milieu de la tête Eryale, qui se déterminait à l'attaquer : la tête entière se fend sous le casque solide ; Eryale s'abat, et la fatale mort saisit sa proie, tandis que le vainqueur poursuivant ses ravages, immole Erymas, Amphotère, Epalte, Tlépolème fils de Damastor, Echius, Iphée, Polymèle, et couvre la terre de leurs cadavres entassés.

Sarpédon, à la vue de ses Lyciens aux tuniques flottantes, dispersés par la valeur de Patrocle, accourt, fait des reproches piquants à ses braves cohortes : Rougissez, ô Lyciens ! où courez-vous ? Ah ! maintenant vos pas sont agiles. Je vais, en allant moi seul à sa rencontre, savoir quel est ce vainqueur dont les coups sont si redoutables, qui ne cesse

d'abattre nos plus vaillants guerriers, et qui menace de renverser Ilion. En même temps il saute du char : dès que Patrocle l'aperçoit, il s'élance du sien, et ils fondent l'un sur l'autre en faisant retentir l'air de leurs voix terribles. Tels, sur une roche élevée, deux vautours, aux serres et aux becs recourbés, s'attaquent avec des cris éclatants.

Jupiter qui prévoit les suites de ce combat, est ému de compassion. Voici donc, dit-il à son épouse, le moment où, suivant l'ordre des Destins, Sarpédon, qui participe à mon amour plus qu'aucun mortel, va périr par les mains de Patrocle ! Mon cœur agité balance si l'enlevant de ce combat sinistre, je le transporterai vivant au sein de l'opulente Lycie, ou si je dois enfin consentir qu'il soit vaincu par ce guerrier.

Fils impérieux de Saturne, qu'oses-tu entreprendre ? répondit la déesse : veux-tu arracher une seconde fois à la sombre parque un mortel destiné dès longtemps au trépas? Satisfais ce désir ; mais tu exciteras les murmures de tous les dieux. Je te dirai plus ; souviens-toi de mes paroles. Si tu transportes Sarpédon, à l'abri des périls, dans son palais, considère si quelque autre divinité ne voudra point aussi enlever son cher rejeton de la funeste mêlée ; car les fils des immortels que tu auras enflammés de courroux combattent en foule autour de l'immense Troie. Mais, quelque amour que tu aies pour ce mortel, et quels que soient tes regrets, consens qu'il tombe en signalant sa valeur, sous les coups de Patrocle ; et lorsque son âme aura quitté ses lèvres, ordonne à la mort et au paisible Sommeil de le transporter au milieu des peuples de la vaste Lycie : là ses frères et ses amis l'enseveliront et lui érigeront un tombeau et une colonne, derniers honneurs de ceux qui sont descendus chez les morts.

Junon dit ; le père des dieux et des hommes ne s'oppose point au cours des destins. Il fait distiller des cieux une sanglante rosée en témoignage de sa douleur, et pour honorer ce fils qui va lui être ravi par la main de Patrocle, loin des lieux où il reçut le jour.

Lorsque les deux guerriers, volant l'un vers l'autre, peuvent commencer l'attaque, Patrocle frappe Thrasymède, écuyer courageux de Sarpédon ; et lui perçant les entrailles, le renverse expirant. Sarpédon, lançant à son tour un javelot aigu, manque son ennemi, mais porte un coup mortel à Pédase, un des chevaux d'Achille ; il tombe, et meurt en poussant des gémissements lugubres : les deux coursiers immortels se cabrent: le timon crie, et les rênes sont embarrassées par la chute de leurs compagnons étendus dans la poussière. Automédon tire sa longue épée suspen-

due à son robuste flanc, il se hausse sur ses pieds, et coupe le trait de la volée ; les coursiers se calment, dociles aux rênes. Les deux héros recommencent le périlleux combat. Le javelot de Sarpédon rase l'épaule de Patrocle : mais Patrocle lance avec fureur l'airain acéré, qui, ne prenant pas un vol inutile, frappe son adversaire au côté où le diaphragme embrassait le cœur nerveux et plein de vie. Le chef tombe : comme un chêne, ou un peuplier, ou un pin élevé, destiné à fendre les mers, est abattu au sommet des montagnes, sous les coups des haches tranchantes ; ainsi Sarpédon est étendu devant ses coursiers et son char, frémissant de rage, pressant de ses mains la poussière ensanglantée. Et tel qu'un taureau superbe, suivi d'un immense troupeau, mugit sous la gueule du lion qui le déchire ; tel le chef des Lyciens gémit avec courroux sous le javelot de Patrocle, qui l'immole. Appelant son compagnon d'une voix mourante : Cher Glaucus, dit-il, fameux parmi les héros, c'est maintenant que ta valeur et ton audace doivent paraître dans tout leur éclat ; maintenant ne respire que la guerre et les périls, si Mars a jamais régné dans ton cœur. Va de tous côtés animer les chefs des Lyciens à défendre le corps de Sarpédon, combats toi-même en ma faveur ; ce serait pour toi dans tout l'avenir un sujet d'opprobre, si les Grecs dépouillaient de son armure ton ami, tombé vaillamment dans l'attaque des vaisseaux. Sois donc invincible, enflamme tous mes Lyciens. Il parlait encore, que les ombres éternelles de la mort se répandent sur ses yeux et sur son front. Patrocle, pressant du pied le sein, lui arrache avec le javelot les entrailles et la vie. Les soldats d'Achille arrêtent les coursiers essoufflés, qui, dégagés du char de ce prince, fuyaient vers les murs de Troie.

A ces derniers accents de son ami, Glaucus est saisi d'une tristesse amère ; et ne pouvant le défendre, il pousse de profonds soupirs. Sa main touche son bras, tourmenté encore par la profonde blessure qu'il reçut de la flèche de Teucer, lorsqu'il volait à la défense des siens sur le rempart élevé des Grecs. Il implore le dieu dont les traits franchissent l'immensité des airs : Divin Apollon, du sein de la Lycie ou de Troie, prête l'oreille à ma prière ; en quelque lieu que tu sois, tu m'entends, et connais mon infortune. Je porte toujours ma cruelle blessure, ma main est déchirée de cuisantes douleurs, je perds tout mon sang ; l'épaule engourdie, je ne puis soutenir d'un bras ferme mon javelot, ni affronter de nombreuses cohortes : et cependant vient de périr un héros, Sarpédon, né de Jupiter ; ce dieu ne veille pas aux jours de son fils. Toi, guéris ma blessure, assoupis mes douleurs, et donne-moi une force indomptable, pour

que je puisse encourager mes Lyciens au combat, et défendre moi-même le corps de mon malheureux ami.

Telle fut sa prière, et ce dieu l'entendit. Il apaise les douleurs du guerrier, arrête le sang qui coulait de la brûlante blessure, et remplit son cœur de force et de courage. Glaucus s'en aperçoit : ravi qu'Apollon ait été si prompt à l'exaucer, il va de tous côtés exciter les chefs lyciens à combattre autour du corps de Sarpédon ; il rassemble les Troyens mêmes, au milieu desquels il court à grands pas ; et s'approchant du noble Agénor, de Polydamas, d'Enée, et d'Hector dont l'armure jetait des flammes : Hector, s'écrie-t-il, tu as donc mis tes alliés dans un profond oubli ! ils expirent pour ta cause, loin de leurs amis et de leur patrie; toi, tu leur refuses tout secours! Sarpédon est étendu dans la poussière, ce chef des braves Lyciens, l'appui de son peuple par sa justice et par sa valeur; Mars l'a renversé par le javelot de Patrocle. Amis, accourez ; que votre indignation se réveille ; ne souffrez point que les Thessaliens lui ravissent ses armes et outragent son corps pour venger tous leurs compagnons immolés par nos javelots près de leurs navires.

Une douleur profonde, inconsolable, pénètre dans l'âme des Troyens. Quoique étranger, il était un des plus fermes remparts d'Ilion ; chef de troupes nombreuses, il méritait ce rang par sa valeur. Les Troyens, conduits par Hector furieux de la mort de Sarpédon, se précipitent contre l'ennemi.

A leur approche, s'embrase le cœur martial de Patrocle ; il anime les Grecs, et surtout les deux Ajax, déjà inspirés par leur propre courage : Ajax, en repoussant ces cohortes, soyez tels que l'on vous a vus souvent parmi les héros ou supérieurs encore à vous-mêmes. Ce chef qui le premier vola sur nos remparts, l'illustre Sarpédon, est couché parmi les morts. Oh ! si, pour son ignominie, nous pouvions enlever son corps, le dépouiller de ses armes, et plonger l'airain cruel dans le sein de quelqu'un de ses défenseurs !

Il dit, et c'était le plus ardent de leurs vœux. Après que des deux parts ils ont raffermi leurs phalanges, Troyens, Lyciens, Grecs, et Thessaliens, ils se choquent autour du corps de Sarpédon avec des cris furieux auxquels se mêle le fracas éclatant des armes. Jupiter étend une nuit sombre sur ce champ horrible, pour qu'une foule de guerriers soient immolés en se disputant la gloire d'enlever son fils.

D'abord les Troyens repoussent les Grecs. L'un des plus valeureux Thessaliens est abattu, le fils du magnanime Agaclès, Epigée. Autrefois il avait régné sur les nombreux

habitants de Budie ; mais, ayant ravi le jour à un parent distingué par son courage, il était venu implorer la protection de Pélée et de Thétis, qui l'envoyèrent sur les pas d'Achille combattre devant Ilion. Au moment qu'il saisissait le corps du roi des Lyciens, Hector le frappe d'une grande pierre à la tête, qui se fend sous le casque d'airain ; il tombe sur le cadavre, victime lui-même de la mort. Patrocle, plein de regrets du trépas de son compagnon, court droit à l'ennemi. Comme le prompt vautour poursuit les corneilles et les étourneaux mis en fuite ; ainsi, brave Patrocle, tu fonds sur les guerriers de Lycie et de Troie, résolu de venger cette mort. Sa main fait partir une pierre, qui, accablant le cou de Sthénélaüs, fils d'Ithæmène, en rompt les muscles vigoureux. Hector et les plus avancés se retirent le long espace que parcourt un javelot lancé dans les jeux, ou dans un combat où l'on dispute sa vie ; ainsi se retirent les Troyens repoussés par les Grecs. Glaucus, chef des Lyciens, se retourne le premier, et en même temps ravit le jour au magnanime Bathyclès, fils de Chalcon, qui avait de nombreux palais dans Hellas, et était distingué par d'immenses richesses au milieu des Thessaliens. Se tournant avec rapidité, à l'instant où cet ennemi l'allait saisir, Glaucus lui perce le sein de son javelot. A la chute de ce guerrier, renommé par sa bravoure, les Grecs éprouvent une vive douleur et les Troyens sont transportés de joie. Ils se rallient autour de Glaucus ; leurs ennemis n'oublient pas leur valeur, et dirigent contre eux tous leurs efforts. Mérion terrasse un guerrier intrépide, Laogonus, fils illustre d'Onetor, prêtre de Jupiter sur le mont Ida, honoré du peuple comme une divinité : Mérion le frappe sous le menton ; le guerrier est couvert des sombres horreurs de la mort. Enée lance son javelot contre Mérion et ne doute point qu'il n'abatte cet ennemi s'avançant à l'ombre de son bouclier ; mais ce chef, par un léger mouvement, évite le javelot, qui, volant au-dessus du casque, s'enfonce près de lui dans la terre, et tremble jusqu'à ce que la rage dont Mars l'anima soit ralentie : ainsi le javelot d'Enée, lancé vainement par un bras vigoureux, frémit dans la terre. Ce guerrier, rempli de courroux, s'écrie : Mérion, quelque exercé que tu sois aux danses martiales, mon javelot, s'il t'avait atteint, t'aurait rendu pour jamais immobile.

Fils d'Anchise, répondit Mérion d'un air intrépide, il te sera difficile, malgré ta valeur, d'abattre tous ceux qui viendront t'assaillir ; tu n'es, comme moi, qu'un simple mortel. Si ma lance peut te toucher, quelque assurance que t'inspirent ton courage et la vigueur de ton bras, ma gloire sera certaine, et ton âme volera au séjour de Pluton.

Alors le brave Patrocle lui fait ce vif reproche : O Mérion, animé de tant de valeur, pourquoi perds-tu le temps à discourir? Ami, des paroles insultantes ne repousseront pas les Troyens loin de ce cadavre; ils ne se retireront point que l'un d'eux ne soit victime du trépas. Le bras règle le sort des batailles; les paroles, celui des conseils : il ne s'agit point de prolonger les discours, mais de combattre.

En disant ces mots il s'avance, et le guerrier le suit, tel qu'un des fils de l'Olympe. Comme le tumulte des bûcherons nombreux, abattant une forêt de chênes, s'élève du fond d'une vallée et retentit dans un espace lointain; ainsi s'élève de la plaine étendue le son bruyant des casques, des cuirasses, et des peaux arrondies en boucliers, que frappent à coups redoublés les glaives et les lances.

L'œil le plus perçant ne saurait distinguer le grand Sarpédon, tout couvert de traits, de sang, et de poussière. Les cohortes s'acharnent à combattre autour de son corps, semblables à ces sombres nuées d'insectes bourdonnants qui, dans une bergerie, s'empressent à voler autour des vases remplis de lait, dans la saison du printemps où cette liqueur y coule à grands flots; telle est l'ardeur de ces guerriers.

Jupiter ne détourne point les yeux de ce combat horrible; il les tient fixés sur ces héros, et délibère si, dans ce moment, Hector immolera Patrocle sur le corps de Sarpédon et lui enlèvera ses armes, ou si ce coup sera précédé des travaux et des périls de beaucoup d'autres guerriers. Il se détermine à ce dernier parti : voulant que l'écuyer d'Achille repousse encore vers Ilion les Troyens et leur chef, et abatte de nombreuses victimes, il remplit l'âme d'Hector de trouble et de terreur. Le héros, montant sur son char, est contraint de fuir, et rappelle ses troupes; il reconnaît que Jupiter a changé la balance des combats. Les Lyciens mêmes, malgré leur ardeur, ne défendent plus leur roi, se dispersent, et le laissent couché, le cœur percé d'un javelot, dans la foule des morts, couvert d'un grand nombre de guerriers abattus dans cette mêlée quand Jupiter en redoubla l'horreur. Les Grecs arrachent aussitôt à Sarpédon ses armes éblouissantes, que Patrocle remet à ses compagnons pour en décorer ses vaisseaux.

Alors celui dont la voix assemble en un moment les nuées donne cet ordre au fils de Latone : Va, cours, ô toi que j'aime, enlève le corps de Sarpédon du milieu des traits, lave à l'écart dans les eaux du Scamandre le sang dont il est souillé, ne tarde point à le parfumer d'une essence divine, à le couvrir de vêtements immortels, et remets-le

aux jumeaux agiles, le Sommeil et la Mort; qu'ils le transportent promptement à travers les airs, et le déposent au milieu des peuples opulents de la vaste Lycie. Là ses frères et ses amis lui érigeront un tombeau décoré d'une colonne, derniers honneurs de ceux qui ont traversé l'Achéron.

Il dit. Apollon, docile aux ordres de son père, descend d'un vol léger des sommets de l'Ida dans la sanglante mêlée. Il enlève du milieu des traits le corps du noble Sarpédon, le plonge, loin de ces lieux, dans les eaux du Scamandre, répand sur lui un parfum d'ambroisie, le décor de vêtements divins, et le remet à la Mort et à son frère le Sommeil, qui, déployant leurs ailes rapides, l'ont déposé en un moment au tranquille sein de la Lycie.

Mais Patrocle, exhortant Automédon et ses coursiers, poursuit et Troyens et Lyciens, et court à sa perte. Aveugle! s'il se fût souvenu de l'ordre d'Achille, il eût échappé à la mort. Toujours les conseils de Jupiter furent supérieurs à ceux des humains; il met en fuite le guerrier le plus intrépide, et lui ravit la victoire lors même qu'il vient de l'exciter au combat: on le vit en ce moment où il enflammait le cœur de ce héros.

Qui tomba le premier sous tes coups, et quelle fut ta dernière victime, ô Patrocle, quand déjà les dieux avaient décidé ton trépas? D'abord périt Adraste, puis Autonoüs, Echéclus, Epistor, Mélanippe, Elase, Mulius, enfin Pylarte; ils meurent, le reste cherche son salut dans la fuite. Et en ce jour, telle était la fureur qui animait son javelot, que les Grecs se seraient emparés d'Ilion par la valeur de Patrocle, si Apollon, placé sur une forte tour, n'eût médité sa perte. Trois fois Patrocle s'élance vers le sommet du rempart, et trois fois Apollon le repousse en frappant de ses mains immortelles le bouclier resplendissant. Le guerrier, tel qu'une divinité, tente un quatrième assaut, lorsqu'Apollon s'écrie d'une voix foudroyante: Retire-toi, vaillant Patrocle, les destins n'ont pas voulu que la ville des magnanimes Troyens tombât sous tes efforts, ni même sous ceux d'Achille, supérieur à toi par sa force et son courage. A ces mots, Patrocle recule loin du rempart, fuit le courroux de celui dont les traits apportent la mort.

Cependant Hector arrêtant ses coursiers près des portes Scées, délibérait s'il les pousserait encore au combat, ou si, élevant la voix, il ordonnerait aux troupes de se rassembler sous ces remparts. En ce moment Apollon paraît à ses côtés sous la figure d'Asius, guerrier intrépide et hautain, qui, fils de Dymas et frère d'Hécube, habitait la Phrygie sur les rives du Sangar. Hector, dit-il, pourquoi cesses-tu de combattre? cette inaction est trop indigne de ton courage. Ah!

si les dieux ne t'avaient doué d'une force supérieure à la nôtre, ta retraite honteuse te serait fatale à cet instant même. Vole avec tes infatigables coursiers à la rencontre de Patrocle, vois si tu ne pourrais pas l'abattre, et si Apollon ne te donnerait pas la victoire. Il dit, et ce dieu se jette dans la mêlée ; le héros ordonne au brave Cébrion de frapper les coursiers et de les précipiter au combat. Apollon, se plongeant au sein des cohortes, répand un trouble fatal dans le cœur des Grecs, et décide la victoire en faveur d'Hector et des Troyens. Hector laisse échapper tous ses ennemis, et ne guide ses ardents coursiers que contre le seul Patrocle, qui saute le premier de son char. Il tient d'une main son javelot, et de l'autre saisit une pierre éclatante, rude, que couvre sa vaste main. Lancée avec effort, elle ne fend pas l'air sans porter un coup funeste ; elle frappe au front le fils naturel de Priam, l'écuyer d'Hector, Cébrion, qui tenait les rênes; les sourcils sont déchirés, l'os se brise ; ses yeux tombent à ses pieds ; il s'abat, tel qu'un plongeur, et son âme fuit de ses lèvres. Alors, Patrocle, tu proféras cette dérision amère : Que ce guerrier est agile, et avec quelle adresse il plonge ! à le voir s'élancer de son char, on juge que s'il sautait d'un navire dans les flots d'une mer poissonneuse pour pêcher des moules, il en rassemblerait, même dans un temps orageux, pour nourrir de nombreux convives. Que les Troyens sont d'habiles plongeurs !

En disant ces mots, il se précipite sur lui avec l'impétuosité d'un lion dévastant les bergeries, jusqu'à ce qu'enfin, victime de son propre courage, il reçoive une profonde blessure dans le cœur : tel était, Patrocle, la furie avec laquelle tu fondais sur l'écuyer d'Hector. Hector saute de son char. Ils se disputent le corps de Cébrion, comme au sommet d'une montagne, deux lions dévorés d'une faim égale, et animés d'une orgueilleuse audace, combattent pour s'arracher la biche qu'ils viennent d'immoler ; ainsi les deux héros aspirent à se frapper l'un l'autre de l'airain cruel. Hector défend la tête de son écuyer, et ne l'abandonne point; Patrocle reste le pied ferme à l'autre extrémité du corps. Cependant les Grecs et les Troyens poursuivent le combat avec fureur.

Ainsi que les vents d'Orient et de Midi, s'engageant dans une profonde vallée, disputent avec rage à qui d'entre eux renversera une forêt entière ; le hêtre, le frêne, et le dur cornouiller, s'entrelaçant de leurs branches immenses, s'ébranlent l'un l'autre avec un épouvantable fracas, et les branches se brisent avec plus de fracas encore : ainsi les deux partis, se livrant des assauts mutuels, sèment la mort, et nul n'a recours à la fuite non moins funeste. Les rapides

javelots, et les flèches élancées des arcs, s'enfoncent autour du corps de Cébrion dans le sable, tandis que les boucliers des combattants qui l'environnaient retentissent du choc de pierres énormes. Le malheureux guerrier, couché au milieu d'un tourbillon de poussière, couvre de son corps un long terrain, abandonnant pour jamais les rênes.

Tant que le soleil montait sur la voûte céleste, les traits, volant des deux partis, jonchaient également la terre de morts. Mais lorsque cet astre amena l'heure qui dégage les bœufs de leur joug, les Grecs, forçant les obstacles, remportent quelque avantage, enlèvent Cébrion du milieu des traits et de la foule tumultueuse des ennemis, et le dépouillent de ses armes. Alors Patrocle, ne pouvant plus réprimer le feu qui bouillonne dans son cœur, s'élance contre les Troyens : trois fois, semblable au dieu des batailles, il s'élance en faisant retentir l'air de cris épouvantables; et chaque fois il immole neuf victimes. Mais lorsque tu volais pour la quatrième fois au sein de ces cohortes, ce fut là, ô Patrocle! que l'on vit le terme de tes jours. Apollon accourt à sa rencontre au milieu de ce champ de meurtre; terrible, environné d'un épais nuage, et traversant l'affreuse mêlée, il échappe à ses regards : il s'arrête près de lui; abaissant sa main, il le frappe. Un vertige trouble les yeux du guerrier : le casque s'abat et retentit en roulant sous les pieds des chevaux; le panache est souillé de sang et de poudre, ce panache auquel il ne fut jamais permis de toucher la terre, tant qu'il ombragea le front majestueux du divin Achille. En ce moment Jupiter voulut qu'il se déployât sur la tête d'Hector, qui n'était pas éloigné de sa perte. Le solide et long javelot se brise dans les mains de Patrocle; le bouclier qui lui descendait jusqu'aux pieds tombe avec le baudrier; le fils de Jupiter, Apollon, lui détache la cuirasse. Un trouble funeste s'est emparé de l'âme du guerrier; ses membres ont perdu leurs forces; égaré, il arrête ses pas. Alors un jeune Troyen lui perça le dos de sa pique, Euphorbe, qui triomphait de tous les compagnons de son âge, soit qu'il combattît, soit qu'il guidât les rênes, ou disputât le prix de la course : à son entrée dans la lice des combats, il renversa, pour essai de sa valeur, vingt guerriers de leurs chars. C'est lui qui le premier, brave Patrocle, te blessa d'un javelot, sans te vaincre encore. Il recule avec précipitation, se perd dans la mêlée en arrachant de la blessure le frêne dont il l'avait atteint, et n'ose attendre ce redoutable ennemi dépouillé de ses armes. Patrocle, frappé par la main d'un dieu et par la pique d'un mortel, se retirait dans les rangs des siens pour échapper au trépas; quand Hector, qui voit reculer ce héros, s'élance, et lui portant le fer de sa

pique au bas du flanc, il l'y plonge tout entier. Le guerrier tombe avec un bruit de tonnerre; sa chute consterne les Grecs.

Comme un lion renverse un sanglier longtemps indompté, dans un combat furieux qu'ils se livrent sur une montagne pour une faible source où tous deux veulent s'abreuver ; le lion immole enfin le sanglier haletant : ainsi Hector, de sa pique, ravit le jour au fils de Ménœtius, qui avait couvert ces champs de tant de cadavres. Il triomphe en ces mots :

Patrocle, c'est donc ainsi que tu ravages nos murs, et que, ravissant la liberté à nos femmes, tu les conduis sur tes vaisseaux dans ta patrie ! Insensé ! les coursiers d'Hector volent au combat pour leur défense, et, distingué par mon javelot à la tête des Troyens belliqueux, j'écarte loin d'eux le joug amer de la servitude : toi cependant, tu vas être la proie des vautours. Ah ! malheureux ! Achille, malgré sa valeur, ne t'a été d'aucun secours, lui qui, demeuré dans sa tente lorsque tu courais au péril, t'a donné tant d'ordres pressants. Ne retourne point vers mes vaisseaux, ô noble Patrocle, que tu n'aies déchiré sur le sein de l'homicide Hector sa cuirasse ensanglantée. C'étaient là sans doute ses paroles, et elles ont porté la persuasion dans ton esprit égaré.

Patrocle, tu lui répondis d'une voix languissante : Triomphe désormais, superbe Hector ! Jupiter et Apollon, auxquels je ne pouvais résister, t'ont donné la victoire ; ils m'ont dépouillé de mes armes. Vingt guerriers tels que toi eussent péri dans cette plaine sous ma lance : mais, parmi les Dieux, le Destin et le fils de Latone, et, parmi les hommes, Euphorbe, ont commencé ma défaite ; tu m'as donné le coup mortel. Grave cependant mes paroles au fond de ton cœur. Toi-même tu ne verras pas longtemps la lumière du jour ; déjà la Mort et l'invincible destin s'approchent de toi ; tu vas tomber sous le fer du terrible Achille [1]. Il parlait encore lorsque la mort lui ferme les lèvres. Son âme, volant au séjour de Pluton, gémit de sa destinée, et regrette sa force et sa jeunesse.

Hector s'adressant au guerrier, qui n'est plus : Patrocle, dit-il, pourquoi m'annonces-tu mon trépas ? Qui peut savoir si le fils de Thétis, percé lui-même de mon javelot, ne rendra pas avant moi le dernier soupir ?

Cependant il presse du pied le cadavre, et le repoussant,

1. Les anciens croyaient que l'âme, en se dégageant du corps, pouvait lire dans l'avenir.

il retire sa lance. Avec cette arme, il vole vers Automédon, écuyer d'Achille, et veut le frapper : mais le guerrier échappe à ce péril par la légèreté des coursiers immortels que Pélée reçut des dieux.[1]

1. Aux noces de Thétis et de Pélée, tous les dieux, selon la coutume, firent des présents au marié.

CHANT XVII

Ménélas aperçoit aussitôt Patrocle terrassé dans le champ du combat : il court hors des rangs, son armure darde des flammes ; il marche autour du corps de ce héros. Comme une génisse, venant pour la première fois d'être mère, porte avec une voix inquiète et plaintive ses pas autour du fruit de ses douleurs qu'elle n'avait point encore éprouvées : ainsi Ménélas agité marche autour de Patrocle ; il tient en avant sa lance et son bouclier, prêt à immoler le téméraire qui osera paraître.

Dès qu'Euphorbe, armé de son javelot, voit tomber le généreux Patrocle, il accourt, et dit à Ménélas d'un ton superbe : Guerrier, élève de Jupiter, et chef des cohortes, retire-toi, ne me dispute ni ce cadavre ni ces dépouilles sanglantes ; c'est moi qui, le premier d'entre les Troyens et leurs illustres alliés, ai frappé le compagnon d'Achille dans le feu du combat : souffre donc que je me décore d'une gloire brillante aux yeux de mes concitoyens, si tu ne veux être atteint de cette lance et perdre la douce lumière du jour.

Puissant Jupiter s'écrie le roi de Sparte outré de courroux, peut-on se glorifier avec plus d'audace ? Non, une panthère, un lion, ou un sanglier, dont le cœur respire une rage féroce, n'ont pas tant de confiance dans leur force, que les fils de Panthus, le javelot à la main. Cependant ton frère Hypérénor a péri dans la fleur de ses ans : fier de guider habilement un char, il m'attendit et m'insulta, osant dire que j'étais le moins valeureux des Grecs ; il n'a point, je crois, reporté ses pas dans sa demeure, ni réjoui par son retour une épouse, un père et une mère vénérables. J'abattrai de même ton orgueil, si tu t'obstines à rester en ma présence. Je t'exhorte donc à te retirer dans les rangs, et à m'éviter, avant d'avoir souffert quelque infortune. L'évènement détrompe l'insensé même.

Il dit, sans le persuader. Voici donc le moment, ô Ménélas, repartit le Troyen, où tu me paieras le sang de mon frère dont tu triomphes encore. Il est vrai que tu as fait une veuve d'une jeune épouse dont venait de s'élever le lit nuptial, et tu as rempli d'un sombre deuil le cœur d'un

père et d'une mère : mais j'adoucirais le désespoir de ces infortunés, si, revenant chargé de ta tête et de tes armes, je les remettais aux mains de Panthus et de la noble Phrontis. Ne tardons plus à mesurer nos forces : il faut combattre, et montrer ou sa bravoure ou sa lâcheté.

En disant ces mots, il frappe le bouclier de son ennemi; mais la pointe du javelot plie sur le solide airain. Ménélas s'élance avec sa pique, et invoquant le père des dieux, atteint au bas de la gorge le jeune guerrier, qui reculait; il pousse la pique avec furie, et perce de part en part le cou délicat et tendre du Troyen, soudain renversé avec ses armes bruyantes : sa chevelure semblable à celles des Grâces, et dont les boucles étaient attachées par des nœuds d'or et d'argent, est souillée de sang et de poussière. Comme un bel olivier, tendre arbuste, cultivé par une main habile dans un lieu solitaire où jaillissent d'abondantes eaux, porte au loin son heureux feuillage, et, balancé tour à tour par l'haleine de tous les vents, se blanchit déjà de fleurs; quand un tourbillon impétueux arrivé soudain le déracine et l'étend à terre : ainsi l'illustre fils de Panthus est immolé par Ménélas, qui s'empresse à lui enlever ses armes.

Lorsqu'un lion nourri dans les montagnes, fier de sa force indomptée, ravit parmi tout un troupeau paissant la plus belle génisse, lui brise le cou en la saisissant de sa dent terrible, la déchire, boit à longs traits tout son sang, et engloutit ses entrailles, la troupe des bergers et des chiens fidèles, l'environnant de loin, réunit contre lui ses cris perçants, sans oser l'assaillir, tant elle est en proie à la terreur : c'est ainsi qu'aucun des Troyens ne sent au fond du cœur assez d'audace pour affronter Ménélas. Alors le guerrier eût enlevé l'armure du fils de Panthus, si le dieu du jour, lui enviant cette gloire, n'eût excité contre lui Hector; il s'approche de ce prince sous les traits de Mentès, chef des Ciconiens : Hector, dit-il, tandis que tu poursuis avec tant d'ardeur les coursiers du rejeton d'Eaque, ces coursiers que tu ne peux atteindre, qu'aucun homme ne saurait dompter, et qui n'obéissent qu'à la voix de ce héros né d'une mère immortelle, le vaillant Ménélas, défendant le corps de Patrocle a ravi le jour au jeune Euphorbe, et mis un terme à son audace.

Après ces mots, ce dieu rentre dans la foule des combattants. Une vive douleur pénètre jusqu'au fond de l'âme d'Hector : ses yeux parcourent toutes les cohortes, et il aperçoit les deux guerriers, l'un enlevant l'armure superbe, l'autre étendu sur le sable; le sang ruisselait de la profonde blessure. Il vole à travers les premiers rangs et pousse des cris aigus, semblable à la flamme de Vulcain dont rien ne

peut arrêter les ravages. Déjà ses cris retentissent à l'oreille de Ménélas, qui gémit, et dit en son magnanime cœur : Infortuné que je suis ! si j'abandonne cette armure et le corps de Patrocle, mort pour la défense de ma gloire, je crains l'indignation des Grecs, témoins de ma retraite : si retenu par la honte, je combats seul Hector et sa troupe, je me vois environné ; car ce chef redoutable entraîne à sa suite tous les Troyens. Mais pourquoi mon cœur est-il dans l'incertitude ? Celui qui, bravant les dieux, attaque un mortel honoré de leur protection, voit bientôt fondre sur lui une grande calamité. Aucun des Grecs ne pourra s'indigner que je me retire devant Hector, lui qu'un dieu pousse au combat. Si je pouvais découvrir l'intrépide Ajax, je revolerais avec lui dans la mêlée ; et, dussions-nous lutter contre la volonté de l'un des immortels, nous ferions tous nos efforts pour dégager le corps de Patrocle et le rendre au fils de Pélée : parmi tant de périls, c'est le parti le plus salutaire.

Tandis qu'il est agité de ces divers mouvements, les Troyens, conduits par Hector, arrivent. Ménélas se retire, et abandonne le cadavre ; il se retourne à chaque instant. Tel qu'un lion majestueux, que des bergers, avec leurs dogues, écartent à coups de pieux et à grands cris, s'éloigne malgré lui de la bergerie, le cœur enflé de colère : tel Ménélas portait lentement ses pas loin de Patrocle. Dès qu'il a rejoint sa troupe, il oppose le front à l'ennemi, et cherche des yeux le grand Ajax. Il l'aperçoit à l'aile gauche, animant les siens qu'Apollon avait frappés de terreur ; il court au guerrier, et dès qu'il peut lui faire entendre sa voix : Ajax, ô mon ami, s'écrie-t-il, vole en ces lieux ; combattons en faveur de Patrocle mort ; reportons du moins au fils de Pélée son corps dépouillé ; le superbe Hector est maître de ses armes.

A ce discours l'âme du fier Ajax se trouble : mais bientôt il se précipite avec Ménélas loin des rangs belliqueux. Déjà le fils de Priam avait ravi les armes de Patrocle, et entraînait le cadavre, impatient de lui séparer la tête du tronc et de le livrer aux animaux voraces de Troie, lorsque Ajax arrive avec son bouclier tel qu'une tour. Hector se retire vers ses cohortes ; et s'élançant sur son char, il charge l'un des siens de porter dans Ilion ces armes fameuses, monument de sa gloire. Ajax environne de son bouclier immense le fils de Ménœtius. Semblable à une lionne qui marche autour de ses petits dont elle a conduit les pas encore faibles dans une forêt, et qui, rencontrant une foule de chasseurs, roule des yeux féroces, ses sourcils abaissés lui couvrent la prunelle entière : ainsi Ajax marchait avec fierté autour de Patrocle, tandis que Ménélas l'accompagnait d'un pas intrépide ; et

chaque moment ajoutait à la douleur dont son âme était déchirée.

Mais le rejeton d'Hippoloque, Glaucus, à la tête de ses Lyciens, adresse au fils de Priam, avec un regard irrité, ce sanglant reproche : Hector, dont les dehors annoncent une audace guerrière que tu es loin d'avoir en partage, c'est bien à tort que la renommée t'exalte, toi dont les pas se tournent si promptement à la fuite. Désormais songe comment tu défendras Ilion, toi seul avec le peuple né dans ces murs ; puisqu'on ne nous tient pas compte de livrer ici d'éternels combats, n'attends pas au moins qu'à l'avenir aucun Lycien répande son sang en faveur de cette ville. Comment réussiras-tu, ô prince ingrat, à sauver un guerrier d'un rang inférieur, après avoir souffert que Sarpédon, ton allié, ton ami, devînt la conquête et la proie des Grecs, lui qui, tant qu'il a vécu, s'est montré le zélé défenseur de Troie, ton propre défenseur ? maintenant tu ne peux éloigner de son cadavre les chiens dévorants. Si les braves Lyciens m'écoutent, ils partiront sans retard, et rien ne pourra plus garantir Ilion de sa ruine totale. Ah ! si les Troyens avaient ce courage inébranlable, l'âme de ceux qui vivent au sein des combats pour la défense de leur patrie, le corps de Patrocle serait bientôt entraîné dans les murs de Troie. A peine ce chef pâle et glacé y serait-il reçu, que nos ennemis s'empresseraient à l'échanger contre les superbes armes et le corps de Sarpédon, et nous déposerions ce prince au sein de vos remparts, car on a immolé le compagnon d'un guerrier fort supérieur par sa vaillance à tous les Grecs dont les vaisseaux couvrent le rivage. Toi, tu n'as pu résister au fier Ajax, ni même soutenir ses regards, bien moins encore attaquer ce héros, auquel tu cèdes le prix de la force et de la bravoure.

Hector le regarde d'un œil courroucé : Glaucus, dit-il, eussé-je attendu de toi ce discours hautain et téméraire ? Ami, je croyais que tu surpassais en sagesse tous ceux qui habitent les fertiles champs de Lycie : mais tu m'indignes quand tu oses dire que je ne puis soutenir l'attaque du superbe Ajax. Jamais je ne tremblai dans les combats et dans le tumulte des coursiers belliqueux. Jupiter, dont les desseins triomphent si facilement de ceux des mortels, met en fuite même le plus intrépide guerrier, et lui ravit en un moment la victoire, tandis que dans un autre temps il couronne sa valeur. Viens, ami, reste près de moi sans pâlir ; vois si, durant tout le jour, je serai aussi pusillanime que tu as le front de l'affirmer, ou si je saurai punir quelqu'un des Grecs, quelle que soit son audace, de vouloir défendre contre moi les restes de Patrocle. En faisant retentir sa

voix terrible : Troyens, dit-il, Lyciens, et vous qui tenez votre nom de Dardanus, soutenez votre ancienne gloire, donnez l'essor à votre courage impétueux, tandis que je vais me décorer des magnifiques armes d'Achille, dont j'ai dépouillé le valeureux Patrocle, immolé de ma main.

Il dit, vole, et atteint en un moment ceux qui se rendaient à Troie, chargés de ces glorieuses dépouilles. Leur remettant ses armes pour les porter aux braves Troyens dans leurs remparts sacrés, il revêt l'armure divine que Pélée reçut des immortels, et dont il fit un don à son fils lorsqu'il fut accablé du poids des ans : le fils, sous l'armure du père, ne devait point atteindre à la vieillesse.

Jupiter voit Hector se couvrir à l'écart des armes du fils de Pélée. Balançant sa tête immortelle : Ah ! prince malheureux, dit-il en lui-même, tu ne songes guère à la mort qui te menace. Tu revêts cette armure d'un héros devant lequel tremblent tous les guerriers, et dont tu viens d'abattre le compagnon qui faisait admirer sa douceur et sa vaillance, armure dont ton bras l'a dépouillé avec ignominie. Je vais au moins te couronner de tout l'éclat de la victoire, pour compenser ton malheur : car, hélas ! Andromaque, lorsqu'on retournera du combat, ne chargera point ses mains de ces armes d'Achille.

Le fils de Saturne dit, et baisse son front ombragé de noirs sourcils. En même temps il adapte l'armure à la taille d'Hector. Soudain l'âme du héros est remplie du démon des combats, une force nouvelle se répand dans ses membres. Il revole au milieu de ses alliés en poussant des cris terribles, et, sous ses armes éblouissantes, il leur semble être le magnanime fils de Pélée. Il porte de tous côtés ses pas, enflamme chacun de ses guerriers, Mesthlès, Glaucus, Médon, Thersiloque, Astéropée, Disenor, Hippothoüs, Phorcys, Chromius, et l'augure Ennome. Nombreux alliés dont les cités environnent Ilion, s'écrie-t-il, ce n'est pas pour étaler un vain appareil que je vous appelai du fond de vos foyers, mais pour défendre avec ardeur contre les Grecs audacieux nos femmes et nos enfants. J'épuise nos peuples en tirant d'eux des vivres et d'autres secours, pour offrir à chacun de vous une digne récompense. Que vous rencontriez le salut ou la mort, vous devez toujours opposer le front à l'ennemi : tels sont les traités de la valeur. Celui qui, forçant Ajax de se retirer, entraînera du côté des Troyens Patrocle inanimé, recevra la moitié des dépouilles de ce chef, et partagera ma gloire.

A peine a-t-il parlé que, les piques levées, ils s'avancent avec tout le poids de leurs forces contre les Grecs, et chacun jure d'arracher cette proie au fils de Télamon. Serment

insensé ! Ajax devait les abattre en foule sur ce cadavre. Se tournant vers Ménélas : Cher ami, dit-il, toi que favorisa Jupiter, désormais nous ne pourrons nous-mêmes échapper de ce combat : je crains moins pour Patrocle ; il n'est plus ; et, malgré tous nos efforts, il rassasiera bientôt les animaux voraces de Troie ; je crains pour mes propres jours. Hector et sa troupe martiale couvrent d'un nuage ténébreux toute la plaine ; nous touchons à notre ruine. Appelle donc les plus vaillants Grecs à notre secours, s'ils peuvent entendre ta voix dans ce tumulte.

Ménélas fait retentir dans les airs ces paroles : Amis, princes et chefs, qui participez au festin des Atrides, et qui, selon que la gloire et les honneurs sont dispensés par Jupiter, partagez le commandement de nos cohortes ; dans l'embrasement de la mêlée mes yeux ne sauraient vous distinguer : mais accourez, et soyez indignés que Patrocle devienne l'infâme jouet des animaux voraces de Troie.

Il dit ; l'agile fils d'Oïlée l'entend, il vole à travers les combattants, suivi d'Idoménée, et de Mérion, tel que le dieu des batailles. Qui pourrait nommer la foule des guerriers accourant avec eux pour soutenir ce combat ? Les Troyens, qui ont Hector à leur tête, commencent l'attaque furieuse. Comme quand un fleuve né de Jupiter roule dans l'Océan, les flots énormes s'opposent en frémissant à son cours rapide, et la mer vomissant avec bruit ses vagues hors de ses limites, les rivages éloignés y répondent par de longs hurlements ; tels sont les cris épouvantables des Troyens. Mais les Grecs, comme s'ils n'avaient qu'une même âme, forment autour du corps de Patrocle un rempart de leurs boucliers d'airain. Jupiter répand une sombre nuit autour des casques brillants : il aimait le fils de Ménœtius, lorsque ce guerrier, plein de force, était le compagnon d'Achille ; jamais il n'eût permis que son corps rassasiât les animaux dévorants.

Les Troyens repoussent d'abord les Grecs ; saisis de terreur, ceux-ci abandonnent le cadavre : cependant leurs ennemis, si acharnés à leur perte, n'immolent aucun des défenseurs de Patrocle, occupés seulement à s'emparer de cette proie. Mais les Grecs ne l'ont pas longtemps abandonnée : telle est l'ardeur avec laquelle ils accourent à la voix d'Ajax, qui, par son air redoutable et par ses exploits, était, après le divin Achille, le guerrier le plus distingué de l'armée, et pouvait seul le remplacer. Il s'ouvre un chemin à travers les cohortes ennemies. Aussi terrible qu'un sanglier qui, se retournant tout à coup au milieu des épaisses broussailles où il paraissait enseveli, disperse la troupe des chasseurs et leur meute ; le fils de Télamon dissipe, en se montrant, les phalanges troyennes qui enlevaient Patrocle, se flattant de

l'emmener en triomphe dans leurs murs. Déjà le noble Hippothoüs, lui ayant attaché au pied son baudrier, l'entraînait sur la plaine hérissée d'armes, briguait le suffrage d'Hector et des Troyens, lorsqu'il est assailli lui-même par un ennemi dont aucun de ses compagnons ne peut le sauver. Ajax a percé la foule des combattants et le frappe à travers le casque d'airain, qui se fend au choc du lourd javelot poussé par un bras terrible; la cervelle ensanglantée jaillit dans les airs : il expire; et ses mains abandonnant le pied du magnanime Patrocle, il le laisse étendu et tombe sur le front à côté du cadavre, loin des champs féconds de Larisse. Il n'a pu reconnaître les doux soins que prirent de son enfance un père et une mère, objets de sa tendresse, et n'a vu que peu de temps la lumière du jour. Hector fait partir sa lance contre Ajax, qui s'incline légèrement; la lance frappe Schédius, le plus vaillant des Phocéens, dont le palais s'élevait dans la célèbre ville de Panope,[1] et qui régnait sur un peuple nombreux; l'airain s'enfonce dans le sein, traverse l'épaule; ses armes retentissent de sa chute. La colère d'Ajax s'enflamme; il perce, à travers le creux de la cuirasse, le fils de Phénops, Phorcys, défenseur ardent d'Hippothoüs, et lui déchire les entrailles; étendu dans la poussière, il y imprime sa main mourante.

Hector et sa troupe, qui combattaient aux premiers rangs, reculent; les Grecs enlèvent, avec des cris terribles, les corps de Phorcys, d'Hippothoüs, et les dépouillent de leurs armes. Alors les Troyens, vaincus par les Grecs et par leur effroi, auraient fui jusque dans Ilion; leurs ennemis, avant les temps marqués par Jupiter, auraient remporté une victoire due à leur seule valeur, si le dieu du jour n'eût réveillé le courage d'Enée, sous la forme du héraut Périphas. Parvenu à un grand âge en exerçant cet emploi auprès du vieux Anchise, il était rempli de prudence et de zèle. Enée, dit le fils de Jupiter sous ces traits, ne sauverez-vous pas les remparts de Troie, prête à périr contre la volonté des dieux? n'imiterez-vous point ces chefs que mes yeux virent jadis triompher des plus grands périls par une juste confiance dans leur audace et dans leurs troupes nombreuses et inaccessibles à la crainte? Jupiter nous accorde la victoire; mais c'est vous qui la rejetez, en proie à une lâche terreur, fuyant même avant de combattre.

Enée, l'œil attaché sur Apollon, le reconnaît, et s'écrie : Hector, et vous chefs des Troyens et des alliés, quelle honte si, vaincus par les Grecs, et plus encore par notre pusilla-

1. Située à vingt stades de Chéronée, à côté du mont Parnasse. La Phocide étant exposée aux courses des Béotiens, Schédius, roi des Phocéens, fit, selon Pausanias, de Panope une espèce de citadelle.

nimité, nous n'avons plus d'autre asile que les remparts d'Ilion! Un dieu (je l'ai vu à mes côtés) m'a déclaré que Jupiter, l'arbitre des combats, embrasse notre défense : marchons aux Grecs, et du moins ne souffrons pas qu'ils emportent sans obstacle Patrocle vers leurs vaisseaux.

Il dit, et se précipitant loin des premiers rangs, il s'arrête d'un pas intrépide : les Troyens se retournent, et présentent le front aux Grecs. Le javelot d'Enée part, frappe Léocrite, fils d'Arisbas, et compagnon valeureux de Lycomède, qui, le voyant tomber, accourt; et, dans la douleur qui déchire son âme, sa lance fend l'air, atteint Apisaon, et lui perçant le foie, l'étend parmi les morts : venu de la fertile Péonie, ce chef signalait sa valeur sur les pas d'Astéropée. Le brave Astéropée, versant des larmes, vole contre les Grecs, brûle de les combattre : mais il ne peut satisfaire cette ardeur; les défenseurs de Patrocle étaient couverts d'un rempart de boucliers, hérissé de lances. L'impétueux Ajax va d'un guerrier à l'autre, leur répétant ses ordres, et les exhortant tour à tour à ne pas reculer, ni à courir vers l'ennemi loin de leurs compagnons, mais à porter autour de ce mort leurs pas audacieux, à soutenir en sa faveur les plus vives attaques : tels sont les ordres de ce héros d'une stature énorme. Le sang, en ruisseaux de pourpre, inonde la terre; Troyens, alliés, et Grecs, les combattants sont abattus l'un sur l'autre : car les premiers ont aussi à pleurer leurs pertes, quoique moins nombreuses: sans cesse ils se rappellent qu'ils se doivent un appui mutuel au milieu de ces terribles périls.

Ainsi l'on s'attaquait avec la rage d'un incendie. L'astre du jour et celui de la nuit semblaient avoir éteint leur lumière, telle était l'épaisseur des ténèbres qui couvraient la foule des plus vaillants guerriers rassemblés autour du corps de Patrocle. Ailleurs les deux armées combattaient sous un ciel serein; le soleil dardait ses rayons épanouis dans un espace immense; aucune vapeur ne s'élevait de toute la plaine, ni du sommet des montagnes; s'attaquant par intervalles et dans un grand éloignement, on pouvait tour à tour éviter les traits mortels. Ici, au centre du champ de bataille, les soldats environnés des ténèbres et de la mort, souffraient tout ce que la guerre a d'horreurs; et l'airain cruel déchirait le sein des plus intrépides.

Deux guerriers cependant renommés par leurs exploits, Antiloque et Thrasimède, ignoraient encore la mort du noble Patrocle; ils croyaient que, plein de force et de vie, il luttait contre les Troyens qu'il venait d'attaquer avec tant d'ardeur : attentifs à la déroute de leurs propres compagnons, ils combattaient à leur poste, dociles aux ordres que Nestor leur avait

donnés en les exhortant à repousser l'ennemi loin des vaisseaux.

Mais c'est autour du valeureux ami d'Achille que naît un combat formidable, prolongé jusqu'à la fin du jour ; assaillants et défenseurs, ils sont accablés de fatigue et tout souillés de sang, de sueur, et de poussière. Comme, par de pénibles efforts, un grand nombre d'hommes robustes préparent la forte peau d'un énorme taureau, inondée d'une huile éclatante ; placés en cercle, chacun la tire à soi, l'eau en distille, l'essence huileuse pénètre, et la vaste peau s'étend de toutes parts: ainsi les deux partis, dans ce champ étroit, veulent entraîner, chacun de son côté, le corps de Patrocle ; ils brûlent de le transporter les uns dans Ilion, les autres vers leurs vaisseaux. Il s'élève pour cette dépouille un combat féroce, dont auraient été ravis Mars sonnant l'alarme guerrière, et Pallas animée de sa plus ardente fureur. Tel est, dans ce jour, le funeste combat où Jupiter livre pour Patrocle et les hommes et les coursiers.

Achille ne savait point encore le trépas de son ami ; les Grecs combattaient loin des vaisseaux sous les murs de Troie : il ne s'élevait dans son esprit aucun soupçon de cette perte ; il s'était persuadé que Patrocle, après s'être approché des portes d'Ilion, reviendrait plein de vie dans sa tente. Instruit par sa mère, qui souvent l'avait entretenu à l'écart des grands desseins de Jupiter, il était sûr que son compagnon ne renverserait point cette ville sans l'appui de son bras, ni même avec cet appui : mais cette tendre mère lui avait caché l'affreuse disgrâce qu'il essuierait par la mort de celui qui occupait la principale place dans son cœur.

Les combattants, tenant d'une main hardie, autour de ce corps, leurs javelots acérés, ne cessaient de s'assaillir, et se donnaient mutuellement le trépas. Amis, disaient les Grecs, gardons-nous de retourner avec ignominie vers les vaisseaux : mais, avant que nous permettions aux fiers Troyens de se couvrir d'une gloire immortelle, de déposer dans leur ville le corps de ce héros, que la terre, ouvrant son sein ténébreux, engloutisse notre cohorte entière ! Amis, s'écriaient à leur tour les magnanimes Troyens, qu'aucun ne recule, fût-il arrêté par les destins que nous dussions être tous exterminés près de ce cadavre ! C'est ainsi que chacun enflammait l'audace de son compagnon, et c'est ainsi qu'ils combattaient. L'horrible tumulte du fer homicide, à travers les vastes champs des airs, frappe l'airain éternel de la voûte céleste.

Cependant les divins coursiers d'Achille se tenaient à l'écart, et pleuraient leur conducteur, depuis l'instant où ils s'étaient aperçus qu'il avait été renversé dans la poussière par la main sanglante d'Hector. Le fils de Diore, Automé-

don, plein de vigueur, les pressait en vain du fouet retentissant ; en vain il leur adressait tour à tour des prières et des menaces ; ils ne voulaient ni se rendre vers la rive de l'Hellespont, ni retourner au combat ; mais, tels que ces colonnes inébranlables[1] érigées sur le tombeau d'un homme ou d'une femme illustre, victime de la parque, ils demeuraient immobiles devant le superbe char, la tête penchée vers la terre ; regrettant la main qui avait tenu leurs rênes, plongés dans une morne consternation, des larmes roulaient de leurs paupières sur le sable ; leur crinière brillante, éparse sous le timon, se souillait dans la poussière, Jupiter voit leur douleur, et leur accorde quelque compassion. Agitant sa tête auguste :

Malheureux, dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que nous vous ayons donnés à Pélée, un simple mortel, vous qui êtes exempts de la vieillesse et du trépas ? était-ce pour vous faire partager les maux de la race humaine, race plus infortunée que tout ce qui respire ou rampe sur la terre ? Mais je ne permettrai jamais qu'Hector soit porté sur le magnifique char d'Achille et conduise vos rênes : n'est-ce point assez qu'il possède ses armes, et qu'il en triomphe avec audace ? Je vais vous donner une nouvelle légèreté et vous inspirer un nouveau courage, pour ramener Automédon, du milieu des périls, dans le camp : car je veux que les Troyens soient victorieux et sèment le trépas, jusqu'à ce qu'ils se rapprochent des vaisseaux, et que le soleil ait disparu, remplacé par la nuit sacrée[2].

Il dit, et souffle un nouveau courage au cœur des divins coursiers : aussitôt, secouant la poussière qui couvrait leur crinière superbe, ils traînent rapidement le char au milieu des Troyens et des Grecs. Automédon, consterné de la perte de son compagnon, se précipite parmi les combattants, comme le vautour parmi les timides oiseaux des prairies. Tantôt, par une course légère, il se dérobe de la mêlée bruyante ; tantôt il y revole avec la même légèreté, et poursuit les phalanges pressées : mais, dans sa course ardente, il n'abat point d'ennemis ; occupant seul le char, il ne peut à la fois porter des coups furieux de son javelot, et retenir les coursiers impétueux.

Le fils de Laërcée, Alcimédon, son ami, l'aperçoit ; et s'avançant derrière le char : Automédon, dit-il, quel dieu trouble ta raison, t'inspire l'inutile dessein d'aller combattre

1. On mettait sur les tombeaux des colonnes sur lesquelles il y avait des chars avec leurs chevaux, c'est ce qui a fourni à Homère cette image, comme si ces chevaux voulaient demeurer là pour servir de monument immortel à Patrocle.

2. La poésie avait fait de la Nuit une déesse : de là cette épithète.

seul parmi ces cohortes ? Ton compagnon est immolé ; Hector porte en triomphe l'armure d'Achille.

Cher Alcimédon, répond le guerrier, après Patrocle, qui d'entre les Grecs peut mieux que toi dompter la fougue de ces coursiers immortels ? semblable aux dieux tandis qu'il respirait, il est maintenant la proie de la parque fatale. Prends ce fouet et ces rênes ; je descends du char, résolu de combattre.

Il saute à terre en disant ces mots ; Alcimédon s'élançant sur le char de guerre, a pris le fouet et les rênes. Hector l'aperçoit. Se tournant vers Enée : Chef illustre des Troyens, dit-il, je vois les coursiers d'Achille revoler au combat avec des conducteurs moins valeureux. Si tu me secondes, je me flatte de m'emparer de cette proie : ces ennemis ne soutiendront point notre assaut, et leur ardeur martiale s'évanouira devant nous.

Le fils d'Anchise est impatient de l'accompagner ; ils s'avancent, couverts de boucliers de peaux chargées d'airain. Avec eux marchent Chromius et Arétus semblable aux dieux par sa beauté ; tous deux nourrissant l'espoir d'abattre les chefs qu'ils vont attaquer, et de ravir les coursiers au front superbe. Fol espoir ! ils ne reviendront pas tous deux de ce combat ; l'un arrosera la terre de son sang.

Automédon, ayant invoqué le maître des dieux, est anim de force et de courage. S'adressant à son fidèle ami : Alcimédon, dit-il, n'éloigne pas les coursiers ; que je sente toujours à mes épaules leur souffle brûlant. La rage d'Hector ne se ralentira point, qu'il n'ait saisi les rênes de ces chevaux éclatants, et que, nous ayant terrassés, il n'ait mis en fuite les cohortes des Grecs, ou qu'il ne soit lui-même leur victime. Et appelant les principaux chefs à son secours : Ajax, et toi Ménélas, s'écrie-t-il, confiez aux plus vaillants le soin de porter leurs pas en combattant autour de Patrocle inanimé ; venez nous garantir du coup fatal, nous qui respirons encore. C'est ici qu'à travers le champ du meurtre, les plus indomptables Troyens, Hector et le fils d'Anchise se précipitent avec tout le poids de leurs forces. La victoire est entre les mains des dieux : je lancerai mon javelot, m'abandonnant aux décrets de Jupiter.

Il dit, et son javelot agité part, frappe le bouclier d'Arétus, s'enfonce, à travers le baudrier, dans les entrailles. Lorsqu'un jeune homme vigoureux, tenant la hache tranchante, l'abat sur le front d'un taureau féroce, et sépare le nerf, le taureau s'élance et tombe : ainsi le guerrier, après un long élan, est étendu sur le sable ; et le javelot, qui frémit dans ses entrailles, lui a ravi le jour. Mais Hector fait voler sa lance contre Automédon, qui s'incline en avant ; la lance

lui rasant le dos, se plonge dans la terre, et il sent trembler l'extrémité du frêne, jusqu'à ce qu'enfin la rage de Mars cesse de l'animer. Alors le glaive en main, ces guerriers s'attaquaient, si les deux Ajax, accourus à la voix d'Automédon, ne les eussent séparés au plus fort de leur brûlante fureur ; Hector, Enée, Chromius, ne hasardent point un combat douteux, et laissent Arétus, le flanc percé, dans la poussière. Automédon, aussi impétueux que Mars, le dépouille de ses armes et triomphe en ces mots : Quoique j'aie abattu un guerrier bien inférieur, mon cœur est un peu soulagé de la douleur amère du trépas de l'infortuné Patrocle. Il dit, et place sur le char ces dépouilles ensanglantées : il y monte, souillé lui-même de sang, comme un lion dont un taureau vient d'assouvir la faim vorace.

Cependant, autour de Patrocle, redouble le combat terrible, acharné, source de larmes. Minerve, se précipitant des cieux, l'excite, encourage les Grecs par l'ordre de Jupiter, qui déjà les favorisait. Telle que l'iris éclatant que ce dieu déploie du haut de la voûte céleste jusque sur la terre, pour annoncer aux mortels la guerre ou la froide tempête, et qui, dès qu'il paraît, interrompt les travaux des laboureurs et consterne les troupeaux : telle Minerve, environnée d'un nuage d'azur, arrive rapidement dans l'armée des Grecs, éveille le courage de chacun des guerriers. Elle s'adresse d'abord à Ménélas, après avoir pris la figure et la forte voix de Phœnix : O Ménélas, dit-elle, si les animaux rapaces traînent sous les murs de Troie le fidèle compagnon d'Achille, c'est sur toi qu'en retombera dans tout l'avenir la honte et l'opprobre. Fais donc éclater ta valeur, et que ta voix enflamme l'armée entière des Grecs.

Phœnix, mon père, vieillard vénérable, répond le roi, veuille Minerve m'animer d'une force nouvelle, et me garantir des traits impétueux ! je ne quitterai point le corps de Patrocle, et ferai tous mes efforts pour le sauver ; sa mort a laissé dans mon âme les plus vifs regrets. Mais Hector porte partout le feu dont il est dévoré ; le fer dans sa main ne cesse de semer la mort ; c'est lui seul désormais que Jupiter couvre de gloire.

Satisfaite d'être implorée par Ménélas avant tous les autres dieux, la déesse le remplit de vigueur, met dans son âme l'audace opiniâtre de l'insecte bourdonnant qui, sans cesse écarté, revole à l'attaque, et, avide de sang humain, s'obstine à darder son aiguillon : tels sont l'audace et le courroux dont Minerve enfle le cœur de ce héros. S'approchant de Patrocle, il fait voler dans l'air sa lance éclatante. Parmi les Troyens était un guerrier, le fils d'Eétion, Podès, aussi riche que vaillant, l'ami et le convive chéri d'Hector,

qui le distinguait par les plus grands honneurs entre tous ses concitoyens. Il songeait à la retraite ; Ménélas, le frappant au baudrier, lui perce le sein, et l'abat avec un bruit lugubre. Le vainqueur demeurait maître du corps de ce chef, lorsqu'Apollon à côté d'Hector lui fait des reproches amers, sous les traits du fils d'Asius, Phénops, dont le palais ornait Abyde, et qui était uni à ce prince des plus étroits liens de l'hospitalité. Hector, dit-il, qui d'entre les Grecs te craindra désormais, toi qui fuis devant Ménélas peu redoutable jusqu'à ce jour, et qui souffres qu'il enlève seul du milieu des Troyens le corps du guerrier qu'il vient d'immoler aux premiers rangs, Podès ton vaillant ami ?

Le front d'Hector se couvre du nuage de la douleur ; il se précipite à travers les combattants les plus hardis ; son armure lance des feux sur son passage.

Mais Jupiter prend son égide éblouissante, couvre tout le mont Ida de ténébreuses nuées : il fait briller ses éclairs ; et tonnant avec un fracas épouvantable, il ébranle l'égide. Il donne encore la victoire aux Troyens, et répand la terreur parmi les Grecs.

Pénélée, chef des Béotiens, lui dont jusqu'alors le front était tourné vers l'ennemi fuit le premier, atteint au haut de l'épaule par la pique de Polydamas, qui lui rase l'os, Polydamas l'ayant attaqué de près. Hector blesse à la main Léite, fils du magnanime Alectryon, et l'oblige à quitter le combat ; le guerrier court, jetant de toutes parts un œil épouvanté, et n'espère plus de pouvoir s'armer du javelot. Tandis qu'Hector fondait sur Léite, Idoménée lui porte un coup violent à la cuirasse sous la mamelle, mais il brise sa longue pique près du fer ; les Troyens poussent des cris de joie. Hector, ferme et tranquille, lance un rapide javelot contre Idoménée, qui était debout sur son char ; il est prêt de répandre son sang ; il frappe Cœranus, l'écuyer et l'ami de Mérion, et qui était venu de la célèbre Lyctos sur ses pas. Mérion, n'écoutant que son ardeur, avait laissé son char près des vaisseaux : sa défaite eût couvert de gloire les Troyens, si Cœranus ne lui eût amené les agiles coursiers ; il garantit ce chef du trépas, et périt lui-même de la main d'Hector. Le javelot l'atteint sous l'oreille, brise les dents, et fend la langue du guerrier, qui roule du char, laissant échapper les rênes. Mérion, en se courbant, les saisit ; et s'adressant à Idoménée : Anime tes coursiers, dit-il, jusqu'à ce qu'ils parviennent à nos vaisseaux : tu le vois toi-même, il n'est plus de victoire pour les Grecs. Idoménée, l'âme saisie de terreur, pousse les coursiers aux superbes crins vers le rivage.

Le magnanime Ajax et Ménélas s'aperçoivent aussi que

Jupiter redonne aux Troyens l'inconstante victoire : Dieux! s'écrie le fils de Télamon, l'homme le plus aveugle peut connaître que Jupiter veut couronner nos ennemis de gloire. Dirigés par ce dieu, tous leurs traits, qu'ils partent d'une main vaillante ou faible, apportent la mort, tandis que nos javelots lancés vainement ne touchent que la terre. Songeons cependant aux moyens de sauver le corps de Patrocle, et de réjouir par notre retour nos compagnons, qui, attachant sur nous un œil consterné, pensent que, loin de soutenir l'attaque de l'invincible Hector, nous allons nous précipiter jusque sur nos vaisseaux. Ah! si quelque ami pouvait instruire promptement de notre sort le fils de Pélée! je ne crois pas que le plus léger bruit de la perte fatale qu'il vient d'essuyer ait frappé son oreille. Mais je ne puis découvrir personne qui soit propre à se charger de ce triste ministère. D'affreuses ténèbres nous environnent, nous et nos chars. Jupiter, père souverain, délivre les Grecs de cette nuit profonde, rends-nous le jour ; et puisque tu veux nous perdre, perds-nous à la clarté des cieux.

Il dit. Le père des dieux, touché des larmes que lui arrache le désespoir, écarte les nuages, dissipe les ténèbres; le soleil se rallume, et le vaste champ de bataille est éclairé. Généreux Ménélas, reprit alors Ajax, porte l'œil de tous côtés ; et si le fils de Nestor, Antiloque, respire encore, charge-le d'aller apprendre sans retard au grand Achille la perte que ce héros a faite du plus cher de tous ses amis.

Ménélas s'éloigne pour contenter le désir de ce guerrier. Tel un lion, fatigué des longs combats qu'il a livrés aux bergers et à leurs chiens fidèles, tente un dernier assaut ; mais assailli par les traits et par les torches brûlantes qui volent d'un grand nombre de mains intrépides, et les redoutant malgré sa rage, il se retire au point du jour, le cœur rempli de douleur et de courroux : tel le brave Ménélas s'éloigne de Patrocle avec le plus vif regret ; et craignant que les Grecs, frappés d'effroi, n'abandonnent cette proie aux ennemis : Ajax, s'écrie-t-il, digne chef des Grecs, et toi, Mérion, à ce moment rappelez-vous la douceur de l'infortuné Patrocle : tant qu'il a vécu, tous ont été l'objet de sa bonté facile ; désormais l'inflexible mort exerce sur lui son empire.

En disant ces mots, il part, et ses regards se portent de tous côtés. Comme l'aigle, dont la vue est la plus perçante parmi les habitants de l'air, et qui, planant dans les nues, suit de l'œil, malgré la rapidité de sa course, un lièvre, et, le découvrant encore lorsqu'il se tapit sous d'épaisses broussailles, tombe sur lui et le ravit, maître absolu de sa destinée : ainsi, Ménélas, aimé du ciel, tes regards éclatants

se plongeaient dans les nombreuses cohortes, pour découvrir si le fils de Nestor était encore en vie. A peine l'a-t-il aperçu à l'aile gauche, soutenant ses troupes, et les enflammant au combat, qu'il vole à lui ; et l'appelant : Antiloque, dit-il, accours, apprends un funeste évènement dont le ciel eût dû nous préserver. Tu vois sans doute toi-même qu'un dieu précipite notre ruine, que la victoire est aux Troyens. L'un de nos plus valeureux combattants est tombé, Patrocle, l'objet des regrets les plus douloureux des Grecs. Vole vers nos vaisseaux ; dis au fils de Pélée que, sans perdre un instant, il vienne sauver son corps : Hector a déjà revêtu son armure.

A cette nouvelle, Antiloque, saisi d'horreur, demeure muet, ses yeux se remplissent de larmes ; sa voix sonore est étouffée. Cependant, malgré sa douleur, docile aux ordres de Ménélas, il part après avoir remis ses armes à Laodocus, qui conduisait ses coursiers vigoureux ; et, répandant toujours des pleurs, il court, loin du combat, annoncer cette infortune au fils de Pélée.

Et toi, Ménélas, tu ne t'arrêtas point pour soutenir les Pyliens, qu'Antiloque laissait exposés aux plus grands périls, et qui désiraient vivement sa présence. Il met le brave Thrasymède à leur tête, revole à la défense de Patrocle ; et rejoignant les Ajax : Ce jeune guerrier, dit-il, se rend vers l'impétueux Achille ; mais quelque ardente que soit la fureur de ce héros contre Hector, je doute qu'il vienne en ce moment à notre secours. Dénué de ses armes, il ne peut affronter tant d'ennemis. Que notre propre valeur sauve donc ce mort si chéri, et nous dérobe nous-mêmes à la rage des Troyens.

La sagesse t'inspire, illustre Ménélas, répond le grand Ajax. Toi et Mérion, hâtez-vous de soulever le mort, et de le transporter hors de la mêlée, tandis que mon frère et moi, ayant avec un même nom une même âme, et accoutumés à réunir nos efforts dans les combats, nous vous suivrons en soutenant le choc d'Hector et de sa troupe.

Il dit. Ménélas et Mérion prennent entre leurs bras le corps de Patrocle, et le soulèvent en l'air avec intrépidité. A l'aspect du cadavre qu'on enlève, les Troyens poussent des cris perçants, et fondent sur eux avec furie. Telle une meute, devançant les vigoureux chasseurs, se précipite sur les pas d'un sanglier blessé, et le poursuit, impatiente de le déchirer ; mais au moment que, se rappelant sa force, il se retourne, elle recule, et se disperse avec terreur : tels les Troyens, par troupes, suivent ces guerriers, en les frappant de leurs glaives et de leurs lances ; mais chaque fois que les Ajax leur montrent le front et s'arrêtent de pied ferme, les

ennemis pâlissent, aucun d'eux n'ose voler à l'assaut et leur disputer cette dépouille.

Cependant la troupe héroïque emportait le cadavre vers les vaisseaux. Le combat est toujours plus horrible, semblable à la flamme inopinée qui, se répandant d'un cours furieux, embrase une ville entière ; les palais croulent au sein du vaste incendie, la flamme roule au gré des tourbillons mugissants : tel est le tumulte épouvantable des combattants et des chars qui poursuivent cette troupe empressée à la retraite. Comme des mulets infatigables traînent du haut d'une montagne, par un chemin raboteux, une poutre énorme ou un arbre né pour voguer sur les mers, et, s'efforçant de hâter leur marche pénible, triomphent des obstacles, quoique accablés de peine et inondés de sueur ; ainsi Ménélas et Mérion emportent avec ardeur la charge précieuse qui leur est confiée.

Les deux Ajax, qui les suivent, repoussent les assaillants. Telle une forte digue, s'étendant sur une longue plaine, réprime le cours débordé des fleuves les plus terribles, et, les forçant à rebrousser vers leurs lits, ne peut être rompue par le choc orageux de leurs vagues; tels les Ajax ne cessent de repousser l'attaque des Troyens, qui s'acharnent à les poursuivre, enhardis par le fils d'Anchise et l'illustre Hector.

Mais comme une nuée d'étourneaux ou de geais fuit avec des cris perçants à la vue du vautour dont le vol apporte la mort aux plus faibles habitants de l'air ; le reste des Grecs, dispersé par ces deux chefs, et poussant des cris aigus, se précipite loin du combat. Dans leur fuite, un grand nombre d'armes superbes tombent dans le fossé, sur les bords ; et la guerre et ses horreurs règnent sur toute la plaine.

CHANT XVIII

Pendant ce combat semblable à la flamme dévorante, le rapide Antiloque arrive près d'Achille, et le trouve devant les poupes élevées de ses vaisseaux, qui présageait son malheur. Ciel ! disait son magnanime cœur en gémissant, pourquoi les Grecs valeureux, précipités à travers la plaine, fuient-ils encore vers le rivage ? Je crains que les dieux ne réalisent les noirs soupçons qui naissent dans mon esprit. Ma mère m'a prédit qu'avant mon trépas le plus vaillant des Phthiotes, vaincu par les Troyens, perdrait la lumière du jour. Le fils de Ménœtius n'est plus : l'infortuné ! je lui avais si fortement ordonné de retourner dans le camp après avoir écarté les flammes ennemies, et de ne pas affronter Hector !

Tandis que son esprit était absorbé dans ces pensées, le fils du vénérable Nestor s'avance, versant des larmes amères, et lui apporte cette nouvelle accablante : O fils illustre de Pélée, je dois t'instruire de l'évènement le plus sinistre ; plût aux dieux qu'il ne fût point arrivé ! Patrocle est mort : on ne se dispute plus que son cadavre ; Hector possède ses armes.

A ces mots la plus sombre douleur trouble les yeux d'Achille. Il prend des deux mains la cendre noire et brûlante, et, la répandant sur sa tête, en souille son beau front et ses vêtements divins : étendu dans la poussière, il couvre de sa haute stature un long terrain ; il s'arrache les cheveux. Les captives que sa valeur et celle de Patrocle avaient acquises, livrées au désespoir, remplissent les airs de leurs cris, se précipitent hors des tentes autour du héros, se frappent le sein, et tombent évanouies ; tandis qu'Antiloque versait un torrent de larmes, et, tirant d'un cœur généreux de profonds soupirs, tenait les mains d'Achille, et craignait qu'il ne s'armât de son fer pour attenter à ses jours.

Achille pousse des hurlements terribles. Sa mère vénérable les entendit, assise au fond de la mer près du vieux Nérée ; elle y répondit par des cris douloureux. Aussitôt se rassemblent autour d'elle toutes les Néréides qui vivent dans les abîmes de la mer, Glaucé, Thalie, Cymodocé, Nésée, Spio, Halie à l'œil majestueux, Cymothoé, Actée, Limnorie ; sur

leurs pas se pressent Mélite, Amphithoé, Doto, Phéruse, avec leurs compagnes, Dynamène, Proto, Callianire, Doris, Panope, l'éclatante Galatée ; enfin accourent Némerte, Callianasse, Clymène, Amathée à la chevelure flottante, Orithye, et les autres Néréides. Elles remplissent la grotte argentée, se frappant le sein à coups redoublés, tandis que Thétis éclate en plaintes lugubres. Ecoutez-moi mes chères sœurs ; connaissez tous les maux dont mon âme est accablée. O infortunée que je suis ! ô mère déplorable d'un vaillant guerrier ! j'ai mis au jour un fils, l'honneur de sa patrie, le plus grand des héros; il croissait comme une plante heureuse : et ce fils élevé par mes mains comme un beau rejeton cultivé avec amour dans le sol le plus fertile, je l'ai envoyé sur un vaisseau combattre les Troyens, et je ne dois point le recevoir, au retour de la paix, dans la demeure de Pélée. Cependant, aussi longtemps qu'il respire et jouit de la lumière du jour, il est plongé dans une douleur que ma présence ne saurait adoucir. Mais je veux aller voir ce fils chéri, et connaître le sujet de sa peine amère depuis qu'il se tient éloigné des combats.

En disant ces mots, elle abandonne la grotte, suivie des Néréides en pleurs; les flots s'ouvrent pour faciliter leur route, elles touchent aux bords de Troie, et se rangent sur le rivage près des nombreux navires des Phthiotes dont ceux d'Achille étaient environnés. Il poussait de longs gémissements, lorsque son auguste mère paraît devant lui : elle serre entre ses bras, avec des cris plaintifs, la tête de son fils; et saisie d'une tristesse profonde : Mon fils, dit-elle, pourquoi répands-tu ces larmes? quelle infortune peut encore troubler ton âme ? réponds, confie-moi tous les secrets de ton cœur. Jupiter a rempli tes vœux; les bras levés au ciel tu demandais que les Grecs, dénués de ton appui, fussent assiégés près de leurs vaisseaux, et subissent de grandes pertes.

O ma mère, répondit Achille en soupirant avec amertume, Jupiter, il est vrai, a rempli ces vœux : mais puis-je goûter le prix de ces faveurs depuis le trépas de mon ami Patrocle, le plus fidèle et le plus cher de tous mes compagnons, et que j'aimais comme moi-même ? je l'ai perdu ; Hector l'a immolé, et l'a dépouillé de ces armes terribles, présent superbe que les dieux firent à Pélée le jour où ils te conduisirent dans le lit de ce mortel ? Plût au ciel que tu n'eusses point alors quitté la demeure des déesses de la mer, et que Pélée eût pris une épouse sujette à la mort! Tu formas ces liens, pour pleurer à jamais le trépas de ce fils que tu ne verras point revenir dans ton palais : car ma douleur ne me permet plus de vivre ; et si j'habite encore parmi les

humains, c'est pour qu'Hector, frappé de ma lance, rende avant moi le dernier soupir, et venger les mânes de Patrocle.

A ces mots Thétis fond en pleurs. Tu vas donc précipiter ta mort, dit-elle, ô mon fils : car les destins ont ordonné que tu suivrais de près Hector dans la tombe.

Mourons, interrompit Achille le cœur gonflé de douleur et de courroux, puisque j'ai laissé tuer mon ami sans le défendre. Il a expiré loin de sa patrie, désirant l'appui de mon bras. Et moi qui ne dois point revoir mon palais, je n'ai été d'aucun secours à Patrocle, ni à d'autres de mes compagnons tombés en foule sous les coups d'Hector ; je suis resté assis près de mes vaisseaux comme un poids inutile de la terre, tandis que ma valeur est telle que si d'autres l'emportent sur moi dans les conseils, nul d'entre les Grecs ne m'égale aux combats. Ah ! périssent au séjour des dieux et des hommes la discorde, et la colère qui pousse le plus sage aux transports de la fureur, qui, plus douce que le miel, distille dans le cœur de l'homme, mais bientôt s'y accroît et le trouble de sombres vapeurs comme une noire fumée. J'en ai trop éprouvé l'empire depuis l'insulte d'Agamemnon, notre chef. Mais oublions le passé , quelque pénible que soit cet effort ; contraint par la nécessité, sachons enfin dompter notre cœur. Oui, je cours chercher le cruel Hector, qui m'a ravi une tête si chère ; et dès que les dieux l'ordonneront, je recevrai le trépas. L'invincible Hercule, ce favori du maître des cieux, subjugué enfin par des destinées et par la haine constante de Junon, ne peut échapper à la mort. Comme lui, je rendrai le dernier soupir et tomberai dans la poussière : mais avant ce temps je remporterai une éclatante gloire ; quelqu'une des superbes Troyennes, essuyant de ses mains les larmes qui inonderont ses tendres joues, poussera de continuels sanglots. Qu'on éprouve enfin que je me suis longtemps éloigné des combats. Ne me retiens point ; réprime les sentiments de ton cœur, tu ne pourras me fléchir.

Mon fils, répond la reine des flots, je n'en puis disconvenir, il est beau de repousser loin de ses amis le péril qui les presse. Mais les Troyens sont maîtres de tes armes redoutables ; le vaillant Hector triomphe d'en avoir couvert son sein : ce triomphe orgueilleux sera de courte durée, ce guerrier est aux portes du trépas. Attends, pour courir aux combats, que j'aie reparu à tes yeux. Demain, avec les premiers rayons de l'aurore, je t'apporterai de la part de Vulcain la plus superbe armure.

Se détournant ensuite de son fils, et s'adressant aux Néréides : Rentrez, dit-elle, au sein de la profonde mer ; et

portant vos pas dans le palais du vieux Nérée, notre père, racontez-lui nos malheurs. Je vais sur le haut Olympe trouver l'industrieux Vulcain, et lui demander pour mon fils des armes éblouissantes par leur beauté. Les nymphes se plongent dans la mer : Thétis s'élève aux cieux ; impatiente de remettre cette armure aux mains de son fils, un rapide essor la porte vers l'Olympe.

Cependant les Grecs, fuyant devant Hector avec des cris épouvantables, touchaient aux bords de l'Hellespont, sans que la valeur eût mis à l'abri de l'insulte le corps du compagnon d'Achille, toujours atteint par les légions, les chars et le fils de Priam, Hector, impétueux comme la flamme. Trois fois ce chef, brûlant de l'enlever, le saisissait d'un bras courageux, et animait les siens par ses cris ; trois fois les deux Ajax, pleins d'une bouillante audace, le repoussaient : lui, toujours intrépide, tantôt les chargeait, suivi d'une bruyante cohorte, tantôt s'arrêtait en élevant une voix formidable ; mais il n'abandonnait point cette proie. Comme des bergers veillant toute la nuit au milieu des pâturages, ne peuvent éloigner de sa victime un lion ardent et pressé d'une faim dévorante ; les deux Ajax, malgré leur valeur, ne peuvent intimider le fils de Priam, et l'écarter de ce corps. Il l'aurait enfin enlevé, et aurait remporté un grand triomphe, si la prompte Iris envoyée par Junon, et accourue du haut de l'Olympe à l'insu de Jupiter et des autres dieux, n'eût excité le fils de Pélée à se montrer dans la plaine sanglante. Arrivée près du guerrier, ces mots volent de ses lèvres :

Achille, toi le plus redoutable des mortels, parais et sauve Patrocle, pour qui se livre un grand combat fixé devant les vaisseaux : les deux partis s'immolent l'un l'autre, ceux-ci défendant ce chef inanimé, et ceux-là faisant les derniers efforts pour emmener cette conquête dans les murs d'Ilion; mais personne n'y aspire plus qu'Hector, résolu dans sa fureur à lui séparer la tête du cou tendre et délicat, et à l'exposer sur un poteau infâme. Lève-toi de la poussière, et rougis de livrer toi-même Patrocle aux animaux affamés de l'insolente Troie. Si son corps reçoit quelque indigne traitement, c'est à toi seul que tous les Grecs en imputeront l'ignominie.

Déesse, dit Achille, quelle divinité t'a chargée de m'apporter cet ordre ?

C'est, répond Iris, l'auguste épouse de Jupiter; elle m'envoie à l'insu de ce dieu qui règne sur les nuées, et de tous ceux qui habitent l'Olympe éclatant.

Puis-je aller au combat ? s'écria le héros brûlant d'ardeur : on possède mes armes : ma mère m'a défendu

de revêtir l'airain martial jusqu'à ce qu'elle ait reparu, et m'ait apporté de la part de Vulcain une nouvelle armure. Il n'est point de guerrier dont les armes, quelque fameuses qu'elles soient, puissent couvrir mon sein : je ne pourrais désirer que le bouclier du fils seul de Télamon ; mais lui-même, je l'espère, engagé dans la plus forte mêlée, sème la mort de son javelot en faveur du malheureux Patrocle.

Nous savons comme toi, repartit Iris, que tu es dépouillé de ton armure; mais parais seulement au bord du fossé : à ton aspect les Troyens épouvantés cesseront de combattre, et les Grecs rappelleront toute leur valeur. Elle se ranimera s'ils ont le temps de respirer.

En disant ces mots, la déesse s'envole, et Achille, aimé de Jupiter, se lève. Pallas couvre de son égide immortelle le sein mâle du héros, et lui couronne le front d'un nuage doré, au haut duquel s'allume une flamme éclatante. Comme, durant tout le jour, la fumée ardente s'élève d'une île lointaine qu'entoure l'ennemi, tandis que les assiégés, sortis de leurs remparts, livrent un horrible combat; dès que le soleil a disparu, les feux, brûlant sur toutes les tours, envoient leur rapide éclat jusques aux nues pour exciter les peuples voisins à venir, dans leurs vaisseaux, écarter la guerre de ces murs : telle est la vive lumière qui part du front d'Achille et s'élève dans l'espace immense du ciel. Il s'avance hors de la muraille, jusques au bord du fossé; là, sans se mêler aux combattants, docile aux ordres prudents de sa mère, il fait retentir sa voix. Pallas l'accompagne de sa voix terrible, et produit un affreux tumulte parmi les Troyens. Tel qu'éclate dans les airs le son fort et perçant de la trompette guerrière, quand les ennemis dont une ville est ceinte montent à l'assaut, ne respirant que sang et ruines; telle est la voix éclatante du petit-fils d'Eaque. A ce cri d'Achille, cri sorti comme d'une poitrine d'airain, tous les Troyens sont saisis d'effroi : les superbes coursiers, présageant des malheurs, tournent en arrière leurs chars; les écuyers sont frappés de consternation, à la vue du feu continuel, épouvantable, qui, allumé par Minerve, luit sur la tête du magnanime fils de Pélée. Le héros cria trois fois au bord du fossé; et trois fois les Troyens et leurs intrépides alliés se troublèrent et furent mis en déroute : là périrent douze de leurs principaux combattants, embarrassés dans leurs chars, et percés de leurs propres armes. Cependant les Grecs se hâtent de tirer de la mêlée le corps de Patrocle, et le déposent sur un lit funèbre que suivent ses compagnons en pleurs. Achille marche au milieu d'eux, versant un torrent de larmes à l'aspect de son fidèle ami, étendu

sur ce lit, et défiguré par ses blessures. Il l'avait envoyé au combat sur son char attelé de ses coursiers triomphants, et il le reçoit pâle et inanimé.

Junon contraint l'astre infatigable du jour à précipiter sa course, à rentrer dans les flots de l'océan : il disparaît enfin, et les Grecs se reposent de leurs longs travaux et du combat homicide. Les Troyens quittent le champ du carnage, détellent les coursiers, et, avant de réparer leurs forces, forment en hâte un conseil; ils sont debout, aucun n'ose s'asseoir, effrayés encore de l'aspect imprévu d'Achille, qui, depuis si longtemps, s'était éloigné de la lice des combats. Le sage Polydamas prend la parole; il connaissait mieux qu'aucun d'eux le passé et l'avenir : compagnon d'Hector, ils étaient nés dans la même nuit; mais si l'un occupait le premier rang par sa prudence, l'autre lui était supérieur en courage.

Amis, leur dit-il, il faut balancer avec soin le parti qu'il nous convient de prendre : quant à moi, je vous exhorte à rentrer promptement dans Ilion, à ne pas attendre l'aurore près de ces vaisseaux où nous sommes si éloignés de nos murs. Tant que ce héros qui a reparu nourrissait un violent courroux contre Agamemnon, les Grecs étaient moins redoutables; je triomphais moi-même, attaché la nuit entière sur ce rivage, dans l'espoir que nous nous emparerions de leur flotte. Mais que je crains l'impétueux fils de Pélée! telle est son audace féroce, qu'il ne s'arrêtera point dans la plaine où les deux peuples ont tour à tour éprouvé les hasards de la guerre; il combattra sous nos remparts pour décider du sort d'Ilion, de nos enfants et de nos femmes. Mettons-nous donc à l'abri de nos murs; croyez-en mes paroles, elles seront justifiées par l'événement. La nuit réprime encore la fureur d'Achille : si demain, accourant tout armé, il nous trouve en ce lieu, quelqu'un fera la triste épreuve de son courage; heureux qui pourra se réfugier dans Ilion! les Troyens en foule assouviront la faim rapace des vautours. Puisse la nouvelle d'une si funeste catastrophe ne frapper jamais mon oreille! Mais si, malgré votre répugnance, vous suivez l'avis que je viens d'ouvrir, nous profiterons de la nuit pour raffermir notre valeur dans un conseil, tandis que les hautes tours et les hautes portes, soutenues de solides appuis, muniront la ville. Demain, avec l'aurore, nous paraîtrons en armes sur nos remparts : il sera difficile à ce héros de nous attaquer; quelque ardent courroux qui l'amène loin du rivage, il s'en retournera vers ses vaisseaux, après avoir vainement épuisé la fougue de ses coursiers en les poussant çà et là autour de nos murailles. Dût ce désir redoubler sa fureur, il ne pourra se précipiter

dans la ville, et loin de la saccager, il sera la pâture des animaux dévorants.

A ces mots le vaillant Hector lui lançant un regard terrible : Polydamas, dit-il, ta sagesse t'abandonne en ce moment ; tu nous exhortes à reporter dans Troie nos pas errants ! N'êtes-vous point encore las d'être enfermés au sein de nos murailles ? Ce moyen de la défendre est long, il a fait sa ruine. Jadis tous les mortels célébraient la puissance et la splendeur de la ville de Priam : depuis quel temps est-elle l'objet de la haine de Jupiter ? nos maisons ont été dépouillées de leurs plus précieux ornements ; nos biens ont disparu, vendus dans la Phrygie ou dans l'heureuse Méonie. Maintenant que ce dieu permet enfin que je me couvre de gloire auprès des vaisseaux, que j'assiège les Grecs aux bords de la mer, garde-toi, homme peu clairvoyant, de publier tes timides conseils ; aucun des Troyens ne les écoutera, et je saurai bien les rendre inutiles. Chefs, obéissez tous à mes ordres. Que chacun prenne de la nourriture à son poste, veille à la sûreté du camp, et passe la nuit sous les armes. Si quelqu'un, croyant lire dans l'avenir, est si assuré de perdre ses richesses, qu'il nous le confirme en les consacrant aux besoins publics ; il doit les abandonner à ses concitoyens plutôt qu'aux Grecs. Dès les premiers rayons du jour, paraissons en armes devant ces tentes, et livrons un combat furieux. S'il est vrai que le terrible Achille ait élevé son front près des vaisseaux, ce sera sa perte, s'il persiste à se montrer : je ne le fuirai pas loin de ce champ de carnage ; je l'attendrai avec intrépidité, et son bras ou le mien remportera une illustre victoire. Mars est le dieu commun des guerriers ; souvent celui qui verse le sang est immolé. Ainsi parle Hector, les Troyens font entendre des acclamations. Aveugles ! Pallas a troublé leurs sens : ils applaudissent au fils de Priam, dont l'avis est funeste ; et aucun n'approuve Polydamas, qui a pénétré dans l'avenir. Ils prennent leurs repas dans les rangs, sans déposer leur armure.

Mais les Grecs consument la nuit entière à gémir et à pleurer autour du corps de Patrocle ; Achille commence le deuil ; et posant ses mains guerrières sur le sein de son ami, il pousse des soupirs douloureux. Telle une lionne à qui le chasseur, pénétrant dans la forêt profonde, a ravi ses lionceaux, rentrée vers la nuit dans sa retraite, est saisie de tristesse, mais bientôt, transportée d'une violente rage, court de vallons en vallons et cherche de toutes parts la trace du ravisseur : tel Achille, après de longs gémissements, s'écrie au milieu de ses Thessaliens :

Dieux ! que je proférai de vaines paroles le jour où, ras-

surant Ménœtius dans son palais, je promis de lui ramener au sein des murs d'Opoënte son fils comblé de gloire, vainqueur d'Ilion, et chargé de nobles dépouilles ! Mais Jupiter n'exécute pas tous les desseins des mortels : il était ordonné qu'ici, devant cette Troie, une même terre serait rougie de notre sang ; car le vieux Pélée, ni ma mère Thétis, ne me recevront plus dans leur demeure, et ce rivage renfermera mes cendres. Maintenant, ô Patrocle, puisque j'ai dû n'entrer que sur tes pas au tombeau, désespéré de ton trépas, je jure de ne t'ensevelir qu'après t'avoir apporté les armes et la tête du superbe Hector, ton meurtrier, qu'après avoir sacrifié devant ton bûcher funèbre douze Troyens illustres. Jusqu'à ce temps, tu demeureras près de mes vaisseaux, étendu sans sépulture ; et nos captives, versant jour et nuit des larmes, feront entendre autour de toi leurs lamentables regrets, ces captives acquises par notre valeur quand nous renversions des villes guerrières.

Après avoir ainsi parlé, le héros ordonne à ses compagnons d'allumer le feu sous une grande cuve, et de laver le corps de Patrocle souillé de sang et de poussière. Ils placent la vaste cuve ; ils y versent l'eau ; le bois est allumé ; la flamme s'élève, et l'eau ne tarde pas à tiédir. A peine l'ont-ils entendue frémir dans l'airain sonore, qu'ils lavent le corps, l'oignent de flots huileux, répandent dans ses plaies une essence ancienne et précieuse ; et l'étendant sur un lit funèbre, l'entourent d'un léger linceul, et le couvrent d'un voile blanc. Ensuite, autour d'Achille, ils consacrent la nuit entière aux larmes et aux sanglots qu'ils donnent à Patrocle. Tandis qu'ils s'occupent de ces devoirs, Jupiter s'adressant à Junon, sa sœur et son épouse : Te voilà donc enfin parvenue au comble de tes désirs, dit-il, grande déesse, et tu as précipité Achille au combat ! Sans doute les Grecs, ce peuple guerrier, l'objet si constant de ton amour, tient de toi son origine.

Que prétends-tu par ce reproche, fils insultant de Saturne ? répondit Junon. Un mortel borné dans ses vues traverse les vœux d'un autre mortel : et moi, reine de l'Olympe, tant par ma naissance que par le titre de l'épouse de celui qui exerce un empire souverain sur tous les dieux, je serai enflammée de fureur contre les Troyens, et ne pourrai conjurer leur ruine !

Cependant Thétis arrive au palais de Vulcain, palais éternel, formé d'airain, parsemé d'étoiles, brillant parmi ceux de la troupe céleste, et élevé par les mains de ce dieu à la démarche inégale. Il était dans ce moment au milieu des soufflets de sa forge, autour desquels il s'agitait, couvert de sueur, livré tout entier à ses travaux. Il formait vingt trépieds

pour en décorer les murs du solide palais de Jupiter, et attachait à ces trépieds des roues d'or ; d'eux-mêmes, prodige étonnant ! ils devaient se rendre à l'assemblée des dieux, et retourner à leur place. Ils étaient achevés ; il n'y manquait plus que des anses d'une beauté merveilleuse, qu'il préparait, et dont il forgeait les liens. Tandis que ces soins occupaient toute son industrie, Thétis s'avance. L'épouse de Vulcain, la chevelure ornée, la belle Charis, la voit, court au-devant d'elle ; et l'embrassant : O déesse vénérable et chérie, dit-elle, quelle conjoncture t'amène dans notre palais ? il est si rare d'y jouir de ta présence ! Mais daigne entrer et prendre part aux festins prêts à te recevoir. En disant ces mots, elle la conduit dans sa demeure, et la fait asseoir sur un trône éclatant, formé avec art ; les pieds de la déesse reposent sur une estrade. Charis cependant court appeler son époux. Vulcain, dit-elle, viens ; Thétis désire ta présence.

Mon palais, repartit ce dieu, reçoit la déesse la plus digne de ma vénération et de mon attachement : c'est elle qui me sauva, lorsque, précipité de la voûte céleste, je connus le malheur, par la volonté d'une marâtre, honteuse de mes pas chancelants, et voulant me dérober à tous les regards ; ma perte était assurée, si Thétis, et Eurynome, fille de l'Océan, ne m'eussent accordé pour asile le sein des ondes. J'y passai neuf années, exerçant mon industrie, formant des agrafes, des colliers et des bracelets dans une grotte profonde, que battaient éternellement avec un bruyant murmure les flots écumeux de l'océan ; ignoré des dieux et des mortels, ma retraite n'était connue que de ces deux déesses auxquelles je dois mon salut. Puisque Thétis vient dans notre demeure, je dois, si je le peux, reconnaître en ce jour ses bienfaits : cours la recevoir avec les honneurs les plus splendides ; je vais quitter tous mes travaux.

Aussitôt ce dieu d'une stature colossale, le visage enflammé, quitte son enclume, et, hâtant ses pas mal assurés, écarte les soufflets du feu, renferme dans une caisse d'argent tous les instruments de sa forge. Il enlève avec une éponge la fumée qui noircissait son front, ses mains, son cou vigoureux, et sa poitrine hérissée. Il se couvre de sa tunique, prend son sceptre pesant, et sort à pas inégaux, soutenu de belles esclaves, statues d'or animées, qui ont en partage l'intelligence, la voix, le mouvement, et ont reçu des immortels l'industrie. Elles accompagnent ce dieu, qui, s'approchant du superbe trône où Thétis était assise : Déesse que j'honore et chéris, dit-il en lui prenant la main, apprends-moi ce qui te conduit dans mon palais, où tu portes si rarement tes pas ; parle, découvre-moi les sentiments

de ton cœur, et ne doute pas que, s'il est en mon pouvoir, si le succès répond à mes efforts, je n'accomplisse tes souhaits.

Thétis, laissant couler ses larmes : O Vulcain, répondit-elle, est-il dans tout l'Olympe une déesse qui ait souffert des infortunes aussi nombreuses et aussi terribles que celles où Jupiter m'a condamnée ? Ce n'est pas assez que, seule parmi les déesses de la mer, j'aie été contrainte d'épouser un mortel, conduite dans le lit du fils d'Eaque, qui maintenant accablé de vieillesse dans son palais, touche aux bords de la tombe. Je mets au jour un fils qui croît sous mes yeux, qui devient le modèle des héros ; ce fils, élevé par mes mains comme un heureux rejeton au lieu le plus fertile d'un champ, je l'envoie à travers les ondes combattre les Troyens ; il s'éloigne pour jamais de la demeure de Pélée : et cependant le peu de jours qu'il respire et que l'astre du jour l'éclaire, est empoisonné par la douleur, sans que je puisse en adoucir l'amertume. Privé par Agamemnon, le chef suprême des Grecs, de la captive qu'il avait reçue en récompense de sa valeur, il se tenait loin des combats, son cœur se consumant de tristesse. Bientôt les Troyens enferment les Grecs près de leurs navires, sans leur laisser aucun moyen d'échapper : alors les chefs viennent implorer mon fils, veulent le gagner par l'énumération des plus magnifiques présents. Il refuse de les garantir lui-même du trépas ; mais il donne à Patrocle ses armes, lui confie ses nombreuses troupes, et l'envoie à l'ennemi. Ils combattent jusqu'au soir devant les portes Scées : ils se fussent emparés ce jour-là même de Troie, si Apollon n'eût voulu qu'Hector fût vainqueur, et n'eût abattu à la tête des rangs le fils de Ménœtius, qui avait couvert de ses ravages toute la plaine. Je viens embrasser tes genoux, et te conjurer d'accorder à mon fils, peu éloigné du terme de sa carrière, un bouclier, un casque, des brodequins ornés de leurs agrafes, et une cuirasse : car il a perdu son armure avec son fidèle compagnon ; et il est étendu sur la poussière, abandonné au plus profond désespoir.

Rassure-toi, répondit Vulcain, cesse d'entretenir la peine qui te trouble. Que ne m'est-il aussi facile d'écarter de ton fils les traits sinistres de la Parque lorsqu'il sera près de l'heure fatale, qu'il est en mon pouvoir de le rendre possesseur d'une armure qui remplira d'admiration tous ceux dont elle frappera les regards !

Il la quitte en finissant ces mots, et se retire dans sa forge. Il dirige ses soufflets, leur ordonne d'allumer le feu. Ils embrasent vingt fourneaux par leur souffle, qui, selon ses désirs, est tantôt tranquille et doux, tantôt impétueux et

terrible. Ce dieu jette au milieu des flammes ardentes de dures barres d'airain, d'argent, et d'un or précieux, et, dressant une énorme enclume, il prend d'une main les fortes tenailles et de l'autre le lourd marteau.

D'abord il fait un bouclier solide, immense, où il déploie son industrie ; et, en ayant formé les bords de trois cercles de l'or le plus éclatant, il y attache la courroie argentée : cinq lames composent la forte épaisseur de ce bouclier, et le dieu rassemble tout son art pour en décorer la surface.

Il y grave la terre, le ciel et l'océan, le soleil infatigable dans sa course, la lune arrondie, les astres dont se couronne la voûte des cieux, les Pléiades, les Hyades, l'Orion brillant, et l'Ourse, ou le Chariot, l'Ourse, qui tournant autour du pôle, regarde l'Orion, et seule ne se baigna jamais dans les flots de l'océan.

Il représente sur ce bouclier deux villes superbes. L'une offre l'image d'un hymen et de festins solennels. Aux feux éclatants des flambeaux, on conduit à travers la ville les nouveaux époux du sein de leur demeure : tout retentit de chants d'hyménée ; des jeunes gens forment en dansant un cercle rapide ; et les flûtes et les lyres font entendre leurs douces voix.

Les femmes, debout aux portes de leurs maisons, admirent ce spectacle.

Dans la même ville, le peuple occupe la place publique, où se juge un grand débat. Deux hommes contestent avec de fortes clameurs le rachat d'un meurtre : l'un jure qu'il a délivré la somme entière ; l'autre qu'il n'en a pas reçu la moindre partie : tous deux produisent avec chaleur des témoins ; la turbulente assemblée se partage en leur faveur. Des hérauts l'apaisent. Des vieillards, assis sur des pierres luisantes, forment une enceinte sacrée ; chacun d'eux, avant de parler, reçoit le sceptre de la main d'un héraut dont la voix perce les airs ; se levant avec le sceptre, ils prononcent tour à tour leur sentence.

Au milieu sont deux talents d'or, prix du jugement le plus équitable.

Devant l'autre ville campent deux armées dont l'armure jette un vif éclat jusques aux nues : divisées entre elles, l'une veut qu'elle soit mise au pillage, et l'autre qu'on fasse un partage égal de ses richesses. Durant cette contestation, les assiégés leur dressent de secrètes embûches : tandis que les épouses chéries et les tendres enfants veillent à la sûreté des remparts où ils sont rassemblés avec ceux qu'accable le poids de l'âge, les plus vigoureux sortent de la ville à pas précipités ; ils ont à leur tête Mars et Minerve ; tous deux sont d'or ; couverts de vêtements brillants, ils sont distin-

gués, comme il convient à des dieux, par leur beauté, par leur grandeur et par leur armure. La cohorte revêtue d'airain, arrivée au lieu de l'embuscade, se cache aux bords d'un fleuve où doivent s'abreuver les troupeaux de l'armée ennemie ; deux guerriers, assis sur une éminence, attendent l'arrivée des blanches brebis et des bœufs à cornes recourbées.

Bientôt s'avancent ces troupeaux suivis de deux bergers qui, ne soupçonnant aucune ruse, s'égayaient au son de leurs chalumeaux, quand ils sont environnés, dépouillés de leurs riches troupeaux, et mis à mort.

A ce tumulte leurs guerriers, assemblés dans un conseil, s'élancent sur leurs chars ; les coursiers, levant en l'air un pied agile, poursuivent l'ennemi, l'ont atteint en un moment. Il se livre un combat aux bords du fleuve ; des coups mutuels donnent le trépas. Parmi eux court de rang en rang la Discorde, le tumulte, et la Parque fatale ; couverte d'une robe ruisselante de sang humain, elle s'empare de l'un qui, venant d'être blessé, conservait un reste de chaleur, saisit l'autre tandis que le trait mortel traversait l'air, et traîne un cadavre à travers le champ du meurtre. Ces divinités et ces combattants respirent, et les deux partis se disputent leurs morts.

Il grave encore un vaste champ d'une terre grasse, molle, où, la troisième fois de nombreux laboureurs tournent çà et là leurs charrues. Dès qu'ils reviennent au bout du guéret, quelqu'un s'avance et met dans leurs mains une coupe remplie d'un vin exquis : animés par ce breuvage, ils recommencent à creuser des sillons, se hâtant de ramener leur charrue au bout du long guéret.

La matière est d'or ; et tel est l'art du divin ouvrier, on voit derrière eux se noircir la terre, comme dans un champ où se promène le soc.

Il grave un autre champ couvert d'épis florissants. Des moissonneurs, armés de faux tranchantes, coupent les blés, qui, par monceaux, tombent rapidement le long des sillons ; sur leurs pas trois autres moissonneurs se hâtent de lier les gerbes, accompagnés de jeunes enfants qui s'empressent à se charger les bras de ces blés, et les leur présentent. Au milieu d'eux, le roi de cette terre, tenant en silence son sceptre au-dessus des longs sillons, couverts de gerbes, goûte au fond de son cœur une douce satisfaction. Des hérauts cependant préparent à l'écart un festin champêtre à l'ombre d'un chêne ; ils immolent un grand taureau ; ils en assaisonnent la chair : les femmes, prodiguant la fleur éclatante de la farine, apprêtent le repas des moissonneurs.

Il représente aussi une belle vigne accablée sous le faix

des raisins ; au milieu de l'or dont elle brille pendent les noires grappes. Elle est soutenue par des échalas d'argent rangés avec symétrie ; le fossé dont il l'entoure est d'un métal obscur ; la haie, d'étain blanchâtre. Par un sentier étroit, rempli de vignerons au temps de la vendange, une jeunesse folâtre des deux sexes porte dans des paniers tressés avec art le fruit égal au miel par sa douceur. Elle est précédée d'un jeune garçon qui tire des sons enchanteurs d'une guitare sonore, dont les cordes s'unissent avec harmonie à sa tendre voix. La jeunesse répond à ces accords par des chants et par des cris de joie, et le suit, frappant la terre en cadence.

Il grave un troupeau de bœufs à la tête élevée: les uns sont d'or, les autres d'un sombre métal : ils se précipitent en mugissant hors de leur étable vers leurs pâturages le long d'un fleuve impétueux, bruyant, entouré de roseaux. Quatre bergers formés d'or conduisent le troupeau, accompagnés de neuf chiens agiles ; quand deux formidables lions saisissent à la tête des génisses le taureau qui pousse de terribles beuglements, qu'il prolonge et redouble lorsqu'ils l'entraînent. Les chiens et les jeunes bergers le suivent pour l'arracher au péril ; mais les lions, déchirant leur énorme proie, engloutissent ses entrailles et son sang noir. En vain les bergers animent leurs chiens, qui, n'osant attaquer ces animaux féroces, et se détournant d'eux, aboient de près, sans leur faire d'autre insulte.

A côté de cette scène, Vulcain place une agréable vallée où paît un troupeau nombreux de brebis éblouissantes par leur blancheur ; elle est parsemée de bergeries, de cabanes, de parcs ombragés de leurs toits.

Il orne le bouclier du tableau d'une danse semblable à celle que, dans la Crète, Dédale inventa jadis pour l'aimable Ariane. Des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe dansent, se tenant par la main. Les jeunes filles sont vêtues d'un lin doux et léger ; les hommes ont des tuniques d'un tissu plus fort, qui, teintes d'une huile précieuse, jetteront un faible éclat : celles-là sont parées de couronnes ; ceux-ci ont des épées d'or suspendues à des baudriers d'argent. Pliant leurs pieds dociles, tantôt ils voltigent en rond, aussi rapides qu'une roue que la main du potier essaie et qui tourne à son gré ; tantôt ils se mêlent et courent former divers labyrinthes. La foule des assistants qui les environne regarde d'un œil enchanté cette danse merveilleuse. Deux sauteurs se distinguent au milieu du cercle ; ils entonnent le chant, et s'élèvent d'un vol agile.

Enfin il fait rouler les fortes vagues de l'Océan sur tout le bord du riche bouclier.

Après avoir achevé cet ouvrage immortel, le divin artiste fait pour le héros une cuirasse plus éblouissante que le feu, un casque solide, adapté au contour de son front, embelli d'une admirable gravure, et surmonté d'un panache d'or. D'un métal pliable et léger il forme un beau cothurne. Toute l'armure étant finie, il l'élève en l'air et l'apporte à la mère d'Achille. Plus rapide que le vautour, elle s'élance des sommets de l'Olympe, tenant en mains ces dons éclatants.

CHANT XIX

L'aurore, brillante de pourpre, sortait des flots de l'Océan, et portait la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque Thétis, chargée des présents de Vulcain, arrive près des vaisseaux. Elle trouve son fils qui serrait entre ses bras le corps de Patrocle, et poussait des sanglots, entouré de la foule de ses compagnons, qui éclataient en cris lamentables. La déesse paraît au milieu d'eux ; et prenant avec tendresse la main d'Achille : Mon fils, dit-elle, puisque les dieux ont dompté la valeur de ce guerrier, laissons-le étendu sur ce lit funèbre, quelque profonde que soit notre douleur. Toi, reçois de la part de Vulcain ce superbe présent ; jamais mortel ne fut décoré de semblables armes.

En même temps elle dépose aux pieds du héros la merveilleuse armure, qui rend un son bruyant et terrible. L'effroi saisit les Phthiotes ; ils n'osent arrêter sur l'armure leurs regards éblouis, et reculent quelques pas. Mais combien Achille sent croître son courroux ! sous l'ombrage de ses sourcils ses yeux lancent de redoutables éclairs ; il manie avec transport ces armes éclatantes, présent d'une divinité. Après qu'il s'est rassasié de cette vue : Ma mère, s'écrie-t-il, un dieu seul peut m'envoyer de telles armes ; j'y reconnais l'ouvrage des immortels, que ne saurait égaler l'industrie humaine. Maintenant je vais m'armer pour le combat : mais tandis que je m'éloignerai, je crains que les insectes volants ne pénètrent dans les blessures faites par l'airain cruel à mon ami valeureux, et que souillant ce corps, hélas ! inanimé, ils n'y répandent la corruption.

Mon fils, répondit la déesse, bannis cette crainte ; j'écarterai de lui l'ardent essaim qui consume les victimes de Mars : dût son corps demeurer une année entière devant tes vaisseaux, loin de recevoir quelque injure, il aura plus de fraîcheur et de beauté. Va cependant rassembler dans un conseil les héros de la Grèce, te réconcilier publiquement avec Agamemnon leur chef, et revêts avec ces armes un généreux courage. Elle dit, et l'enflamme d'une audace guerrière ; puis elle distille les rouges flots de nectar dans les narines de Patrocle pour garantir son corps de la corruption.

Achille parcourt le rivage de la mer; et faisant retentir sa voix terrible, il convoque l'assemblée des chefs. Alors s'y rendent en foule tous les guerriers, même les pilotes, les distributeurs des vivres, et leurs rameurs; ils courent à l'assemblée, impatients de voir Achille, qui depuis si longtemps a disparu des combats. Soutenus de leurs lances, et souffrant encore de leurs blessures, deux favoris de Mars, Diomède et Ulysse, s'avancent d'un pas chancelant ; venus des premiers au conseil, ils s'y placent. Agamemnon arrive le dernier, tourmenté toujours de la profonde plaie que lui avait faite le javelot de Coon, dans l'horrible mêlée. Dès que tous les Grecs sont rassemblés, l'impétueux Achille se lève.

Atride, dit-il, puisque nos cœurs, remplis d'un sombre deuil, ont été en proie à la discorde pour une captive, combien n'aurions-nous pas évité d'infortunes, toi et moi-même, si Diane l'eût frappée d'un trait mortel dans mes vaisseaux, le jour où je l'enlevai des murs de Lyrnesse, que mon bras avait ravagée ! Tant de Grecs n'auraient pas mordu la poussière, tandis que j'entretenais ma fureur. Hector et les Troyens ont profité de nos dissensions; et nous en conserverons longtemps la mémoire. Ecartons le passé, quelque pénible que soit cet effort, et, cédant à la nécessité, domptons nos sentiments au fond de nos cœurs. Je triomphe enfin de mon courroux; ce n'est pas à moi de nourrir dans mon sein une haine éternelle. Fais voler les Grecs au combat : j'irai à la rencontre des Troyens, et verrai s'ils ont résolu de séjourner près de nos vaisseaux. Je me flatte que celui d'entre eux qui échappera aux coups de ma lance sera charmé de ployer les genoux et de jouir du repos. Il dit; les Grecs belliqueux se réjouissent hautement que le magnanime fils de Pélée ait vaincu son courroux.

Agamemnon se lève, et sans porter ses pas au milieu de l'assemblée : Amis, dit-il, héros de la Grèce, enfants de Mars, vous me voyez debout; suspendez les éclats de votre joie, et cessez de m'interrompre : qui pourrait entendre ou parler dans une foule si tumultueuse ? l'orateur doué de la voix la plus sonore demeurerait muet. Je vais m'adresser au fils de Pélée; mais, vous tous, soyez attentifs à mon discours.

Souvent mes guerriers m'ont troublé de leurs plaintes et de leurs reproches : cependant je ne suis point la principale cause de nos malheurs; sache que c'est Jupiter en courroux, ou le Destin, ou l'une de ces furies errant dans les ténèbres, qui, au milieu des Grecs assemblés, jeta dans mon cœur une rage funeste, le jour où j'eus la pensée de te priver, toi, Achille, de ta récompense. Qu'eussé-je fait ? une

divinité se joue des aveugles humains, c'est la fille redoutable de Jupiter, la malfaisante Até; ses pieds légers ne touchent point la terre; marchant sur la tête des mortels, elle répand son poison dans tous les cœurs, et prend pour victime au moins l'un de ceux qu'elle engage dans les filets de la Discorde.

Jadis elle nuisit à Jupiter même, qui gouverne et les hommes et les dieux. Junon le trompa lorsqu'à Thèbes Alcmène enfanta le grand Hercule. Dieux et déesses, avait-il dit d'un air triomphant dans l'assemblée des immortels, apprenez un secret que je ne puis renfermer dans mon sein. Les Ilithyes, qui président aux enfantements, amèneront en ce jour à la lumière un héros, né de mon sang; il soumettra tous les peuples voisins à son empire. Tu t'abuses, repartit Junon avec artifice. Dieu de l'Olympe, confirme par un serment irrévocable, que l'enfant qui dans ce jour tombera entre les genoux d'une mortelle, né de ton sang, soumettra tous les peuples voisins à son empire. Jupiter ne balança point à prononcer le serment terrible, et il en fut puni. Junon quitte le sommet de l'Olympe, vole dans Argos, va trouver la généreuse épouse de Sthénélus née de Persée; enceinte d'un fils, elle était entrée dans son septième mois. La déesse hâte la naissance de ce fils, et, retenant au sein d'Alcmène le fruit qu'elle portait, repousse les Ilithyes. Rentrée dans l'Olympe : Père des dieux, dit-elle, il est né cet homme illustre qui règnera sur les Argiens; c'est Eurysthée : descendu de toi, il est digne de tenir le sceptre d'Argos. Jupiter, transporté de fureur, saisit Até, jura que cette furie, nuisible à tout ce qui respire, ne reporterait plus ses pas sur l'Olympe étoilé; et l'agitant de sa main puissante, il la précipite du ciel : elle arrive au séjour des hommes. Jupiter s'indignait chaque fois qu'il voyait son fils soumis à l'injuste Eurysthée, près de succomber sous le faix des travaux. Quand je voyais le farouche Hector porter la destruction jusqu'à notre flotte, mon cœur était déchiré du souvenir de la furie qui m'avait égaré. Mais puisque Jupiter a permis qu'elle troublât ma raison, je veux réparer mon offense, te prodiguer les plus grands honneurs et les plus riches présents. Achille, arme-toi, et commande à la valeur de nos troupes : je t'accorde tous les dons que le noble Ulysse te promit. Calme l'impatience qui t'entraîne au combat; mes hérauts iront dans mes tentes prendre ces dons pour te les livrer; et tu seras convaincu que je ferai tout pour étouffer ton courroux.

Illustre Agamemnon, chef des Grecs, répondit Achille, il est en ton pouvoir d'écouter l'équité et de m'accorder ces dons, ou d'en rester possesseur : mais en cet instant ne

songeons qu'à combattre ; ne perdons pas ici le temps en paroles ; ne nous permettons aucun retardement. Un grand ouvrage n'est pas même commencé : qu'on revoie Achille à la tête des troupes renversant de son javelot les phalanges troyennes. A mon exemple courez chacun immoler votre ennemi.

Achille issu des dieux, dit alors le sage Ulysse, je connais ton courage ; mais les troupes sont à jeun, ne les excite pas en ce moment à s'armer pour repousser l'ennemi jusque dans Troie : dès qu'une fois les cohortes en viendront aux mains, qu'un dieu enflammera leur audace, le combat ne sera point de courte durée. Ordonne que les Grecs se nourrissent de froment et s'abreuvent de vin pour ranimer leur vigueur. Le soldat privé de nourriture ne peut combattre depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil ; quelque ardeur qui soutienne son âme, la fatigue par degrés appesantit ses membres ; assailli par la faim et la soif, ses genoux s'affaissent au milieu de la carrière ; tandis que celui qui a renouvelé ses forces combat le jour entier, conserve dans son cœur l'audace la plus intrépide, et ne sent de fatigue qu'après que tous les combattants ont disparu du champ de bataille. Commande donc à nos troupes de prendre un léger repas. Cependant Agamemnon, notre roi, fera porter et conduire ici les dons qu'il t'a promis, afin que toute l'armée en soit témoin, et que ton âme soit satisfaite ; et se levant au milieu des Grecs, il attestera par un serment sacré qu'il a respecté la pudeur de ta captive. Bannis à ton tour le ressentiment du fond de ton cœur ; et pour que rien ne manque aux témoignages de bienveillance et de réconciliation qui te sont dus, notre chef te donnera un festin dans sa tente. Atride, tu montreras ensuite plus d'équité ; il est de la grandeur d'un roi d'apaiser celui qu'il a blessé par une offense.

Fils de Laërte, répondit Agamemnon, ton discours m'a charmé, et tu as fait éclater ta sage prévoyance. Je suis prêt à prononcer le serment le plus sacré, je le désire, et ne serai point parjure. Qu'Achille, qui brûle d'être au combat, arrête un moment sa course ; vous tous qui êtes rassemblés, ne vous séparez point que les présents ne soient arrivés de mes tentes, et que le sang des victimes n'ait scellé notre union. Ulysse, je te charge toi-même de choisir la jeunesse la plus illustre pour conduire les captives et apporter tous les dons que nous avons promis au fils de Pélée : que Talthybius amène promptement le sanglier que nous allons immoler à Jupiter et au Soleil.

Magnanime Atride, dit Achille, vous pourrez vous occuper de ces soins, quand le combat nous laissera quelque relâche,

et que la fureur martiale qui consume ce cœur sera moins terrible. Les héros qu'Hector priva du jour, lorsque Jupiter le combla de gloire, sont encore couchés dans la poussière, percés de traits, et vous pouvez nous presser à prendre un repas ! Ah ! si mes exhortations étaient suivies, les Grecs, étant à jeun, bravant et la faim et la soif, iraient attaquer l'ennemi dans cet instant même, libres d'être en festin à la fin du jour après avoir vengé notre ignominie. Quant à moi, avant ce temps, aucun breuvage ni aucun aliment ne touchera mon palais : mon ami est mort ; défiguré par l'airain homicide, il est étendu dans ma tente, les pieds tournés vers l'entrée, entouré de ses compagnons en pleurs ; toute autre pensée m'est odieuse, et je ne respire que les cris, le sang et le carnage.

O fils de Pélée, guerrier invincible, repartit Ulysse, tu m'es supérieur les armes à la main ; mais je crois ne pas l'emporter moins sur toi en prudence : j'ai plus d'âge, l'expérience a dû m'éclairer ; souffre donc que mes conseils modèrent l'impétuosité de ton cœur. Les hommes sont bientôt las de carnage, lorsque le fer a couvert les campagnes de chaume, que la récolte est faible, et que Jupiter, l'arbitre des combats, a incliné la balance. Ce n'est point par le jeûne que les Grecs doivent honorer les morts. Tous les jours une foule de guerriers sont abattus : quel serait le terme de notre douleur ? Rendons les devoirs funèbres à ceux que nous perdons, et rappelant toute notre fermeté, versons durant un jour des pleurs sur leur tombeau. Nous qui avons échappé à la mort, apaisons notre faim et notre soif, pour que nous puissions aussitôt, couverts de l'airain indompté, combattre l'ennemi sans relâche et avec une nouvelle ardeur. Alors qu'aucun de nous n'attende un second ordre : malheur à celui qui restera près des vaisseaux ! Précipités tous à la fois hors du camp, fondons avec furie sur les audacieux Troyens.

Il dit, choisit pour l'accompagner les rejetons de l'illustre Nestor, Mégès né de Prylée, Thoas, Mérion, Mélanippe, et le fils de Créon, Lycomède ; ils se rendent dans la tente d'Agamemnon. A peine a-t-il parlé qu'on exécute ses ordres. On porte hors de la tente les sept trépieds, les vingt vases éclatants ; on amène les douze coursiers ; on conduit les captives distinguées par leurs attraits et par leur adresse ; sept captives paraissent, la huitième est la belle Briséis. Ulysse, à la tête du cortège, porte lui-même dans une balance les dix talents d'or ; les jeunes gens, chargés des autres dons, les déposent au milieu de l'assemblée. Agamemnon se lève ; et Talthybius, semblable aux immortels par sa voix, est auprès du pasteur des peuples, tenant

un sanglier. Le roi tire son coutelas suspendu près de sa redoutable épée, enlève, pour prémices, de la soie de cette victime, et lève les mains vers Jupiter, tandis que les troupes, immobiles, sont assises autour de lui dans un silence respectueux: les yeux fixés sur la voûte immense du ciel, il profère ces paroles :

J'atteste Jupiter, maître suprême des dieux, la Terre, le Soleil, et les Furies qui, dans les enfers, réservent des peines sévères aux profanateurs du serment, que je n'ai fait aucun outrage à la pudeur de la jeune Briséis, qu'elle a été honorée dans mes tentes. Si ma bouche n'est pas sincère, fassent les dieux tomber sur moi tous les fléaux dont ils accablent le parjure! En finissant ces mots, il frappe du coutelas la gorge de la victime. Talthybius l'agite : précipitée au fond de la mer blanchissante, elle est la proie de ses habitants.

Achille, se levant au milieu des troupes : O Jupiter, dit-il que de calamités tu sèmes parmi les humains! Jamais Agamemnon n'eût excité la tempête qui a troublé mon cœur, jamais il ne m'eût enlevé ma captive, si ce dieu n'avait résolu de couvrir de morts le camp des Grecs. Mais hâtez-vous de prendre un léger repas, et volons aux champs de la guerre.

Par ces mots il rompt l'assemblée : elle se disperse; chacun se rend à son vaisseau. Les fiers Thessaliens marchent vers ceux d'Achille, chargés des présents d'Agamemnon; ils les déposent dans les tentes, placent les captives ; les écuyers conduisent les coursiers vers les troupeaux.

Mais Briséis, semblable à la blonde Vénus, apercevant Patrocle et les coups sanglants de l'airain, se jette sur lui, le serre entre ses bras, perce les airs de ses cris, meurtrit son sein, son cou délicat, son visage charmant; et, fondant en larmes : O Patrocle, s'écrie-t-elle, ami si cher d'une infortunée, chef illustre des guerriers, je te laissai plein de vie en quittant cette tente, et je te trouve mort à mon retour! Hélas! comme se suivent toujours de près mes disgrâces! J'ai vu l'époux auquel m'unirent mon père et ma mère étendu devant nos murailles, percé de coups nombreux; mes trois frères, sortis avec moi d'un même sein, et que je chérissais avec tant de tendresse, ont été précipités au tombeau. Cependant, quand le vainqueur ravit le jour à mon époux, quand il renversa la ville du vaillant Mynète, tu compatissais à mes larmes : pour en arrêter le cours, tu me disais que par tes soins je deviendrais l'épouse chérie du divin fils de Pélée, que je serais conduite à Phthie sur ses vaisseaux, et qu'un splendide festin célébrerait cet hyménée au milieu des Thessaliens. Non, je ne cesserai

point de pleurer ton trépas ; jamais je n'oublierai ta douceur inaltérable, ta pitié généreuse. Elle accompagne ces mots d'un torrent de larmes. Les autres captives unissent leurs gémissements aux siens ; mais, donnant à Patrocle des regrets apparents, elles ne déplorent que leur propre infortune.

Cependant les chefs les plus vénérables environnent Achille, le pressent avec des instances de vouloir réparer ses forces : mais il les refuse, et poussant un profond soupir : Je vous en conjure, dit-il, s'il me reste un ami qui respecte ma volonté, n'exigez point qu'aucun aliment ni aucun breuvage ranime ce cœur plongé dans le désespoir ; je persisterai dans mon dessein jusqu'à ce que le soleil ait disparu ; j'aurai assez de forces pour ne point le révoquer. Par ces mots il écarte les rois. Les Atrides restent encore dans sa tente avec le sage Ulysse, Nestor, Idoménée, et le vieux Phœnix ; ils s'efforcent à calmer sa tristesse profonde : mais elle ne reçoit aucun adoucissement jusqu'à ce qu'il soit entré dans la plaine ensanglantée des combats. Un douloureux souvenir tire du fond de son cœur de nouveaux gémissements. C'est toi, infortuné, le plus cher de mes amis, s'écrie-t-il, c'est toi qui, plein de soins pour moi, te hâtais de me présenter un repas dans ma tente, quand les Grecs couraient livrer un combat terrible. Aujourd'hui que, déchiré de blessures, tu es couché sur ce lit funèbre, aucune nourriture n'approchera de mes lèvres : non que l'on ne cesse de m'en offrir, mais je ne veux me livrer qu'à mes vifs regrets. Non, je n'essuierais pas un coup plus accablant quand on m'annoncerait la mort de mon père ; peut-être, hélas ! en ce moment il pleure dans Phthie, désirant la présence d'un fils dont la valeur l'honore, et qui, dans une terre étrangère, combat pour l'odieuse Hélène. Je n'apprendrais pas avec un plus grand désespoir la mort de ce fils qui m'est si cher, Néoptolème, aussi beau que l'un des immortels, ce fils que je fais élever à Scyros, si cependant il respire encore. O mon ami, je nourrissais l'espérance que je périrais seul devant Ilion, que tu retournerais dans notre patrie pour conduire mon fils de Scyros dans son royaume, pour le mettre en possession de mes richesses, de mes esclaves, et de mon palais : car Pélée a fermé pour jamais les yeux à la lumière ; ou s'il jouit encore d'une vie faible et chancelante, il traîne des jours malheureux, accablé de vieillesse et de douleur, attendant à chaque heure la nouvelle sinistre de mon trépas. Il répand des pleurs en prononçant ces paroles, et chacun des chefs pousse des soupirs, se rappelant ceux qu'ils ont abandonnés dans leurs demeures.

Jupiter voit leur douleur avec compassion. S'adressant à Pallas : Ma fille, dit-il, tu renonces au soin de protéger un

héros! Achille est-il donc entièrement effacé de ton souvenir? Regarde ce guerrier assis devant les poupes élevées de ses navires, pleurant son compagnon chéri : les autres Grecs raniment leurs forces, lui seul se refuse tout aliment. Va, fais couler dans son sein le nectar et la douce ambroisie, pour qu'il ne soit point pressé de l'aiguillon de la faim au milieu du combat. Ces mots animent encore Pallas brûlant de le secourir : telle qu'un vautour déployant ses ailes et poussant une voix perçante, elle se précipite à travers l'espace des airs. Déjà les Grecs s'armaient dans tout le camp. La déesse fait couler au sein d'Achille le nectar et la douce ambroisie, pour que l'indomptable faim ne ralentisse point son ardente valeur; puis elle revole au palais éternel du plus puissant des dieux.

Les Grecs se précipitent hors de leurs tentes. Comme au souffle de l'impétueux Borée qui ramène la sérénité dans les cieux, la neige vole à traits nombreux et serrés des nuées de Jupiter : ainsi, lorsque les troupes se répandaient hors des tentes, se confondent dans les airs les rayons resplendissants des casques, des boucliers, des cuirasses et des javelots; l'éclat en brille jusqu'à la voûte céleste; la terre semble sourire, éblouissante des éclairs de l'airain. La plaine entière est ébranlée sous les pas tumultueux des guerriers. Au milieu d'eux s'arme le grand Achille; il grince des dents avec courroux; l'œil étincelant comme la flamme, le cœur déchiré d'une douleur qu'il ne peut supporter, lançant contre les Troyens des regards furieux, il se couvre de l'armure, ouvrage d'une main immortelle. Il chausse le cothurne guerrier, l'attache avec des agrafes d'argent, endosse la cuirasse, et, suspendant à ses épaules l'épée rayonnante, charge son bras de l'immense bouclier, qui éclaire la vaste campagne, semblable à l'astre de la nuit, ou à ces feux qui, s'élevant dans les airs du sommet solitaire d'une montagne, frappent les yeux des nautoniers jetés par la tempête, loin de leurs amis, sur la mer peuplée de monstres : tels sont les feux que le bouclier merveilleux d'Achille envoie jusqu'aux nues. Le héros enfin se lève et pose sur son front le casque pesant qui a l'éclat d'un astre; sur la cime s'agite fortement la longue chevelure d'or, panache superbe dont Vulcain l'a chargé. Sous ces armes, le divin fils de Pélée essaie s'il peut mouvoir facilement ses membres agiles ; loin de l'accabler de leur poids, elles semblent, comme des ailes, soulever le chef des combattants. Enfin, il tire du riche étui le long et terrible javelot de son père, que seul des Grecs il peut lancer, ce frêne que Chiron coupa sur le sommet du Pélion, et remit à Pélée pour la perte future de tant de héros.

Alcime et Automédon attellent les coursiers entourés de leurs belles rênes, leur font mordre le frein, et, tirant les rênes en arrière, les attachent au char solide. Automédon, ayant saisi le fouet brillant qu'il manie avec légèreté, s'élance sur le char. Achille y monte, prêt à combattre, resplendissant du vif éclat de ses armes, comme l'astre flamboyant qui marche dans les cieux. Il s'adresse aux coursiers de son père, et les exhorte d'une voix menaçante et redoutable : Xanthe, Balie, et toi, Podarge, d'une race illustre, songez à ramener votre maître dans le camp après que nous nous serons rassasiés de combats, et ne le laissez point étendu dans cette plaine, où vous n'avez pu sauver Patrocle.

Alors, devant le char, l'un des coursiers immortels, le rapide Xanthe rompt le silence; il incline sa tête; sa crinière répandue sous le joug touche le sable ; Junon, reine des airs, permet qu'il articule ces mots : Impétueux Achille, n'en doute point, nous te ramènerons aujourd'hui dans le camp. Cependant le jour de ta mort n'est pas éloigné : mais nous n'en serons point coupables; elle sera l'ouvrage d'un dieu puissant et de l'invincible destinée. Si les Troyens, après avoir vaincu Patrocle, l'ont dépouillé de ses armes, ne pense pas que nous ayons laissé ralentir notre ardeur : une divinité, le fils de Latone, l'a frappé à la tête des troupes, il a couvert Hector de gloire. Dussions-nous égaler le vol du zéphyr, le plus agile des vents, les destins veulent qu'un mortel, avec le secours d'un dieu, triomphe enfin de toi-même. Il dit; les Furies font aussitôt expirer la parole dans sa bouche.

Est-ce à toi de m'annoncer mon trépas ? dit Achille indigné. Je n'ignore pas que je dois périr sur ces bords loin d'un père chéri et d'une mère immortelle : mais, avant d'arriver à ce terme, je veux que les Troyens soient las de s'abandonner à leur rage guerrière. Il dit ; poussant les coursiers vigoureux, il jette de grands cris, et part à la tête des Grecs.

CHANT XX

Ainsi, près des proues recourbées des vaisseaux, les Grecs s'armaient autour de toi, fils de Pélée, brûlant de la soif des combats, tandis que les Troyens, sur une colline opposée, se préparaient à soutenir leur attaque.

Jupiter cependant ordonne à Thémis de rassembler les immortels. Elle parcourt en un moment le ciel et la terre, convoque cette assemblée au palais de Jupiter. Tous les dieux des fleuves s'y rendent en foule, ainsi que toutes les nymphes qui habitent l'agréable séjour des forêts, ou les eaux des fontaines, ou les vertes prairies ; le vieil Océan seul reste dans sa grotte profonde. Ils entrent dans le palais de celui qui commande aux nuées, se placent sur des trônes éclatants, séparés par de superbes colonnes, élevés par Vulcain avec une divine industrie. Telle fut cette assemblée dans la demeure de Jupiter. Neptune, docile à la voix de Thémis, accourt du fond de la mer au milieu de la troupe céleste ; et à peine s'est-il assis qu'il interroge en ces mots le fils de Saturne : O toi qui lances la brûlante foudre, pourquoi rassembles-tu encore les immortels ? Veux-tu décider enfin du sort des Troyens et des Grecs ? Voici le moment d'un nouveau combat ; tout annonce le feu du plus horrible carnage.

Dieu qui ébranles la terre, répondit Jupiter, tu pénètres le dessein qui m'engage à vous réunir. Ceux qui touchent à leur perte sont cependant encore l'objet de mes soins. Pendant qu'assis sur la cime de l'Olympe, je repaîtrai mes yeux du spectacle de ce combat, vous tous, descendez vers les deux armées, et que chacun embrasse à son gré le parti qui l'entraîne : car si le fils de Pélée domine sans rival dans les champs de cette lutte guerrière, les Troyens ne résisteront pas même un moment à sa furie. Avant ce temps, sa seule présence les troublait et les mettait en fuite ; je crains que, transporté de douleur et de rage pour la mort de son ami, il ne renverse dans ce jour Ilion avant l'arrêt des destins.

Il dit, et réveille la discorde. Les dieux, divisés en deux partis, courent au combat. Junon, la fière Pallas, Neptune qui ceint la terre, Mercure l'utile inventeur des arts, et Vul-

cain roulant des yeux féroces et traînant avec effort ses pas inégaux, se rangent devant la flotte. Au secours des Troyens accourent Mars portant un casque flamboyant, Apollon orné d'une longue chevelure, Diane dont le carquois fait les délices, Latone, Xanthe, et Vénus déesse des ris.

Tant que les dieux se tenaient éloignés du séjour des mortels, les Grecs étaient enflés d'une joie superbe ; ils avaient à leur tête Achille, qui depuis si longtemps n'avait point paru dans le champ des combats : un tremblement terrible s'emparait de tous les Troyens à l'aspect de ce héros couvert d'une armure éblouissante ; et ils croyaient voir en lui l'homicide Mars. Mais lorsque l'Olympe entier fond dans la plaine, la Discorde, signal du carnage, réveille toute sa fureur. Pallas pousse des cris belliqueux, tantôt aux bords du fossé hors du rempart des Grecs, tantôt sur le rivage retentissant. Mars, tel qu'une noire tempête, fait entendre sa voix épouvantable, animant les Troyens du haut des tours d'Ilion, et bientôt se précipitant vers le Simoïs jusqu'au mont Callicolone, qui borde ses eaux.

Les immortels, descendus de leurs demeures fortunées, enflamment ainsi les deux armées au combat, et, affranchis de tout obstacle, versent parmi elles une rage dévorante. Le maître des dieux et des hommes tonne du plus haut des cieux avec un bruit formidable ; Neptune ébranle la terre immense jusques aux sommets élevés des montagnes : le mont Ida avec ses sources nombreuses, les tours de Troie, et les vaisseaux des Grecs, s'agitent et tremblent. Le roi des enfers, Pluton, épouvanté, s'élance de son trône, et pousse un cri terrible ; il craint que Neptune, ouvrant la terre ébranlée, ne découvre aux dieux et aux hommes ces demeures hideuses, désolées, que les immortels mêmes regardent avec horreur.

Tel est le tumulte qui s'élève aux combats des divinités. Apollon armé de flèches ailées, livre la guerre au roi des mers ; Pallas dispute la victoire au dieu des batailles ; Diane, courbant son arc d'or, brave Junon, Diane qui se plaît aux cris des chasseurs et au rapide vol de ses traits, sœur de celui qui lance les siens du haut de la voûte céleste ; le puissant Mercure, bienfaiteur des hommes, est l'ennemi de Latone ; et Vulcain veut triompher du fleuve qui roule dans des gouffres profonds, nommé Xanthe dans le ciel, Scamandre sur la terre.

Les dieux combattent les dieux. Mais Achille brûle de rencontrer Hector en se plongeant dans la mêlée ; c'est du sang de ce chef que son cœur aspire surtout à rassasier le barbare Mars. Alors Apollon, qui allume une flamme guerrière, excite Enée à s'avancer contre Achille, et empruntant la

forme et la voix de Lycaon, un des fils de Priam, il lui parle en ces mots : Enée, chef illustre, que sont devenues les menaces que tu faisais éclater devant les princes d'Ilion, lorsqu'au milieu des festins tu leur promettais d'affronter seul le fils de Pélée ?

Rejeton de Priam, répond Enée, pourquoi me contrains-tu d'attaquer ce héros indomptable ? Ce ne serait pas la première fois que je braverais sa valeur ; mais je n'ai pas oublié qu'autrefois il me força d'abandonner le mont Ida, et que, s'emparant de nos troupeaux, il renversa Lyrnesse et Pédase dans sa course précipitée. Si Jupiter ne m'eût protégé ; s'il n'eût favorisé ma rapide retraite, jamais je n'aurais pu échapper aux coups d'Achille et de Pallas, qui, marchant devant ses pas, lui donnait la victoire, l'animait à exterminer d'un bras infatigable et Lélègues et Troyens. Un mortel ne peut s'armer contre Achille ; il a toujours à ses côtés au moins l'un des immortels qui le dérobe au trépas. Sa lance ne manque jamais le but, et ne s'arrête point qu'elle ne soit plongée dans le corps de son assaillant. Si les dieux ne faisaient point pencher la balance en sa faveur, il n'obtiendrait pas sur moi la victoire sans de pénibles efforts, quoiqu'il se vante d'être pour nos ennemis un rempart d'airain.

Illustre héros, repartit Apollon, il est aussi des dieux dont tu peux implorer le secours. Vénus t'a donné la naissance ; ce guerrier a reçu le jour d'une déesse inférieure : l'une est fille de Jupiter ; l'autre, du vieillard qui règne sur les plaines humides. Oppose donc à cet ennemi l'airain indompté, et ne te laisse point ébranler par ses menaces hautaines.

En disant ces mots, il inspire un ardent courage à ce chef, qui, couvert de son armure éclatante, s'avance hors des rangs. Junon, qui voit le fils d'Anchise marchant contre Achille à travers les cohortes guerrières, rassemble les dieux de son parti. Neptune, et toi, Minerve, dit-elle, songez au malheur qui se prépare. Vous voyez Enée, brillant d'airain, s'avancer contre le fils de Pélée ; et c'est Apollon qui l'excite au combat. Contraignons-le à rentrer dans les rangs ; ou qu'à notre tour l'un de nous, se tenant à côté d'Achille, soutienne sa force et son courage ; qu'il apprenne que les dieux les plus puissants de l'Olympe lui consacrent leur amour, et que ceux qui veulent écarter d'Ilion la guerre et les ravages se consumeront, comme ils ont fait jusqu'à ce temps, en vains efforts. Nous tous qui secourons les Grecs, nous sommes venus du haut des cieux participer à ce combat pour garantir aujourd'hui ce héros des périls imminents qui doivent l'environner, lui laissant ensuite subir le sort que les Parques lui filèrent quand sa mère l'enfanta. S'il n'est pas instruit de ce dessein par une voix céleste, il s'alarmera

lorsqu'un des immortels lui disputera la victoire : quand ils paraissent dans toute leur majesté, leur aspect est formidable.

Junon, n'excitons pas sans nécessité de nouvelles tempêtes, répondit Neptune, et ne donnons point aux dieux le signal d'un combat où notre pouvoir supérieur nous promet le triomphe. Plaçons-nous sur cette éminence pour observer les divinités qui nous sont opposées, et laissons la discorde aux mortels. Si Mars ou le dieu du jour commence l'attaque, si, retardant la course d'Achille, ils veulent enchaîner sa valeur, nous allumerons au même instant le feu des plus terribles combats ; et j'espère qu'accablés par notre force invincible ils iront bientôt d'un vol rapide sur l'Olympe se perdre dans l'assemblée des immortels.

En même temps le dieu à la chevelure azurée les conduit vers le retranchement élevé que les Troyens, avec Pallas, bâtirent jadis pour servir de refuge au divin Hercule lorsqu'il poursuivrait le monstre marin qui ravageait ces bords, et le pousserait loin du rivage dans la plaine. C'est là que Neptune et ces dieux se placent, environnés d'un nuage impénétrable, tandis que les divinités qui favorisaient Troie se rangent sur les sommets du mont dont s'embellit le Simoïs, autour de vous, dieu de la lumière, et Mars destructeur des remparts. Ainsi les dieux, assis en deux troupes séparées, délibéraient, et tardaient à commencer le long et terrible combat, quoique Jupiter leur en donnât le signal du haut des cieux. Cependant toute la plaine étincelait de l'airain des combattants et des chars dont elle était couverte. La terre tremble et gronde sous les pas des armées qui courent en même temps à l'attaque. Au milieu d'elles se rencontrent deux guerriers brûlant d'assouvir leur audace martiale, le noble fils d'Anchise et le superbe Achille. Enée s'avance à pas lents agitant son casque solide, et, levant d'une main agile son bouclier, il balance son javelot d'airain.

Achille se précipite vers son adversaire. Tel qu'un terrible lion contre lequel s'est rassemblé tout un hameau armé pour le détruire, méprise d'abord ses nombreux ennemis, marche d'un pas fier et tranquille ; quand, blessé par l'un de ses plus hardis assaillants, il se retourne tout à coup et leur présente une gueule béante ; il écume, tire d'un sein généreux de longs rugissements, se frappe les flancs de sa queue pour s'exciter au combat, et, lançant des regards féroces, résolu à perdre celui qui l'a blessé, ou à périr lui-même dans leurs rangs, fond sur eux avec rage : tel l'audacieux Achille vole à la rencontre du magnanime Enée. A peine se sont-ils atteints que le héros des Grecs parle en ces mots :

Fils d'Anchise, quel dessein t'engage à traverser ces profondes cohortes et à m'attendre ici de pied ferme ? Ton courage hardi te porterait-il à me combattre, dans l'espoir flatteur de régner un jour sur les Troyens avec la dignité de Priam ? Quand tu m'arracherais la vie, Priam, auquel il reste des fils, et qui a fait connaître sa prudence, ne remettrait pas ce prix dans tes mains. Les Troyens ont-ils promis, si tu m'étends parmi les morts, de te consacrer le champ le plus fertile qui, cultivé par tes soins, se couronnera de blés et de vignes ? Cette victoire ne te sera pas facile : mon javelot, si je ne m'abuse, t'a déjà mis en fuite. Ne te souvient-il plus du jour où, te surprenant près de tes troupeaux, je te fis descendre avec tant de précipitation du mont Ida ? tu ne te retournas point alors en arrière ; tu volas jusqu'au sein de Lyrnesse, qu'aussitôt je ravageai dans ma poursuite ardente, l'attaquant avec l'appui de Jupiter et de Pallas ; et j'emmenai de ces murs une foule de captives. Les dieux te dérobèrent à mes coups, mais ils ne te sauveront pas en ce moment, quoique ton cœur se le persuade. Je t'exhorte donc à te retirer, à ne pas affronter aujourd'hui ma fureur, plus terrible encore, si tu ne veux te repentir de tant d'audace. L'insensé même connaît sa faute après son égarement.

Achille, ne crois pas m'épouvanter comme un faible enfant par des paroles, répondit Enée ; je pourrais t'opposer à mon tour la menace et l'insulte. Quoique tu n'aies vu aucun des miens, ni moi ceux dont tu descends, nous devons connaître les noms fameux de nos pères : si tu as reçu la naissance d'une des néréides, la belle Thétis, et du noble Pélée, je suis issu de Vénus et du magnanime Anchise. Les uns ou les autres auront en ce jour à pleurer un fils ; car ce combat ne se terminera pas en vains discours.

S'il te faut nommer les nombreux héros de ma race, apprends à les connaître ; et la renommée te confirmera mes paroles. Mon origine remonte à Jupiter ; il donna le jour à Dardanus, qui bâtit la ville de Dardanie, lorsque Ilion, avec son peuple immense, n'était pas encore, et qu'on habitait au pied de l'Ida, arrosé de sources. Dardanus fut père d'Erichtonius, alors le plus puissant des rois. Trois mille cavales, avec de nombreux poulains, leurs délices, paissaient dans ses humides prairies. Borée, épris de leur rare beauté, prit la forme d'un coursier à la crinière azurée, et s'unit à plusieurs de ces cavales ; il en naquit douze juments légères. Bondissaient-elles dans la campagne, leur vol rapide franchissait les épis sans les courber ; s'élançaient-elles sur la plaine immense de la mer, elles rasaient, sans la troubler, la face des vagues blanchissantes. Erichto-

nius donna dans Tros son rejeton, un roi aux Troyens, duquel sortirent trois fils illustres, Ilus, Assaracus, et le plus beau des hommes, Ganymède, enlevé pour servir d'échanson à Jupiter, et admis dans la troupe immortelle. Laomédon, né d'Ilus, eut pour fils Tithon, Priam, Lampus, Clytie, Hicétaon, favori de Mars. Capys, issu d'Assaracus, produisit Anchise, mon père, comme Priam est celui du grand Hector. Voilà quelle est la race dont je puis me glorifier. Cependant Jupiter, qui exerce un pouvoir souverain, enflamme ou trouble à son gré le courage des héros.

Cessons de discourir comme des enfants dans la lice du combat. Deux ennemis peuvent prolonger sans mesure les propos injurieux : la langue est légère, sème et varie abondamment les paroles ; d'une et d'autre part le champ est vaste ; et quelque reproche qu'on se permette, on peut en essuyer à son tour. Mais serait-ce à nous de nous quereller ? Que des femmes, minées par une haine violente, se chargent dans une place publique d'opprobres mutuels, et, maîtrisées par leur fureur, confondent la vérité et le mensonge : tes menaces, si tu n'as recours au fer, ne m'écarteront point du combat. Il faut donc éprouver notre valeur le javelot à la main.

Il dit, et lance son javelot contre le bouclier terrible qui, frappé de l'airain, retentit dans son contour immense. Achille, étonné de la violence du coup, croit que le javelot d'Enée percera le bouclier, et l'écarte de son corps d'un bras vigoureux. Aveugle ! il ne songeait pas qu'une arme divine triomphe des mortels. Aussi le javelot impétueux d'Enée ne rompt-il pas ce bouclier : il ne perce, des cinq lames dont Vulcain l'avait formé, que les deux premières, qui étaient d'airain ; les deux dernières, d'un métal moins solide, étaient défendues par une forte lame d'or où se brisa l'effort du javelot. Achille fait partir sa longue lance qui frappe le bord élevé du bouclier d'Enée, où l'airain et les peaux ont moins d'épaisseur ; le frêne du Pélion perce le bouclier avec un bruit formidable : Enée se courbe et, saisi de terreur, hausse, en l'avançant, son bouclier ; la lance lui rasant le dos, s'enfonce dans la terre avec fureur après avoir fait voler en éclats les deux cercles qui bordaient l'armure : échappé de ce péril, il s'arrête un moment, l'œil obscurci d'un nuage, consterné de sentir si près de lui ce javelot. Mais Achille s'élance, s'armant de son glaive acéré, et poussant des cris épouvantables. Enée alors saisit une pierre d'un poids énorme, sous lequel, de nos jours, deux mortels succomberaient, et qu'il tourne dans l'air sans effort : il l'eût jetée contre le casque ou le bouclier d'Achille, qui accourait avec ardeur, et qui eût été

garanti de la mort par ses armes, tandis que ce héros, le frappant de son épée, l'aurait privé du jour, lorsque Neptune, attentif à ce combat :

O sort infortuné ! dit-il aux immortels qui l'environnent, je vois avec douleur que le généreux Enée, abattu par les coups d'Achille, va descendre dans l'empire des ombres, victime de sa témérité, séduit par Apollon, qui l'abandonne au trépas. Mais pourquoi ce prince pieux souffrirait-il la peine du coupable, lui qui chaque jour présente d'agréables offrandes aux habitants de l'espace immense du ciel ? Sauvons-le nous-mêmes de la mort pour éviter le courroux de Jupiter. Les destins ont ordonné que la race de Dardanus, le plus cher des enfants de ce dieu nés de mortelles ne disparût pas entièrement de la terre : celle de Priam a perdu son amour; Enée doit régner sur les Troyens, lui et les fils de ses fils dans le cours des siècles.

Puissant Neptune, répondit la fière Junon, délibère s'il te convient de sauver Enée, ou, malgré sa piété, de souffrir qu'il soit abattu sous le fer d'Achille. Quant à Pallas et moi, nous nous sommes liées en présence de tous les immortels, par les serments les plus sacrés, à ne jamais arracher aucun Troyen à sa perte, lors même que Troie entière, embrasée par les héros de la Grèce armés de flammes dévorantes, sera livrée à la rage de l'incendie pour tomber en cendres.

A peine a-t-elle parlé que Neptune court à travers la lice guerrière, les javelots bruyants, et arrive au lieu du combat d'Enée et d'Achille. Il couvre d'un nuage les yeux du héros des Grecs, tire du bouclier d'Enée le redoutable javelot, le dépose aux pieds du fils de Pélée, et soulève le prince troyen, qui, porté par la main de ce dieu, franchit en un moment les phalanges, les chars nombreux, et touche aux dernier corps de la bataille ardente, où les Caucons[1] s'armaient pour courir aux combats. Là Neptune dit au guerrier : Enée, quel dieu t'a égaré, t'a poussé à combattre Achille, bien supérieur à toi par sa force, et plus chéri que toi par les immortels ? Désormais ne lui oppose plus ta lance, pour ne pas avancer le temps où tu descendras dans la demeure de Pluton ; et ne cours avec un libre essor aux premiers rangs que lorsqu'il aura subi le destin où la parque soumet tous les mortels ; car tu n'as point à redouter qu'aucun des autres Grecs ne te ravisse le jour.

Il l'abandonne après ces mots, et dissipe le nuage répandu

1. C'étaient, comme les Pélasges, une nation errante et vagabonde ; c'est pourquoi Homère les a joints dans le dixième chant. Il y en avait dans le Péloponèse. Ceux dont Homère parle ici habitaient aux environs d'Héraclée jusqu'à la Cappadoce et au fleuve Parthénius.

sur les yeux d'Achille : soudain tous les objets frappent ses regards. Quel prodige étonnant ! dit-il en lui-même plein de colère ; mon javelot est à mes pieds et je ne puis découvrir l'assaillant contre qui je l'ai lancé, brûlant de l'abattre ! Il est donc vrai qu'Enée est chéri des dieux, et ce n'est pas à tort qu'il se vante de leur protection ; mais qu'il disparaisse ; c'est un ennemi vaincu qui, trop content d'échapper en ce jour à la mort, n'aura plus sans doute l'audace de m'attaquer. Volons en animant nos cohortes, volons vers le reste des Troyens pour éprouver leur valeur.

Il dit, et s'élance contre eux en même temps qu'il exhorte ses troupes. Nobles Grecs, désormais ne vous éloignez plus de vos ennemis : opposant guerrier à guerrier, affrontez-les avec courage. Quelles que soient ma force et ma valeur, je ne puis mettre seul une armée en fuite ; Mars ni Minerve, quoique au rang des immortels, ne pourraient assaillir et poursuivre tant de légions : mais je m'engage à vous consacrer tout ce que j'ai d'agilité, de vigueur et d'audace, sans me permettre un instant de repos. Je vais pénétrer jusqu'au fond de ces rangs ; et je doute que celui qui rencontrera ce javelot se livre à la joie.

De son côté Hector anime ses troupes d'une voix menaçante ; il leur promet d'aller à la rencontre d'Achille : Troyens magnanimes, ne tremblez pas devant le fils de Pélée. S'il ne s'agissait que de paroles, je ne craindrais pas de combattre les immortels ; mais puisqu'il est impossible de balancer leur pouvoir, je ne leur opposerai pas ma lance. Ne croyez pas qu'Achille remplisse tout l'espoir dont son orgueil se repaît ; s'il exécute quelques-uns de ses desseins, d'autres avorteront au milieu de ses efforts. Je vais au-devant de ses pas, dût son bras être semblable à la flamme, et son cœur à l'airain.

A ces mots les Troyens, les lances dressées, serrent leurs lignes, et unissant leurs forces, poussent de longs cris dans les airs, lorsqu'Apollon se tenant près du fils de Priam : Hector, dit-il, ne t'expose pas à te mesurer seul avec Achille ; demeure dans les rangs ; contente-toi de lui résister au milieu de la mêlée, si tu veux échapper au vol de son javelot ou aux coups de son glaive. A la voix de ce dieu, Hector, saisi de quelque étonnement, rentre dans les rangs de ses cohortes.

Cependant Achille, s'abandonnant à sa courageuse ardeur, se précipite contre les Troyens en jetant des cris épouvantables ; et le premier qu'il terrasse est le brave Iphition, chef de légions nombreuses, né de l'invincible Otrynte, et que la nymphe Naïs mit au jour dans la ville opulente d'Hyda, au pied du Tmole glacé. Ce guerrier courait vers

lui, lorsqu'Achille l'atteint de son javelot au milieu de la tête; elle se partage tout entière: la terre retentit de sa chute, et le vainqueur s'écrie : Te voilà donc abattu, fils d'Otrynte? guerrier si terrible, tu rencontres ici la mort, né près du lac Gygée, où est le champ de tes pères, aux bords du poissonneux Hyllus et des gouffres d'Hermus !

Telles sont ses paroles superbes : une sombre nuit couvre les yeux du guerrier expirant; et, à la tête de ses cohortes, les chars des Grecs déchirent son cadavre. Achille atteint à la tempe munie d'un casque épais le fils d'Anténor, l'audacieux Démoléon : le casque est une vaine défense; la lance impétueuse dans son vol, perce l'os, ensanglante la cervelle, et dompte le Troyen, qui ne respirait que les combats. Hippodamas, se jetant de son char, fuyait devant ce vainqueur lorsque la même lance le frappe au dos : il rend l'âme en mugissant comme un taureau traîné par des bras vigoureux vers Hélicé à l'autel de Neptune, qui se plaît au sacrifice d'une telle victime; ainsi l'âme féroce du guerrier fuit de ses lèvres mugissantes. Achille, armé de la lance terrible, court à Polydore, fils de Priam. Priam lui avait défendu de combattre, parce qu'il était le plus jeune et le plus cher de ses enfants; il l'emportait sur eux tous par sa course agile. En ce moment, cédant à l'imprudence de son âge, et fier de sa légèreté, il se précipitait au plus fort des périls jusqu'à ce qu'il eût perdu sa vie encore tendre. Comme il passait rapidement devant Achille, le héros plus ardent lui perce de sa lance le dos où se joignent les anneaux d'or du baudrier, où la cuirasse était plus forte; la pointe de la lance sort par le nombril; il tombe sur ses genoux avec des hurlements; couvert d'un nuage ténébreux, il se courbe et retient ses entrailles de ses mains. Hector voit son frère Polydore tenant ses entrailles et se roulant dans le sable : soudain une sombre nuit se répand sur ses yeux; et ne pouvant plus se résoudre à combattre loin d'Achille, il s'avance contre lui, agitant son javelot semblable à la flamme ondoyante. Mais qu'Achille est ravi dès qu'il l'aperçoit! avec quel transport il s'élance! Le voici, s'écrie-t-il, celui qui m'a percé jusqu'au fond de l'âme en tuant mon ami le plus cher! Il n'est plus temps de nous fuir dans les sentiers de Mars. Et lui lançant un regard furieux : Approche, et vole au même instant dans l'empire des ombres.

Fils de Pélée, répondit Hector sans se troubler, ne te flatte pas que tu puisses m'effrayer comme un enfant, par des menaces insultantes, qu'il me serait facile de t'opposer à mon tour. Je connais ta force et ton audace; je conviens même que tu m'es fort supérieur dans les champs de la guerre : cependant le succès est entre les mains des dieux; quoique

moins terrible, je puis te frapper et t'arracher la vie de ce javelot armé, comme le tien, d'une pointe acérée.

En même temps il agite, lance le javelot, que Pallas d'un souffle léger détourne loin d'Achille, et qui, revolant vers Hector, tombe à ses pieds. Achille, transporté de fureur, s'élance sur son ennemi, impatient de l'exterminer, élevant jusques aux cieux sa voix formidable. Mais, tel est le pouvoir des dieux, Apollon sauve Hector et l'environne d'un nuage épais : trois fois l'agile héros fond sur lui avec sa pique d'airain ; trois fois il ne frappe que la profonde nuée. Alors ces menaces se précipitent de ses lèvres : Tu viens donc encore d'échapper au trépas, dogue furieux ! ah ! tu étais bien près de ta perte, et tu ne dois en ce moment ton salut qu'au dieu du jour, que tu importunes de tes vœux quand tu vas affronter le tumulte des combats : mais si je te rencontre désormais et qu'un dieu ne s'oppose point à mes coups, je te plongerai dans l'abîme de la mort. Cependant j'immolerai tous ceux qu'atteindra mon vol.

Il dit, et enfonçant sa pique dans le sein de Dryops, il l'abat à ses pieds : il l'abandonne, blesse au genou avec la même pique Démuchus, aussi distingué par la valeur que par la stature ; et de son glaive immense il le prive du jour. Il attaque Laogone et Dardanus, deux fils de Bias, et les précipite de leur char, perçant l'un de son javelot qu'il lui lance, et frappant aussitôt l'autre de près avec son épée. Tros, né d'Alastor, ne peut échapper au même destin : le jeune guerrier venait à sa rencontre, et lui embrassant les genoux, le conjurait de l'épargner, de lui accorder la vie en faveur de la conformité de leur âge. Insensé ! il ne prévoit pas que ses prières sont vaines : l'âme d'Achille, loin d'être humaine et flexible, est intraitable et féroce. Tandis que le Troyen, attaché aux genoux du vainqueur, désirait l'attendrir, il est frappé du fer terrible qui lui perce le foie et l'arrache : un sang noir remplit son sein, ses yeux se couvrent de ténèbres, et il exhale le souffle de la vie. Mais déjà le héros plonge dans l'oreille de Mulius sa lance dont la pointe sort par l'autre oreille, et au même temps il fend de son glaive armé d'une lourde poignée la tête d'Echéclus, fils d'Agénor : le glaive fume ensanglanté ; la noire mort et l'invincible destinée ferment les yeux du combattant. Achille poursuit sa course, perce de son javelot la main de Deucalion où aboutissent les nerfs du coude : le guerrier, le bras engourdi voyait devant lui la mort, quand Achille, de son épée, lui abat la tête et la fait voler au loin avec le casque ; la moelle jaillit des os, et le tronc est étendu sur le sable. Le héros courant enfin attaquer le fils illustre de Pirée, Rhigmus, venu de la Thrace fertile, il le frappe, et le jave-

lot s'enfonce dans les entrailles de ce chef, qui roule du haut de son char ; et tandis que son écuyer Aréithoüs tournait les coursiers pour fuir, Achille, lui plongeant l'airain dans le dos, le terrasse à côté de son maître ; les coursiers se cabrent, remplis de terreur.

Comme un incendie qui, jetant des feux jusqu'à la voûte céleste, parcourt avec fureur les vallées profondes d'une montagne aride ; la forêt immense est embrasée ; les vents secouent, portent de toutes parts les tourbillons de flamme : ainsi, armé de sa lance, le héros qu'on eût pris pour l'un des immortels, immole tous ceux qu'il poursuit, exerce en tous lieux sa rage ; le sang coule par torrents dans la noire campagne. Et tels que des taureaux au large front, foulant la moisson dans une aire unie, où les grains légers sautent des épis sous les pieds de ces animaux mugissants, les coursiers du superbe Achille, poussés par ce chef, foulent et les cadavres et les armes. L'essieu, comme le haut du char, est tout souillé du sang que font jaillir la corne ardente des coursiers et les roues rapides. Le fils de Pélée brûle de remporter une gloire immortelle, et ses mains invincibles sont couvertes de sueur et d'une poussière ensanglantée.

CHANT XXI

Déjà les Troyens, dans leur déroute, touchent aux bords du fleuve dont le cours embellit ces campagnes, le Xanthe profond, né de Jupiter. Là, Achille, séparant leurs cohortes, pousse les unes vers Ilion, et les disperse sur la même plaine où naguère fuyaient les Grecs épouvantés, quand Hector s'abandonnait à sa fureur; c'est là que se précipitent les flots de ces cohortes tremblantes ; Junon répand devant elles un nuage épais pour retarder leur fuite. Les autres tombent avec bruit dans les gouffres du fleuve argenté qui retentit de leur chute ; et tout le rivage pousse de longs gémissements, tandis qu'ils jettent des cris de rage, nageant çà et là, tournoyant avec les gouffres. Comme on voit des nuées de sauterelles, chassées par la flamme impétueuse, fuir d'un vol précipité vers un fleuve à travers les campagnes ; la flamme allumée soudain les poursuit sans se ralentir, jusqu'à ce que, frappées d'épouvante, elles s'ensevelissent sous les eaux : ainsi les flots bruyants du Xanthe écumeux sont remplis de troupes confondues d'hommes et de chevaux, fuyant devant les rapides pas d'Achille.

Le héros, laissant son javelot sur la rive, l'incline contre un tamarin ; armé de son épée, il s'élance, tel qu'un dieu, dans le fleuve, médite un horrible carnage, frappe tout à l'entour de lui au milieu des vagues ; de sourds gémissements partent du sein des malheureux atteints de son fer, et le sang rougit l'onde. Tels que les habitants des eaux qui, pleins de terreur, fuient un dauphin monstrueux, et se cachent en foule dans les antres d'un port tranquille ; celui qu'il saisit est dévoré : tels, dans les flots, les Troyens éperdus cherchent un asile sous les bords recourbés du fleuve. Las enfin du carnage, Achille choisit douze jeunes Troyens d'un rang distingué, dont le sang doit couler sur le tombeau de Patrocle : il les tire du fleuve, immobiles d'effroi, semblables à des faons timides ; et, leur liant les mains derrière le dos avec les riches baudriers qui ceignaient leurs tuniques, il les remet à ses compagnons, et leur ordonne de les conduire vers ses tentes.

Mais bientôt il renouvelle son ardente poursuite, impa-

tient de semer le trépas. Là il rencontre un des fils de Priam, qui fuyait hors des flots, Lycaon, que jadis il surprit de nuit, et entraîna loin du champ de son père. Le jeune Troyen coupait les branches flexibles d'un figuier sauvage pour former le contour du haut de son char, quand, ô malheur imprévu ! il fut enlevé par le fier Achille, conduit à Lemnos, et vendu au fils de Jason : Eétion, né dans Imbre, et l'ami de Priam, l'affranchit à grand prix, et l'envoya dans la noble Arisbe, d'où il revint en secret dans la maison de son père. Depuis son arrivée, onze jours se passèrent en festins au milieu de ses amis ; le douzième jour un dieu le fait retomber entre les mains d'Achille, qui, désormais sourd à tous ses regrets, doit l'envoyer dans la demeure des morts. Le héros l'aperçoit dépouillé de son casque, de son bouclier, et de son javelot, armes qu'il vient de jeter sur le rivage, pouvant à peine fuir hors des eaux, couvert de sueur et succombant à l'excès de la fatigue. Ciel ! dit Achille en son âme indignée, quel prodige frappe mes regards ! désormais les audacieux Troyens auxquels j'ai ravi le jour reviendront sans doute du noir empire des ombres, puisque celui-ci, échappé au trépas, et vendu dans l'île sacrée de Lemnos, ose reparaître, malgré la barrière de la mer écumeuse, barrière invincible pour tant de mortels. Mais il connaîtra les coups de ma lance, et nous verrons s'il lui sera aussi facile de revenir des sombres bords, ou s'il restera enseveli dans le sein de la terre, qui triomphe du plus intrépide.

Pendant qu'il formait ce dessein, le guerrier s'avance, plein de consternation, désirant embrasser les genoux du héros, et se dérober à la dure parque. Achille lève sa lance : le Troyen courbé accourt et tombe à ses pieds ; la lance qui lui a rasé le dos est enfoncée dans la terre, impatiente de s'abreuver de sang. Lycaon porte une main aux genoux d'Achille, et l'autre sur cette arme terrible ; et sans l'abandonner : Je t'en conjure, Achille, dit-il d'une voix humble et touchante, épargne-moi ; sois ému de compassion en ma faveur : tu vois devant toi, ô favori de Jupiter, comme un suppliant digne de respect. Je fus nourri de ton pain lorsque tu m'enlevas à nos campagnes florissantes ; conduit loin de mon père et de mes amis, vendu à Lemnos, je te valus le prix d'une hécatombe : maintenant tu recevras trois fois ce prix pour ma rançon. Voici seulement la douzième aurore que je suis rentré dans Troie après avoir souffert tant de traverses, et déjà un destin fatal me rejette entre tes mains ; je suis sans doute l'objet de la haine de Jupiter. Hélas ! ma mère Laothoé m'a donné une vie bornée à bien peu de jours, ma mère, fille du vieux Altée qui com-

mande aux belliqueux Lélègues sur les hauts remparts de Pédase aux bords du Satnion; placée parmi les nombreuses épouses de Priam, c'est d'elle que sont nés deux fils destinés l'un et l'autre à recevoir de toi le trépas. Déjà ton javelot a renversé aux premiers rangs Polydore, animé d'une valeur divine : en ce moment, c'est moi qui touche à ma perte ; car je ne puis me flatter d'échapper de tes mains puisqu'un dieu m'y précipite encore. Je t'adresserai cependant cette prière, je te conjure de l'écouter: ne m'ôte point le jour; songe que je ne tiens pas la naissance de la mère d'Hector, qui t'a privé d'un compagnon dont la douceur égalait le courage.

Ainsi le fils de Priam implorait le héros ; mais il entendit cette réponse terrible : Insensé, ne me parle point de rançon, finis ce discours. Avant que Patrocle arrivât à son heure fatale, on m'a vu épargner les Troyens ; un grand nombre d'entre eux ont obtenu de moi la vie, et, vendus à l'étranger, n'ont été soumis qu'à l'esclavage : désormais aucun de ceux qu'un dieu conduit sous mes coups devant Ilion, et bien moins encore les fils de Priam, ne doivent échapper au trépas. Ami, meurs à ton tour : pourquoi ces inutiles regrets? Patrocle, que tu es loin d'égaler, n'est-il pas descendu chez les morts? Tu vois ce que je suis; on vante ma force et ma valeur; né d'un père fameux, j'ai pour mère une déesse : cependant à chaque instant du jour l'inflexible parque menace de me saisir moi-même ; et quelqu'un, de sa lance, ou du rapide vol de sa flèche, aura la gloire de m'abattre.

Il dit, et déjà le guerrier a perdu toutes ses forces ; sa main abandonne le javelot d'Achille ; assis, il déploie les bras. Le héros s'arme de son épée, et, lui perçant le sein, la lui plonge dans le corps. Lycaon touche la terre de son front ; un sang noir ruisselant de son sein inonde le sable. Achille livre le cadavre au fleuve pour l'entraîner dans son cours, et dit d'un air insultant ces paroles :

Demeure parmi les habitants des eaux ; sans crainte ils suceront le sang qui coule de ta plaie. Ta mère ne te placera pas sur un lit funèbre et ne t'arrosera point de ses larmes; le Scamandre impétueux te roulera dans le vaste sein de la mer, et quelque monstre marin, s'élançant sur la face des sombres vagues où règne l'horreur, dévorera la chair éclatante de Lycaon. Troupes craintives, puissiez-vous tous ainsi périr, fuyant devant mes pas et poursuivis par ma lance homicide jusqu'à ce qu'Ilion tombe en ruine ! Ce fleuve même, malgré l'immense et rapide cours de son onde argentée, ne pourra vous dérober au trépas : c'est en vain que vous lui sacrifiez tant de taureaux, et que de vigoureux cour-

siers, victimes vivantes[1], sont engloutis dans ses abîmes ; vous subirez une mort terrible jusqu'à ce que vous ayez tous expié celle de Patrocle, et le carnage sanglant que vous avez fait des Grecs près de nos vaisseaux, dans l'absence d'Achille

A ces mots le Xanthe, outré de courroux, songe comment il réprimera la fougue d'Achille et garantira les Troyens de leur perte. Le héros avec sa lance, volait contre Astéropée pour l'exterminer. Ce guerrier était le fils de Pélégon, né d'un fleuve renommé par l'abondance de ses eaux, de l'Axius, et de Péribée, l'aînée des filles d'Acessamène. Achille fond contre ce guerrier, qui, sorti de l'onde, osait l'attendre ; il tenait dans chaque main un javelot. Le Xanthe l'enflammait de courage, indigné du meurtre des jeunes combattants que ce héros, le cœur fermé à la compassion, avait frappés au sein de ses ondes. Lorsque les deux ennemis sont en présence : Quel es-tu ? dit Achille : de quelle origine es-tu sorti, toi qui as l'audace de me combattre ? Malheur à ceux dont les fils affrontent ma fureur !

Noble Achille, répondit l'illustre guerrier, que t'importe mon origine ? Je viens des contrées lointaines de la fertile Péonie[2], à la tête des combattants armés de longues piques ; l'aurore a paru douze fois depuis que je suis dans ces lieux. Tu vois le petit-fils du fleuve Axius, d'Axius qui répand de si belles eaux dans les vastes campagnes ; ce dieu donna la naissance à Pélégon, dont le javelot est fameux, et c'est de lui que je tiens la vie. Maintenant tu me connais, grand Achille, combattons.

Il dit d'un ton menaçant. Achille lève aussitôt le frêne du Pélion. Astéropée, plein de courage, fait partir à la fois ses deux javelots de ses mains également exercées aux combats : l'un frappe le bouclier sans le percer de part en part, arrêté par la lame d'or, présent d'une divinité ; l'autre effleure le bras du héros, le sang jaillit, l'arme ardente est plongée dans la terre. Achille, ne respirant que la mort de cet ennemi, lance son javelot rapide, qui s'égare, et s'enfonce à demi dans le bord élevé du rivage. Alors, s'armant de son glaive, il se précipite avec fureur contre Astéropée, qui, d'un bras vigoureux, s'efforçait vainement d'arracher du rivage le javelot d'Achille. Trois fois il l'ébranle, embrasé de ce désir ; trois fois il est contraint de l'abandonner. Il renouvelait ses efforts, et courbait le frêne pour le dégager ou le rompre, lorsque Achille, le frappant au nombril, l'abat

1. C'était une coutume fort ancienne de jeter des chevaux en vie dans la mer et dans les fleuves, comme pour honorer par ces victimes la rapidité de leur cours.

2. Sans doute pour succéder à Pyrechme, qui avait commandé les Péoniens, et qu'on a vu tué au seizième chant.

de son épée; soudain les entrailles se répandent, et une éternelle nuit couvre les yeux du guerrier expirant. Le héros, qui court lui ravir ses armes, l'insulte en ces mots :

Te voilà donc inanimé! quoique issu d'un fleuve, il en coûte de combattre le fils du maître des dieux. Tu te vantais d'être né de l'Axius immense : moi je descends du grand Jupiter, puisque j'ai reçu le jour de Pélée, roi des nombreux Phthiotes, fils d'Eaque, dont ce dieu fut le père. Autant il l'emporte sur les fleuves qui coulent vers l'abîme de la mer, autant sa race est-elle plus redoutable que leur race. Le Xanthe si puissant, au bord duquel tu combattais, pouvait te secourir, s'il était permis de résister au fils de Saturne. Achéloüs, dont l'empire est étendu, ne saurait s'égaler à ce dieu; et l'océan même, qui doué d'une force terrible, roule si tumultueusement ses eaux profondes, ce père de tous les fleuves, et de toutes les mers, et des sources les plus éloignées, frémit quand Jupiter grondant fait éclater l'épouvantable fracas de son tonnerre.

En achevant ces mots, il retire sans peine sa lance du rivage, et laisse le corps d'Astéropée, qu'il a privé de la douce lumière du jour, étendu sur le sable, lavé par les sombres vagues, et entouré des habitants des eaux, ardents à le dévorer. Poursuivant ensuite les Péoniens, qui, à l'aspect de leur intrépide chef terrassé par le bras d'Achille, poussaient leurs chars fuyant le long du fleuve; il frappe, renverse une foule de guerriers, Mnésus, Thersiloque, Mydon, Thrasius, Opheleste, et Astypyle; et, dans sa furie, il allait immoler plus de victimes encore, lorsque le Xanthe courroucé, prenant la voix d'un mortel, fait entendre ces mots du fond de ses cavernes.

O fils de Pélée, fier de la protection constante des dieux, tu l'emportes sur tous les mortels par ta valeur; mais on ne vit jamais tant de férocité. Si Jupiter t'a livré tous les Troyens, que ne les poursuis-tu loin de mes rives dans les campagnes, libre d'y signaler ta fureur? Mes flots limpides sont remplis de cadavres, je ne puis apporter mon tribut à la mer, resserré dans mon cours par l'affreux carnage où tu ne mettras point de bornes que tu n'aies versé le sang de tous les Troyens. Arrête enfin tes coups, prince des guerriers, devant qui je demeure moi-même saisi d'étonnement.

Divinité de ce rivage, répondit le héros, je ne puis, malgré tes désirs, cesser d'abattre les Troyens perfides que je ne les aie enfermés dans leurs murailles, et que, rencontrant Hector, je n'aie connu qui de lui ou de moi sera étendu dans cette plaine. Et semblable à l'un des immortels, il renouvelle sa poursuite. Alors le fleuve, s'adressant au dieu du jour : O toi, dit-il, dont l'arc brille vainement dans tes mains,

fils de Jupiter, que tu exécutes mal les desseins de ce dieu, qui t'a chargé de veiller en ce jour au sort de Troie, et de la défendre jusqu'à ce que les derniers rayons du soleil aient disparu et que les ombres aient noirci les campagnes !

Il dit. Achille, intrépide, s'élance au milieu des eaux. Le fleuve ému se trouble, enfle ses vagues, agite avec fureur toutes ses ondes ; et rejetant sur le rivage la foule des morts tombés sous le fer d'Achille, il mugit ainsi qu'un taureau. Cachant ceux qui sont en vie dans ses profondes grottes, l'onde écumeuse environne le héros, menace de l'accabler, et roule contre son bouclier avec un frémissement terrible. Achille, entraîné, saisit un orme qui s'élevait dans les airs d'un jet heureux ; il le déracine, arrachant à la fois le bord du rivage, oppose aux eaux ces fortes branches comme une digue ; et se faisant un pont de l'arbre étendu dans le fleuve, il saute hors du gouffre, et, frappé d'une surprise mêlée de crainte, vole dans la plaine d'un pas impétueux. Le dieu redoutable, loin de s'arrêter, s'élève noircissant ses vagues irritées, et se précipite contre le héros pour l'éloigner et sauver Ilion de sa ruine. Le héros cependant à chaque saut franchit l'espace que parcourt un javelot rapide, ou le plus véhément des habitants de l'air, l'aigle tombant sur sa proie : c'est ainsi qu'il s'élance ; l'airain en retentit autour de son sein, et il fuit d'un oblique vol le fleuve roulant sur ses pas avec un bruit épouvantable. Quand le fontainier, le hoyau à la main, conduit les eaux naissantes d'une source à travers les jardins et les forêts, et lui prescrit son cours ; à peine a-t-il écarté les obstacles, que le ruisseau coule, et les cailloux s'agitent sous son onde, qui se précipite en murmurant dans une pente facile, et devance son guide : ainsi le torrent atteignait toujours le rapide Achille ; tant les dieux sont supérieurs aux héros ! Chaque fois que le guerrier se retourne pour braver les vagues, et pour savoir si tous les habitants de l'Olympe se sont rassemblés contre lui, les vagues élevées du Xanthe, né de Jupiter, l'assaillent et lui baignent les épaules. Saisi d'une douleur morne, il continue à s'élancer loin de ces bords : mais enfin accablé par le torrent qui le poursuit d'un cours oblique, et qui, fatiguant ses genoux, enlève sous ses pieds la terre glissante, il pousse d'amères plaintes, l'œil attaché sur la voûte des cieux.

Jupiter, s'écrie-t-il, père souverain, il n'est donc aucun dieu qui, touché de mon infortune, me tire de cet abîme ! je me soumets ensuite à ma destinée, quelque dure qu'elle soit. Mais la divinité dont j'ai le plus à me plaindre, c'est ma mère elle-même, qui m'a séduit par ses paroles illusoires, qui m'a dit que je mourrais devant les remparts de

Troie, percé des flèches inévitables d'Apollon. Que ne suis-je tombé sous les coups d'Hector, le plus vaillant des guerriers nourris sur cette rive ! je serais mort en héros ; un héros m'eût arraché la vie. Faut-il que je sois destiné à périr sans gloire, englouti dans ce fleuve comme un pâtre novice qu'entraîne un torrent orageux ?

A peine a-t-il parlé que Neptune et Pallas se présentent à ses regards sous une forme humaine ; et, lui prenant la main : Fils de Pélée, dit Neptune, ne t'abandonne point à ce trouble ; voici Pallas et moi le dieu des mers, qui, par l'ordre du maître des cieux, venons te soutenir. Tu ne succomberas pas sous l'effort de ce fleuve, tu le verras bientôt se retirer. Ne cesse point de semer le carnage que tu n'aies enfermé dans les fameux remparts d'Ilion ceux du peuple troyen qui auront échappé à tes coups, et ne retourne vers les vaisseaux qu'après avoir percé le sein d'Hector : ce jour est marqué pour ta gloire.

Après ces mots ils rejoignent la troupe des dieux. Le guerrier, ranimé par la voix des immortels, se précipite dans la plaine : en vain les bruyantes eaux s'y répandent de toutes parts avec les armes des victimes de Mars et leurs cadavres flottants : en vain elles roulent contre le héros ; le torrent immense ne peut l'arrêter, telle est la force dont l'a rempli Minerve. Cependant le Scamandre, loin de ralentir sa fureur, la redouble, enfle ses vagues jusqu'à une prodigieuse hauteur ; et appelant d'une voix terrible le Simoïs :

O mon frère, dit-il, réunissons nos efforts pour dompter ce mortel qui va renverser Ilion, car les Troyens ne résisteront point à ses coups. Vole à mon secours, grossis tes ondes, fais sortir de leurs canaux toutes les fontaines, et, élevant d'énormes vagues dans les airs, roule avec un affreux tumulte et les troncs et les roches, pour que nous arrêtions ce guerrier féroce qui, désormais assuré de la victoire, enfante des projets dignes des immortels. J'espère cependant que sa force et sa valeur lui seront inutiles, ainsi que son port menaçant et ses merveilleuses armes ; couvertes de fange, elles seront ensevelies dans nos gouffres les plus profonds ; je l'envelopperai lui-même du limon de mon lit ; et l'on ne pourra trouver son corps, tel sera l'amas impur sous lequel je veux l'engloutir : ce sera son tombeau ; et, quelque désir qu'ait la Grèce de lui rendre les derniers honneurs, il ne recevra point d'autre sépulture.

Il dit : l'onde troublée, furieuse, couverte d'écume, de sang, et de cadavres, s'élève et tombe sur Achille avec un effrayant murmure ; les vagues azurées environnent le héros. Junon jette un cri terrible : elle craint qu'Achille ne soit entraîné dans les gouffres du fleuve ; et s'adressant à

Vulcain : Accours, ô mon fils, s'écrie-t-elle, c'est à toi de combattre le Xanthe ; ne tarde point, arme-toi d'un torrent de flammes. A mon ordre la tempête, appelée du sein des mers, va redoubler l'horreur de l'incendie : consume et les corps et les armes des Troyens, réduis en cendre les arbres qui bordent les rives du Xanthe, tourne tes flammes contre ce dieu même, n'écoute ni ses prières ni ses menaces, et ne mets point de bornes à ta rage que ma voix ne t'en ait donné le signal ; alors seulement retire tes feux invincibles.

Vulcain lance des torrents enflammés dans la campagne, l'embrase, et consume les morts dont Achille l'avait couverte ; la plaine est desséchée et le fleuve arrête son cours. Comme dans l'automne, quand l'aquilon parcourt un jardin inondé par les torrents, les eaux se dissipent soudain, et la joie renaît dans l'âme du cultivateur : ainsi les flots et les morts ont disparu de la plaine. Mais Vulcain tourne contre le fleuve les flammes éclatantes ; aussitôt sont réduits en cendre les cyprès, les ormes, les saules, les peupliers, et les plantes variées qui croissaient abondamment autour de ces belles rives ; les habitants des eaux, tourmentés par l'haleine ardente de Vulcain, se retirent dans les antres, ou s'agitent au fond de leur demeure limpide. Le fleuve même est embrasé ; il pousse des sons plaintifs, et dit d'une voix haletante : O Vulcain, quelle divinité s'opposerait à ton pouvoir ? je ne puis combattre ces feux dévorants ; cesse de les tourner contre moi : qu'Achille, s'il le faut, vide en cet instant même Ilion de tous ses habitants ; pourquoi m'obstinerai-je à les secourir ?

Il se tait, et ses ondes murmurent. Comme fond la graisse d'un sanglier énorme dans un grand vase d'airain, entouré de flammes ardentes et nourries de branches arides ; il la vomit de toutes parts à flots bouillonnants d'écume, et fait entendre un frémissement sonore : ainsi l'onde embrasée dans son lit, bouillonne et pousse un mugissement terrible. Abattu par le souffle brûlant de Vulcain : O Junon, dit le fleuve d'un ton suppliant, pourquoi ton fils a-t-il tourné la rage de ses feux contre moi seul, qui suis moins coupable que tous les autres dieux protecteurs de Troie? Je consens, si tu l'ordonnes, à cesser mes ravages ; qu'il se calme à son tour. Je fais plus, je jure de ne plus m'opposer à la ruine de Troie, lors même qu'elle sera embrasée par les Grecs et dévorée par les flammes.

A peine la déesse a-t-elle entendu ces plaintes : Arrête, dit-elle, redoutable Vulcain, mon fils ; il ne convient pas de porter un si grand trouble dans l'âme d'une divinité en faveur des mortels. Elle dit. Le dieu éteint le vaste incendie ; le fleuve qui reflua vers ses bords, reste dans son lit, et re-

prend son tranquille cours. L'impétuosité du Xanthe est domptée, et le calme succède à la fureur de ces divinités; Junon, malgré son courroux, ne leur permet point de renouveler le combat.

Mais la discorde exerce avec empire sa rage effrénée sur les autres dieux, et tous les cœurs sont divisés par la haine. Ils fondent l'un sur l'autre avec un tumulte horrible; la terre en mugit jusqu'à ses limites les plus reculées. Le ciel immense fait retentir la trompette sonore des combats : Jupiter l'entend, assis sur l'Olympe, et son œil se repaît du spectacle de la guerre des immortels. Alors ils ne peuvent plus réprimer leur ardeur : Mars commence le choc, Mars qui réduit les boucliers en poudre; courant vers Pallas, armé de sa lance de fer : O toi, dit-il, dont rien n'égale l'audace, pourquoi n'écouter que l'orgueil et la rage de ton cœur, et précipiter les dieux aux combats? Aurais-tu oublié ce jour où, poussant Diomède à me frapper, tu conduisis toi-même sa lance téméraire, et fis couler le sang d'une divinité? Voici le moment où je dois te punir de cet attentat.

En même temps, il frappe l'égide entourée de la terreur, et dont ne pourrait triompher la foudre de Jupiter; Mars, teint de sang, ébranle l'égide de son javelot immense. La déesse recule, saisit de sa main invincible un rude et énorme roc, limite d'un champ posée dans un âge reculé; elle lance le roc sur le cou de Mars furieux, et le dépouille de sa force. Il couvre sept arpents dans sa chute; sa chevelure est souillée de poussière; ses armes, dans leur vaste contour, retentissent d'un son épouvantable. Pallas sourit fièrement, et ces paroles triomphantes sortent de ses lèvres : Insensé, qui crois pouvoir m'opposer ta valeur, ne sens-tu point en ce moment à quel droit je me glorifie de la surpasser? Sois puni d'avoir excité dans le cœur de ta mère la rage des furies, et attends-toi de sa part à essuyer de nouvelles tempêtes pour avoir trahi les Grecs et secouru les parjures Troyens.

Elle dit, et détourne de lui ses yeux enflammés. Vénus, prenant la main de Mars, l'aidait à se relever, et conduisait hors de la mêlée ce dieu qui poussait de profonds gémissements, et pouvait à peine se reconnaître : mais Junon l'aperçoit, et s'adresse à Pallas : Fille invincible de Jupiter, ne vois-tu pas cette déesse qui, indocile à tout frein, va sauver l'homicide Mars à travers l'horreur du combat; vole sur leurs traces.

Pallas vole, fond sur Vénus, la touche de sa main terrible, et la renverse au même instant. Les deux divinités sont étendues sur le champ de bataille. La superbe Pallas s'écrie : Puissent tous les dieux protecteurs de Troie, entrés dans

cette lice, avoir, avec l'audace de Vénus, la patience qu'elle fait éclater, après avoir secouru Mars et bravé ma puissance! Si les autres dieux étaient animés des mêmes sentiments, l'Olympe depuis longtemps jouirait du repos, et nous aurions fait de l'orgueilleuse Troie un amas de ruines. Junon sourit à ce discours triomphant.

Mais le dieu qui fait chanceler la terre, Neptune, s'adressant au fils de Latone : Et nous, Apollon, dit-il, que tardons-nous à nous mesurer? cette lenteur, tandis que tous les dieux sont aux mains, n'est-elle pas indigne de notre courage? et ne serait-ce pas le comble de la honte que de retourner sans avoir combattu, dans l'inébranlable palais de Jupiter? Commence le combat, tu as moins d'âge; je dois me respecter, et les années ont mûri mon expérience. Insensé! quel est ton égarement! Ne t'est-il resté aucun souvenir de tous les maux que nous souffrîmes devant Ilion, lorsqu'exilés de l'Olympe, dociles à la volonté de Jupiter, nous fûmes contraints, durant le cours d'une année, de nous abaisser jusqu'à servir le fier Laomédon, à recevoir ses ordres? Tandis que bâtissant la superbe Troie, je l'entourais de vastes et d'invincibles remparts, toi, Apollon, tu faisais paître les troupeaux dans les vallées nombreuses de l'Ida; les bœufs, au pied flexible, erraient dans les forêts sous ta garde. Lorsque les riantes heures amenèrent le terme de notre exil, Laomédon nous refusa le prix de nos travaux, et nous renvoya avec insolence. Aveuglé par sa rage, il osa même te menacer de te vendre chargé de fers dans les îles lointaines; il jura que son épée nous laisserait une marque ineffaçable d'ignominie. Nous le quittâmes, indignés de cet outrage inoui et de la perfide violation de sa parole. Est-ce donc là ce qui te porte à favoriser ce peuple, plutôt que de t'unir à nous pour ensevelir les parjures Troyens, avec leurs enfants et leurs femmes, dans les cendres d'Ilion?

Redoutable Neptune, répondit Apollon, ce n'est pas à tort que tu blâmerais mon imprudence si j'entrais en lice avec toi pour les frères humains, qui, semblables au feuillage des forêts, sont tantôt dans tout leur éclat, nourris des sucs heureux de la terre, et tantôt se fanent et tombent. Renonçons au combat et laissons la discorde aux mortels. En disant ces mots, il se retire par respect pour le dieu de l'Océan, le frère de Jupiter.

Tu fuis, dit la farouche Diane, sa sœur, et reine des bois, tu fuis, toi dont les traits franchissent l'immensité des airs! tu cèdes à Neptune, sans la contester, une glorieuse victoire! O lâche, pourquoi tes épaules sont-elles chargées de cet arc inutile ? Que je ne t'entende plus dans le palais de Jupiter te vanter, en présence des immortels, que si tous

les dieux tremblent devant celui qui s'arme du trident, tu oseras faire voler contre lui une de tes flèches. Apollon continue à s'éloigner, sans répliquer à ce discours.

Mais l'auguste épouse de Jupiter, saisie d'un courroux violent : Et toi, dit-elle à Diane, as-tu la témérité de m'attendre dans le champ des combats ? Il te sera pénible de me résister, quoique tu portes fièrement ce carquois, et que, lion dévorant parmi les femmes, tu sois autorisée par Jupiter à les précipiter dans le tombeau. Sans doute il est plus facile de triompher sur les montagnes des biches et des autres animaux sauvages que de combattre un ennemi que nous devons redouter. Mais si tu veux éprouver les périls de la guerre pour apprendre comment la force que tu m'opposes s'évanouit devant la mienne....

Aussitôt elle saisit d'une main celles de Diane, et de l'autre la dépouille du carquois dont elle touche avec un souris cruel la déesse désarmée, qui s'agite pour se dérober à cette attaque prompte et furieuse ; çà et là se répandent les flèches légères. Diane en larmes fuit comme une colombe tremblante qui vole loin de l'épervier dont elle ne sera point la proie, et se cache dans l'asile creux d'une roche : ainsi fuit la déesse, abandonnant son arc et son carquois.

Mercure, s'adressant alors à Latone : Déesse, dit-il, je renonce au dessein de te combattre ; il est trop périlleux de s'armer contre les épouses de celui qui tonne dans les nuées. Cours, si tu le veux, te vanter au milieu de la troupe immortelle d'avoir remporté sur moi une victoire éclatante.

Il dit. Latone, rassemblant l'arc et les flèches éparses dans un tourbillon de poussière, suit sa fille qui, volant sur l'Olympe jusque dans le palais immortel de Jupiter, embrasse, en versant des larmes, les genoux de son père; ses soupirs agitaient son voile céleste. Le fils de Saturne la place à ses côtés, et, l'interrogeant avec tendresse : Ma fille, dit-il, quel est, parmi les enfants des cieux, le téméraire qui n'a pas craint de te traiter avec tant d'indignité ? As-tu commis un attentat à la face du ciel et de la terre ? Mon père, répond la déesse, qui, le front couronné, se plaît au bruit des cors, c'est de Junon ton épouse que part ce cruel outrage ; elle est toujours la source de la discorde et de la guerre qui troublent le repos des immortels. Ainsi l'on parlait dans l'Olympe.

Cependant Apollon se place sur les remparts sacrés de Troie, craignant qu'en ce jour les Grecs ne les renversent malgré les destins. Les autres dieux retournent au céleste séjour, ceux-ci outrés de courroux, ceux-là triomphants, et

s'assoient auprès du maître des sombres nuées. Mais Achille, dans la plaine, renversait à la fois et les Troyens et leurs chars. Comme, dans l'embrasement d'une ville entière, un torrent de fumée, excité par la vengeance des dieux, s'élève jusqu'au ciel, jette un sinistre présage dans tous les cœurs, et la flamme dévore enfin tout un peuple ; ainsi Achille apporte aux Troyens et l'épouvante et le trépas.

Le vieux Priam, debout sur une tour, aperçoit le héros comme un colosse formidable, devant lequel fuyaient à pas précipités les cohortes troublées, sans qu'aucun pût lui résister. Il jette un cri douloureux, descend de la tour, hâte ses pas, se rend vers les murs, et donne ses ordres aux nobles gardiens des remparts : Tenez les portes ouvertes jusqu'à ce que ces troupes débandées soient à l'abri de nos murs; Achille les poursuit, il s'avance ; voici le moment de notre ruine. Mais lorsqu'elles reprendront haleine dans ces murs, refermez les portes ; je crains que ce guerrier terrible, forçant les obstacles, ne se précipite jusque dans la ville.

A ces mots ils écartent les barrières; les portes ouvertes offrent un asile aux troupes dispersées. Apollon vole à leur rencontre pour les dérober à leur perte. Poudreux, brûlants de soif, ils fuient de la plaine dans leurs hautes murailles; leur ardent ennemi les suit la pique levée, toujours agité d'une violente rage, et enivré du désir de la vengeance et de la gloire. Alors les Grecs se fussent emparés des superbes remparts d'Ilion, si le dieu du jour n'eût secondé le noble Agénor, guerrier intrépide, dont Anténor était le père ; il remplit son âme d'audace; placé derrière un hêtre, et environné d'un nuage ténébreux, il se tient près de lui pour le dérober à l'accablante main de la parque. Ce guerrier, voyant Achille, s'arrête tandis qu'il l'attend, diverses pensées agitent vivement son âme; il gémit, et dit en lui-même :

Infortuné ! quel parti dois-je prendre ? Si, redoutant ce héros, je fuis avec nos cohortes éperdues, il m'atteindra malgré ma course rapide, et, dans ma lâcheté, il me ravira facilement le jour. Forcé de lui abandonner ces cohortes qui sont en proie à la terreur et à la confusion, si je m'éloignais d'un pas agile de ces murs et me réfugiais dans les vallées de l'Ida entre les buissons, le soir, ranimé par le fleuve qui aurait lavé ma sueur et m'aurait rafraîchi, je retournerais dans Troie. Mais quelle est ma pensée ? Veux-je que, me voyant courir loin de ces murs dans la plaine, il fonde sur mes traces, m'atteigne d'un pas impétueux, et que je ne puisse plus échapper au trépas ? car il est supérieur

par sa force à tous les hommes. Que ne vais-je plutôt à sa rencontre devant ces remparts ? quelque terrible qu'il soit, il n'est pas invulnérable ; une seule âme habite son corps ; et l'on assure qu'il est mortel : mais c'est Jupiter qui l'élève à ce haut degré de gloire.

Tourné vers Achille, il l'attend : un désir brûlant de le combattre dévore son âme. Tel qu'un panthère qui, à l'approche du chasseur, sort d'un buisson épais, a banni la crainte de son cœur, et ne prend pas la fuite ; elle entend les aboiements d'une meute, son corps est traversé d'un javelot, elle ne renonce point à sa fureur qu'elle n'ait blessé son ennemi ou ne meure à ses pieds : tel le fils de l'illustre Anténor ne veut point fuir, résolu d'éprouver la valeur d'Achille. Il avance son bouclier, et dirigeant contre lui son javelot, il élève la voix : Tu nourris donc en ton cœur, funeste Achille, le ferme espoir de ravager dans ce jour la ville des indomptables Troyens ! Téméraire, elle sera encore pour les Grecs la source de bien des malheurs : nous sommes dans ses remparts un peuple entier de guerriers intrépides, qui, combattant pour nos pères, nos femmes, et nos enfants, sauront la défendre ; et quoique tu sois si audacieux et si formidable, tu rencontreras ici la mort.

Il dit ; et son bras hardi lance le javelot, qui, d'un vol assuré, frappe son ennemi sous le genou : le cothurne de métal, sorti récemment des mains du divin artiste, rend un son éclatant et terrible ; et, tel est l'ouvrage d'un dieu, le trait en rejaillit sans pouvoir le percer. Achille se précipite sur le brave Agénor ; mais Apollon, ne lui accordant pas la gloire de l'abattre, enlève ce guerrier à la faveur d'un nuage, et le dépose, loin de ce champ périlleux, dans un paisible asile.

Cependant, par une illusion, écartant Achille des murs de Troie, ce dieu prend les traits et la stature d'Agénor, se montre à quelque distance aux yeux du héros, qui fond sur lui avec impétuosité et le poursuit à travers la plaine le long des rives tortueuses du Scamandre : Apollon ne le devance que de quelques pas pour l'attirer et le repaître de l'espoir d'une victoire facile. Alors, dans leur fuite rapide, les Troyens charmés, arrivent à flots nombreux près d'Ilion et s'y précipitent : aucun n'ose attendre ses compagnons hors des remparts pour connaître ceux qui ont échappé du combat, et ceux qui sont victimes de la mort ; mais heureux d'être mis en sûreté par leur course agile, ils se répandent avec une avide ardeur au sein de leurs murs.

CHANT XXII

Les Troyens consternés, tels que de timides faons, se précipitaient dans la ville; et séchant leur sueur, ils soulageaient leur soif ardente, appuyés contre leurs remparts, tandis que les Grecs s'en approchaient, le bouclier incliné sur leur sein. Hector seul, comme enchaîné par les destins, reste devant la porte Scées.

Alors Apollon, se tournant vers Achille : Mortel, dit-il, qu'est-ce qui t'engage à poursuivre avec tant d'ardeur une divinité, que ta rage te fait méconnaître? Pendant que tu détournes ici tes pas, peu t'importe que les Troyens, fuyant devant ton javelot, soient à l'abri de leurs murs. Veux-tu me ravir le jour, à moi, supérieur aux coups de la parque?

Divinité fatale, s'écrie Achille dans l'excès de son indignation, tu as donc borné mon triomphe en égarant mes pas loin de ces remparts! Que de Troyens encore eussent mordu la poussière! Tu m'as ravi la plus flatteuse gloire, et tu les a dérobés à mon bras; victoire facile! tu n'avais pas à redouter ma vengeance, dont ta divinité seule peut te garantir.

Il dit; et s'éloignant d'un pas superbe, il s'élance vers Ilion, comme un coursier triomphateur traîne facilement son char, et d'un vol soutenu franchit la poudreuse arène : tel Achille court avec agilité.

Priam, le premier, aperçoit le héros volant dans la plaine, aussi éclatant que l'astre qui se lève en automne, et qui, dans une effrayante nuit et au milieu de nombreuses étoiles, jette les feux les plus ardents; nommé le Chien de l'Orion, c'est l'astre le plus resplendissant; mais, signe funeste, il envoie aux malheureux mortels une flamme dévorante : ainsi, dans la course du héros, l'airain de ses armes lançait des feux. Le vieillard gémit, et levant les mains vers le ciel, il se frappe la tête et appelle avec des cris lamentables son fils, qui s'obstine à rester hors des portes, brûlant de combattre Achille. Son père, en lui tendant les bras, lui adresse les paroles les plus touchantes :

Hector, mon fils, seul et loin de tous les tiens, n'attends pas ce guerrier, si tu ne veux pas à cet instant même périr sous les coups d'un vainqueur dont tu ne peux balancer la force.

Le cruel! que n'est-il en horreur aux dieux ainsi qu'à moi! bientôt, étendu dans la plaine, il serait la pâture des vautours, et mon cœur serait soulagé du poids de la douleur qui l'accable. C'est lui qui m'a isolé, qui m'a privé de tant de fils vaillants; il leur a ravi le jour ou on les a vendus dans des îles éloignées. En ce moment même où les Troyens sont à l'abri de leurs remparts, je ne puis découvrir deux de mes fils, Lycaon et Polydore, que me donna la noble Laothoé. S'ils respirent encore dans le camp des Grecs, nous prodiguerons l'airain et l'or pour leur délivrance : nous ne sommes pas dénués de richesses ; l'illustre Altès en combla sa fille. Si leur vie est déjà terminée, s'ils sont dans l'empire des ombres, nous n'avons plus, leur mère et moi, auteurs infortunés de leur naissance, qu'à répandre des larmes. Mais, Hector, les regrets de nos peuples s'adouciront, pourvu que tu n'expires pas toi-même sous le fer meurtrier d'Achille. Mon fils, rentre dans nos murs pour sauver les Troyens, leurs femmes et leurs enfants ; ne consens pas que le fils de Pélée se couvre de la plus éclatante gloire, et ne renonce point toi-même à la douce lumière du jour. Enfin prends aussi pitié de moi, qui, malgré l'excès de mes disgrâces, n'ai pas encore perdu le sentiment, moi, infortuné, qui suis destiné par Jupiter à périr dans les larmes au terme le plus avancé de la vieillesse, en voyant tant de calamités terribles, mes fils immolés, mes filles arrachées de mon palais, nos lits souillés, nos tendres enfants dans l'horreur du meurtre écrasés contre la pierre, et les femmes de mes fils entraînées par les mains barbares des Grecs. Moi-même peut-être le dernier percé de coups, je rendrai le souffle qui m'anime; et les chiens fidèles qui me gardent aux portes de ce palais, que je nourris de ma table, enflammés de rage, méconnaissant leur maître, se disputeront mon cadavre, et se désaltèreront de mon propre sang. Ah! il est honorable à un jeune guerrier de mourir en combattant, d'être étendu dans la poussière couvert de blessures ; quelque traitement qu'il essuie, tout embellit cette mort : mais que les animaux voraces souillent la tête vénérable, la barbe blanchie d'un vieillard tombé sans défense ; qu'ils traînent, déchirent avec ignominie son cadavre dépouillé, voilà le comble des maux où puissent atteindre les mortels nés pour l'infortune. Il dit, et de ses mains arrache ses cheveux blancs ; mais il ne peut fléchir le cœur d'Hector.

D'une autre part, la mère de ce guerrier, gémissante, fondant en larmes, découvrait son sein; et lui montrant sa mamelle : Hector, ô mon fils, dit-elle en redoublant ses sanglots, respecte ce sein ; si jamais il apaisa les cris de ton enfance, souviens-toi, mon fils, de ces tendres soins, et té-

moigne quelque compassion à ta mère. Viens, et du haut de nos murs écarte ce guerrier féroce : pourquoi, homme altéré de sang, t'obstiner à le combattre de près? S'il te ravit le jour, ni moi qui t'enfantai, ni ton épouse dotée d'immenses richesses, nous n'aurons pas même la consolation, ô rejeton chéri d'une tige illustre, de te pleurer sur un lit funèbre; mais, loin de nous, près des vaisseaux des Grecs, tu seras en proie aux animaux dévorants.

Ainsi, versant des larmes, ils adressaient à leur fils des prières persuasives : mais en vain s'efforcent à le détourner de son dessein; il reste en ce lieu, malgré l'arrivée du formidable Achille. Tel qu'un serpent féroce, repu d'herbes venimeuses, enflé de rage, attend l'approche du voyageur, et, lançant d'horribles regards, se roule autour de sa caverne : tel, animé d'ardeur, Hector ne recule point. Inclinant contre une tour avancée son bouclier étincelant :

Ciel! dit-il en son grand cœur avec indignation, si je rentrais au sein de ces murs, Polydamas le premier me couvrirait de reproches, lui qui m'exhorta vivement à conduire l'armée vers nos remparts, la nuit fatale où le divin Achille se montra pour combattre. Je rejetai son avis : que ne l'ai-je écouté! Maintenant que tous nos guerriers ont été victimes de mon obstination, je redoute les Troyens et les austères Troyennes. Hector, diront les moins braves, Hector, se fiant trop à sa valeur, a perdu l'armée. Tel sera leur discours. Ah! plutôt que de l'entendre, ne rentrons qu'après avoir immolé cet ennemi, ou tombons avec gloire sous ses coups devant Troie.

Mais, si déposant mon bouclier, mon casque, et laissant ma lance inclinée contre nos remparts, j'allais vers ce héros pour offrir de rendre aux Atrides Hélène accompagnée de tous les trésors que Pâris, dans ses vaisseaux, conduisit avec elle à Troie, source injuste de cette guerre; si j'offrais d'autres richesses cachées dans nos murs, et que je fisse jurer aux Troyens de livrer aux Grecs la moitié de tous les biens de cette ville superbe..... Quelle indigne pensée!

Est-ce à moi de lui parler en suppliant? Et quand je m'y résoudrais, puis-je espérer de l'adoucir, d'obtenir qu'il écoute des paroles de paix? Avant que j'eusse repris les armes, dans un transport de sa rage il m'immolerait aussi facilement qu'il ravirait le jour à une femme. Nous sommes loin de pouvoir nous livrer aux discours familiers de l'innocence de l'âge, tels que ceux d'une jeune fille et d'un jeune garçon dont le chêne et le rocher fabuleux forment l'entretien paisible. Combattons, et sachons qui de nous Jupiter veut couronner de gloire.

Tandis que sans se retirer, il s'occupe de ces pensées, Achille arrive. Son casque s'agite comme celui du dieu des combats; sa main balance le frêne terrible qui ombragea le Pélion, et de son bouclier partent des feux éblouissants tels que ceux de la foudre ou du soleil sortant du sein de l'onde. A la démarche formidable du héros, aux éclairs que lancent ses armes divines, Hector troublé, comme si quelque dieu paraissait à ses regards, est saisi d'une terreur jusqu'alors inconnue. Il recule, abandonne les portes, et fuit devant Achille, qui le poursuit avec furie, se confiant dans la rapidité de sa course. Ainsi que, sur les montagnes, l'épervier, le plus agile des habitants de l'air, suit le vol oblique de la colombe[1], jette, lorsqu'il est près de l'atteindre, des cris perçants, et renouvelle souvent son essor, impatient de saisir sa proie : ainsi enflammé de courroux, Achille se précipite sur les pas d'Hector, qui court avec la même rapidité sous les remparts d'Ilion. Ils volent autour de ces remparts dans la route publique, passent devant la colline, les figuiers battus des vents, et touchent au lieu charmant où jaillit la double source du profond Scamandre. L'une jette des eaux bouillonnantes, couvertes d'une fumée aussi épaisse que celle d'une ardente flamme; l'autre, au plus fort de l'été, roule une eau limpide, aussi froide que la neige et le cristal de la glace : ces deux sources remplissent deux larges bassins du plus beau marbre, où durant les jours fortunés de la paix, les dames troyennes, et leurs filles ornées d'appas, purifiaient leurs superbes vêtements. C'est devant ces lieux qu'ils volent; celui qui court le premier est vaillant, celui qui le poursuit avec tant d'impétuosité est bien plus vaillant encore. Ils se disputent, non une victime, ou un bouclier, comme dans les courses où l'on couronne le plus agile des rivaux; c'est la vie d'Hector qu'ils se disputent. Tels qu'en l'honneur des funérailles d'un héros, de forts coursiers accoutumés au triomphe s'élancent dans la carrière, et courent d'un pas rapide autour de la borne, tandis qu'un trépied rare ou quelque belle esclave attend le vainqueur : tels ces deux héros volent trois fois autour de l'enceinte circulaire de la ville de Priam. La troupe céleste les suit de ses regards du haut de l'Olympe.

Alors le père des dieux et des hommes, rompant le silence : O sort infortuné ! dit-il, je vois un mortel qui m'est cher, poursuivi autour de ces remparts ; je partage le malheur d'Hector, qui, sur les nombreux sommets d'Ida, comme au haut de la citadelle d'Ilion, fit toujour fumer sur mes autels la graisse des victimes : le noble Achille va

1. Elle prend ce vol oblique dans l'espoir d'échapper.

l'atteindre. Divinités du ciel, l'arracherons-nous à la mort? ou, malgré ses rares qualités, permettrons-nous qu'il tombe à cet instant sous le fer du fils de Pélée ?

Père Souverain, toi qui du sein des nuages ténébreux lances la foudre brûlante, répondit Pallas, quelle parole est sortie de tes lèvres ! Tu veux renverser les anciennes lois des destinées, sauver ce mortel des fatales mains de la parque. Contente ce désir; mais tous les habitants de l'Olympe n'y seront pas favorables. Bannis ta crainte, ma fille chérie, dit Jupiter ; ce dessein n'est pas arrêté, et tu me verras propice à tes vœux. Pars, tu peux les accomplir.

Ces mots enflamment encore l'impatiente Pallas, qui descend du haut des cieux d'un vol précipité. Cependant Achille continuait sans relâche sa course ardente. Comme le limier qui a chassé un chevreuil hors de sa retraite le poursuit à travers les monts, les vallées, et les forêts ; et lors même que, frappé de terreur, celui qu'il presse a disparu, et se tapit sous les buissons, il ne prend point haleine, court, et suit sa trace jusqu'à ce qu'il le découvre : ainsi le rapide fils de Pélée ne laisse point échapper Hector. Chaque fois que ce guerrier veut s'élancer vers les tours de Troie, dans l'espoir que les siens, le secondant du haut de ces tours, lui donneront le temps de respirer, Achille le prévient et le repousse vers la plaine, volant toujours près des remparts. Comme il nous semble en songe que nous voudrions en vain saisir l'ennemi que nous poursuivons, qu'il ne peut nous fuir, et que nous ne pouvons l'atteindre ; ainsi les deux guerriers redoublent l'impétuosité de leur course, sans pouvoir ni se joindre ni s'éviter. Cependant Hector eût-il si longtemps égalé la rapidité des pas d'Achille, si Apollon, le secourant pour la dernière fois, n'eût ranimé sa vigueur et rendu son vol plus agile ? Le divin fils de Pélée, par ses signes, défend à ses troupes de lancer des traits contre Hector, craignant de ne pas porter les premiers coups et de se voir ravir la gloire de l'immoler.

Mais lorsqu'ils arrivent pour la quatrième fois aux sources du Scamandre, Jupiter déploie ses balances d'or, et, mettant dans les bassins les destinées d'Achille et du fils de Priam, celles qui décident du long sommeil du trépas, il prend la balance et pèse ces destinées : le bassin d'Hector descend, touche aux enfers. Apollon l'abandonne ; et Pallas s'approchant du fils de Pélée : Grand Achille, aimé de Jupiter, dit-elle, j'espère que voici le moment où, terrassant Hector, quelque insatiable qu'il soit de carnage, nous immortaliserons sur cette rive la gloire des Grecs. Désormais il ne saurait plus nous échapper ; c'est en vain qu'Apollon, prosterné humblement aux pieds de Jupiter, le conjure de

reculer cette heure fatale. Arrête, prends haleine, je vais engager ton ennemi à ne pas retarder le combat.

Le guerrier est transporté de joie ; et tandis qu'appuyé sur sa lance flamboyante, il respire un moment, la déesse, prenant les traits et la voix de Déiphobe, joint Hector. Mon frère, dit-elle, avec quel acharnement Achille te poursuit autour de nos murs! Faisons ferme, et repoussons ses attaques.

O Déiphobe, répond Hector, de tous mes frères nés d'Hécube, tu me fus toujours le plus cher ; combien ne dois-je pas désormais te révérer, toi dont l'œil est attaché sur moi, et qui ne crains pas de sortir de nos murs! Le reste s'y tient enfermé.

Un père, une mère, et tous mes amis, repartit la déesse, m'embrassant les genoux, me conjuraient de ne pas sortir, tant la terreur est générale; mais, loin de toi, je sentais mon cœur se consumer d'une tristesse profonde. Allons combattre avec audace, n'épargnons pas nos lances; sachons si le fils de Pélée, nous arrachant la vie, remportera de sanglantes dépouilles vers ses navires, ou s'il tombera lui-même sous ton javelot. Elle dit, et précédait le guerrier.

Lorsque les deux rivaux se rencontrent : Fils de Pélée, dit Hector, ne t'attends plus que je fuie devant toi; c'est assez que j'aie couru trois fois autour de la ville immense de Priam, et que je n'aie jamais soutenu de près ton attaque : en ce moment mon cœur m'anime à te combattre, et je suis résolu de mourir ou de t'arracher la vie. Mais suspendons nos coups pour adresser nos serments aux dieux, témoins et garants sacrés de nos accords. Je jure en leur présence que, si Jupiter me donne la victoire, s'il permet que je te prive de la lumière du jour, je ne te ferai pas subir un traitement inhumain ; que, content de t'avoir dépouillé de tes divines armes, je rendrai ton corps aux Grecs. Jure d'observer la même loi en ma faveur.

Achille tournant sur lui des regards pleins de rage : Hector, dit-il, ennemi funeste, garde-toi de me parler d'aucun accord. Comme il n'est point de traités entre le lion et l'homme, comme le loup et l'agneau ne vivent pas en concorde, mais dans une éternelle guerre, il ne peut y avoir entre nous aucun lien de paix : avant que nous puissions former la convention, l'un aura désaltéré de son sang le dieu des combats. Rappelle tout le feu de ta valeur; c'est à ce moment que tu as besoin de l'audace la plus intrépide. Plus de refuge; guidée par Minerve, cette lance va t'abattre, et tu expieras l'infortune de tous mes compagnons exterminés par ton javelot dans ton aveugle fureur.

Il dit. Sa lance terrible, après avoir été agitée, fend l'air.

Hector plie les genoux; la lance volant au-dessus de la tête du guerrier, s'enfonce dans la terre. Pallas la rapporte au fils de Pélée sans être aperçue du prince troyen, qui, prenant la parole : Achille, égal aux dieux, dit-il, tu t'es abusé, et Jupiter ne t'a pas instruit de ma destinée. Tu voulais par un discours frivole et artificieux m'intimider et me faire oublier ma valeur : mais ta lance ne m'atteindra point au dos[1]; perce le sein d'Hector, qui vole hardiment à toi, si quelque divinité t'accorde cette gloire. Cependant évite mon javelot à ton tour. Puisses-tu le recevoir tout entier dans ton corps! Les Troyens seraient délivrés du poids accablant de la guerre si tu descendais chez Pluton, toi leur fléau le plus redoutable.

Alors il agite et lance avec force un long javelot qui frappe le bouclier d'Achille, mais qui, repoussé par l'arme divine, vole au loin. A ce trait rapide, parti vainement de sa main, Hector frémit de colère, et bientôt montre un visage abattu : désarmé, il nomme à haute voix Déiphobe, qu'il a cru voir près de lui couvert d'un bouclier luisant, et il lui demande une forte lance; mais l'image de ce guerrier a disparu. Reconnaissant alors son erreur : Ah! dit-il, je n'en puis douter, les dieux m'appellent au trépas. Je croyais avoir pour appui un héros, Déiphobe mon frère; il est dans nos murailles; Pallas a fasciné mes yeux. Je n'ai près de moi que la fatale mort; plus de secours : tel est l'arrêt prononcé dès longtemps par Jupiter et son fils Apollon; eux qui se plurent à me tirer de tant de périls, ils m'abandonnent en ce moment à ma cruelle destinée! Mais je ne périrai pas du moins sans gloire, et je veux me signaler par quelque exploit dont le bruit parvienne jusqu'aux races futures.

En disant ces mots, il tire le glaive long, pesant, suspendu à son côté, et fond sur Achille. Comme l'aigle, planant au haut des airs, fond à travers les nuages ténébreux dans la plaine pour ravir un tendre agneau ou un lièvre tremblant; tel s'élance Hector, secouant son glaive. Achille, réveillant toute la férocité de sa rage, se précipite sur son ennemi. Son bouclier merveilleux lui couvre le sein : son casque éblouissant, à quatre cônes, s'élève et s'abaisse rapidement et avec une fierté menaçante; le panache d'or, longue chevelure dont Vulcain l'a chargé, se hérisse : et comme dans une nuit profonde, et entre toutes les étoiles du firmament, l'Hesper jette le plus vif éclat; telle étincelle la pointe acérée du javelot que balance la main d'Achille, lorsque, médi-

1. Les Spartiates citaient souvent ce vers. Chez eux un guerrier blessé au dos était privé des honneurs de la sépulture.

tant la perte d'Hector, il parcourut des yeux la taille majestueuse du héros, et cherche où pénètreront ses coups. Hector était entièrement garanti par l'armure superbe dont il dépouilla Patrocle immolé; elle ne laissait apercevoir que cet espace[1] où l'os sépare le cou des épaules, et par où peut s'exhaler en un moment le souffle de la vie. C'est là que, d'un bras furieux, Achille pousse son javelot qui perce de part en part le cou délicat et tendre : cependant le lourd airain ne tranche point le conduit de la voix, et laisse au fils de Priam le pouvoir d'articuler quelques paroles. Le guerrier tombe dans la poussière ; Achille triomphant s'écrie :

Hector, après avoir tué Patrocle, as-tu jamais pu te croire en sûreté? quoique absent, ne t'ai-je point inspiré de terreur ? Insensé! il restait à mon ami, près de nos vaisseaux, un vengeur, guerrier plus terrible que lui-même, moi qui t'ai donné la mort. Tandis que les animaux voraces disperseront tes membres avec ignominie, les Grecs rendront les plus grands honneurs aux mânes de Patrocle.

Hector, levant vers lui des yeux éteints : Je t'en conjure, lui dit-il, par toi-même, par tes genoux, et par ceux qui t'ont donné le jour, ne me fais point essuyer ce traitement barbare près des vaisseaux des Grecs. Reçois l'airain et l'or que te prodigueront mon père et ma vénérable mère ; rends-leur mon corps, qu'ils le transportent dans leur palais, et que les Troyens et leurs épouses allument mon bûcher funèbre.

Malheureux ! répond Achille d'un ton farouche, ne m'implore point par ces genoux, ni par ceux dont je tiens le jour. Après le deuil où tu m'as plongé, que ne peut ma rage m'égarer au point de porter à mes lèvres ta chair palpitante ! Juge si je puis t'arracher à l'ignominie que je t'ai préparée. Dût-on m'apporter ici pour ta rançon dix, vingt fois les dons que tu m'offres, et me promettre de nouveaux trésors; dût Priam égaler au poids de ton cadavre l'or qu'il viendrait déposer à mes pieds; ta mère n'aura pas la consolation de pleurer sur un lit funèbre le fruit de ses flancs, et les animaux voraces du ciel et de la terre se disputeront ton corps déchiré.

Alors le fils de Priam prononça d'une voix mourante ces dernières paroles : Je l'avais bien prévu; je connaissais trop ta dureté pour espérer de la vaincre; ton sein enferme un cœur de fer. Mais crains que le ciel ne soit mon ven-

1. Comme les armes qu'Hector avait enlevées à Patrocle étaient l'ouvrage de Vulcain, et qu'elles étaient impénétrables, le poète a soin de dire que, n'étant pas faites pour Hector, elles ne le couvraient pas entièrement.

geur; crains le jour où, malgré ton courage, Pâris, avec le secours d'Apollon, te renversera devant les portes Scées. Comme il achevait ces mots, la nuit du trépas s'épaissit sur ses yeux; son âme abandonne ses membres et vole aux enfers, plaignant sa destinée, et regrettant sa vigueur et sa jeunesse.

Meurs, dit Achille à celui qui n'est plus, meurs; je subirai le trépas quand Jupiter et les autres dieux l'ordonneront. Il dit; et arrachant son javelot du cadavre, il le pose à l'écart; il enlève au mort son armure sanglante. Tous les Grecs accourent, contemplent avec surprise la taille et la beauté merveilleuse du fils de Priam; plusieurs lui font de nouvelles blessures. Ah! disent-ils en se regardant l'un l'autre, qu'Hector est bien plus doux et plus docile en ce jour que lorsqu'il livra nos vaisseaux à la fureur des flammes! Et ils le frappaient d'un air triomphant.

Cependant Achille, ayant ravi ces nobles dépouilles : Amis, princes de la Grèce, dit-il debout au milieu des chefs et des soldats, après que les dieux ont fait tomber sous mes coups ce guerrier qui seul nous a causé plus de maux que tous les Troyens réunis, sachons, en attaquant Ilion, si, dénués de cet appui, ils veulent abandonner leur citadelle, ou si, malgré la chute d'Hector, ils osent rester au sein de leurs remparts. Mais quels sont les transports de mon cœur? Près de nos vaisseaux est encore étendu sur son lit funèbre le corps d'un héros auquel nous devons des pleurs et la sépulture, Patrocle. Tant que je serai parmi les vivants et qu'un souffle m'animera, il sera présent à ma mémoire; et quand même les morts seraient insensibles, l'image de ce tendre ami me suivra jusque dans les enfers. Guerriers, retournons vers nos vaisseaux avec le corps du fils de Priam, en faisant éclater ce chant de triomphe : Nous avons remporté une illustre gloire : nous avons immolé le grand Hector, adoré dans tout Ilion comme une divinité.

Aussitôt, traitant Hector avec la barbarie d'un vainqueur courroucé, il lui perce les pieds, et les serrant avec des courroies, l'attache derrière son char; la tête est couchée à terre. Il monte sur le char; d'une main il élève les superbes dépouilles, et de l'autre frappe les coursiers, qui volent avec ardeur vers le rivage. Une nuée de poussière environne le cadavre emporté par le char : la noire chevelure d'Hector est traînée sur le sable; et sa tête, qui fut ornée de grâces, sillonne la plaine poudreuse. Ainsi Jupiter permettant que le fils de Priam, dans sa patrie, fût en proie à la rage insultante de ses ennemis, cette tête martiale était souillée de poussière.

Alors sa mère s'arrache les cheveux, jette loin d'elle son

voile éclatant, et, l'œil attaché sur son fils, remplit l'air de cris aigus. Son père pousse des plaintes lugubres. Autour d'eux on s'abandonne aux gémissements, on éclate en sanglots dans la ville entière; il semble que tout Ilion, depuis le faîte de ses tours, soit en proie aux flammes dévorantes. A peine la foule peut-elle retenir le vieillard : indigné qu'on s'oppose à une si juste douleur, il veut se précipiter hors des portes de Troie; il se roule dans la fange, il nomme et implore ceux qui l'entourent : N'arrêtez point mes pas, mes amis; quelles que soient vos terreurs, souffrez que je me rende seul aux vaisseaux des Grecs. Oui, je veux embrasser les genoux de ce funeste ennemi, de ce meurtrier féroce ; peut-être respectera-t-il mes cheveux blancs ; peut-être je lui inspirerai quelque compassion. Il a un père, accablé comme moi du fardeau des ans et des misères humaines. Hélas ! Pélée lui donna le jour et l'éleva pour la ruine des Troyens, surtout pour ma propre ruine. Combien de mes fils qu'il a précipités dans les enfers à la fleur de leur jeunesse ! ils m'étaient chers; ils sont l'objet de ma douleur profonde : mais je les pleure bien moins encore tous ensemble que celui dont la perte cruelle va me faire descendre avec amertume dans le tombeau, le seul Hector. Ah ! avant ce coup fatal, que n'est-il mort entre mes bras ! au moins moi et sa mère, cette infortunée qui lui donna le jour, nous serions-nous rassasiés de la douceur de gémir et de pleurer sur ses cendres.

En même temps il versait des larmes amères ; autour de lui gémissaient les citoyens. Hécube, au milieu des Troyennes, commençant le deuil, poussait des plaintes entrecoupées de profonds soupirs. Mon fils ! malheureuse que je suis ! pourquoi respiré-je encore, après être arrivée au comble des disgrâces, séparée pour jamais de toi ? Jour et nuit tu étais ma gloire dans Ilion, et le salut de tous les Troyens ; ils t'adoraient comme un des immortels. Vivant, tu étais l'orgueil de nos peuples ; maintenant tu es victime de la mort. Ces paroles étaient accompagnées d'un torrent de pleurs.

L'épouse d'Hector n'avait pas encore appris la plus légère nouvelle de l'infortune de ce guerrier ; on ne lui avait pas annoncé que son époux fût demeuré seul hors des portes. Retirée dans l'asile le plus reculé de son palais, elle formait le double tissu d'une robe éclatante ; sa main l'embellissait de tableaux variés. Elle avait ordonné à ses femmes de poser une grande urne sur les flammes pour que le bain fût préparé dès qu'Hector reviendrait du combat. Espoir aveugle ! elle ne sait pas que, loin de ce bain, Pallas l'a terrassé par le bras d'Achille.

Cependant les plaintes et les cris qui s'élevaient d'une des tours frappent l'oreille d'Andromaque ; un tremblement terrible parcourt ses membres, la navette échappe de sa main. Accourez, dit-elle à ses femmes, et que plusieurs de vous me suivent ; je veux m'instruire de notre sort. J'ai entendu les cris de la vénérable Hécube ; mon cœur palpite comme s'il voulait sortir de mon sein, mes genoux raidis se glacent : sans doute quelque grand malheur menace les fils de Priam. Dieux ? détournez loin de moi ce funeste augure : mais je tremble qu'Achille, semblable aux immortels, n'ait fermé la retraite au seul Hector, qu'il ne l'ait repoussé dans la plaine, et enfin n'ait dompté cette audace guerrière si funeste à nos ennemis : car jamais Hector ne resta dans les rangs ; il courait aux périls loin de tous les siens, ne le cédant pas aux plus hardis par son courage.

Elle dit ; et suivie de ses femmes, et le cœur palpitant d'effroi, elle se précipite comme une bacchante, hors du palais, gagne les remparts, monte sur la tour, et fend la foule des guerriers, portant de toutes parts un œil craintif. Elle aperçoit son époux traîné indignement dans la poussière, emporté par les rapides coursiers vers les vaisseaux des Grecs. A cet aspect ses yeux sont couverts d'une nuit ténébreuse, elle tombe à la renverse, prête à rendre le dernier soupir ; les superbes ornements de sa tête, les rubans, le réseau et les liens de sa chevelure, volent au loin ; son voile précieux est emporté dans l'air, ce voile qu'elle avait reçu des mains de la blonde Vénus le jour où le vaillant Hector l'emmena du palais d'Eétion dans le sien après l'avoir comblée des plus magnifiques présents. Ses sœurs et les femmes de ses frères rassemblées autour d'elle, la soutiennent entre leurs bras ; le seul désir qu'elle forme est que la mort l'arrache à cette douleur profonde. Dès qu'elle a repris ses sens et qu'un souffle léger la ranime, des gémissements se pressent hors de son sein ; elle s'écrie au milieu des Troyennes éplorées :

Malheureux Hector ! malheureuse Andromaque ! nous sommes nés tous deux sous l'astre le plus fatal, toi dans le palais de Priam, moi au sein d'Hypoplacie et des murs de Thèbes, dans le palais d'Eétion, qui éleva si tendrement mon enfance, infortuné père d'une fille bien plus infortunée : plût au ciel qu'il ne m'eût point donné la vie ! Cher époux ! tu descends dans les abîmes sombres, séjour de la mort, et tu me laisses dans ta demeure, livrée au deuil le plus amer, veuve désolée. Le fils que, pour notre malheur, nous avons mis au jour est encore dans la plus tendre enfance ; tu ne seras point son appui, Hector qui n'es plus, et il ne te sera d'aucun secours. Quand même il échapperait au fléau de

cette guerre lamentable, les périls et les maux l'attendent en foule ; d'injustes étrangers lui enlèveront ses biens. Le jour qui fait un orphelin le prive de ses protecteurs et de ses amis ; Astyanax ne se montrera plus que le front baissé, le visage humide de larmes ; cet enfant, dénué de tout, implorera les amis de son père, les prenant humblement par la tunique ou le manteau. Parmi ceux qu'il aura le plus touchés, quelqu'un lui accordera un faible soulagement ; la coupe légère approchée un moment de ses lèvres arides, les mouillera sans rafraîchir son palais. Un autre, heureux de croître à l'ombre d'un père et d'une mère, le repoussera rudement, en le chargeant d'opprobres : Va, malheureux, lui dira-t-il, ton père ne partage plus nos festins. Astyanax reviendra pleurant dans les bras de sa mère, veuve délaissée : et ce tendre enfant, nourri de moelle et des mets les plus exquis sur les genoux d'Hector, et qui, lorsque le sommeil suspendait ses jeux innocents, dormait le cœur charmé par les délices, sur le duvet le plus doux et entre les bras de celle qui l'allaita ; cet enfant, privé d'un père, ne trouvera point d'asile contre l'insulte et le malheur, malgré le surnom d'Astyanax dont il fut décoré de la part des Troyens : car, Hector, tu défendais seul leurs portes et leurs remparts. Maintenant, loin de ceux qui t'ont donné la naissance, les vers rongeront, près de la flotte des Grecs, les restes échappés à la dent vorace des animaux qui t'auront traîné tout nu sur le rivage. C'est donc en vain que se gardent pour toi dans notre palais tant de vêtements fins et précieux, préparés par les mains de nos femmes ! Je veux tout livrer aux flammes ; désormais ils te sont superflus, aucun ne te servira même de linceul funèbre : qu'ils soient consumés en ton honneur aux yeux des Troyens et des Troyennes.

En prononçant ces paroles, elle verse un torrent de pleurs ; et les femmes qui l'environnent accompagnent ses plaintes de longs gémissements.

CHANT XXIII

Tout gémissait dans Troie. Cependant les Grecs, arrivés aux bords de l'Hellespont et près de leurs vaisseaux, se dispersent dans leurs tentes. Achille ne permet point aux Thessaliens de se retirer. Entouré de leurs cohortes belliqueuses : Braves combattants, dit-il, chers compagnons, ne dételons pas encore nos coursiers vigoureux ; approchons de ce lit funèbre avec nos chars ; offrons à Patrocle le tribu de nos regrets et de nos larmes, honneurs qui sont dus aux morts. Ne détachons les coursiers, et ne prenons tous de la nourriture, qu'après avoir satisfait aux témoignages de notre amère douleur.

A ces mots les cohortes nombreuses font éclater leur douleur. Achille est à leur tête, et les superbes coursiers sont conduits trois fois autour du corps de Patrocle : l'air retentit de plaintes lugubres ; et Thétis, au milieu des Thessaliens, les excite elle-même à la tristesse et au deuil. Le sable est mouillé de leurs pleurs, leurs armes en sont inondées, tant ils regrettent ce héros, qui fut la terreur des ennemis. Achille ouvrant le deuil, tire de fréquents soupirs du fond de son cœur ; et posant ses mains ensanglantées sur le sein de son ami : Réjouis-toi, dit-il, ô Patrocle ! quoique tu sois dans les enfers. J'accomplirai tout ce que j'ai promis ; je t'ai juré de traîner Hector jusqu'en ces lieux pour le livrer aux animaux dévorants, et de faire mourir autour de ton bûcher douze jeunes Troyens d'un sang illustre, dans le courroux dont m'enflamme ta mort. Il dit ; et traitant le noble Hector avec la plus grande barbarie, il le fait étendre devant le lit de Patrocle, le front dans la poussière.

Les Thessaliens déposent leurs armes brillantes, détellent leurs bruyants coursiers, et s'assemblent en foule devant la tente du petit-fils d'Æacus. Il leur donne avec splendeur le repas funèbre. Des troupeaux de bœufs tombent égorgés, poussant de rauques et sourds gémissements ; des troupeaux de chèvres et de brebis bêlantes sont immolés, et des porcs aux dents éclatantes, gras et succulents, sont étendus et fument devant les flammes de Vulcain ; le sang des victimes ruisselle à grands flots autour du corps de Patrocle.

Cependant, et non sans peine, les rois conduisent vers Agamemnon le divin fils de Pélée, toujours désespéré du trépas de son ami. Dès qu'ils entrent dans la tente, le chef des Grecs ordonne à ses hérauts d'allumer le feu sous une grande urne, dans l'espoir d'engager Achille à laver le sang et la poussière dont il est souillé : mais il refuse d'un ton ferme, et scelle d'un serment son refus. J'en atteste Jupiter le plus élevé des dieux, il ne m'est pas permis d'approcher du bain avant d'avoir mis Patrocle sur le bûcher, érigé sa tombe, et de lui avoir consacré l'offrande de ma chevelure ; car, tant que je serai parmi les vivants, je n'éprouverai pas une seconde fois la douleur dont je me sens pénétré. Je prendrai part maintenant au festin, quelque odieux qu'il soit à ma tristesse. Mais, Atride, roi des guerriers, ordonne que dès l'aurore on amène le bois de la forêt, qu'on dresse le bûcher, et qu'on prépare les honneurs qui doivent accompagner mon ami au ténébreux empire ; qu'une grande flamme consume promptement le corps de ce héros : et que les troupes, n'ayant plus sous les yeux ce spectacle funeste, retournent aux travaux de la guerre.

Les chefs se rendent à tous ses désirs. Le repas étant prêt, chacun se hâte de jouir de l'abondance, et, ayant réparé ses forces, va dans sa tente chercher le repos. Achille, entouré de ses nombreux Thessaliens, se couche sur la terre purifiée par l'onde au bord du rivage que la mer bruyante vient battre de ses flots ; et il remplit l'air de profonds gémissements. Le sommeil qui dissipe nos peines, s'emparant de lui, environnait de ses douces vapeurs ce héros, accablé de la fatigue qu'il avait essuyée en volant sur les pas d'Hector autour d'Ilion : tout à coup lui apparaît l'ombre du malheureux Patrocle ; c'était lui-même, ses traits, sa haute stature, ses regards intéressants, sa voix touchante, et ses vêtements. Penché sur la tête du guerrier :

Tu dors, Achille, dit-il, et tu peux m'oublier ! Vivant, j'éprouvai ta tendresse ; mort, je te vois insensible à mes maux. Hâte-toi de m'ensevelir pour que j'arrive aux enfers ; de pâles ombres, des spectres m'en écartent, et ne me permettent point de traverser le fleuve ; j'erre en vain autour des portes immenses de la demeure de Pluton. Donne-moi la main, mes pleurs t'en conjurent ; je ne reviendrai plus du séjour des morts quand on m'aura fait jouir de la flamme du bûcher. Nous ne goûterons plus la douceur de nous communiquer nos plus secrètes pensées, assis loin de nos compagnons les plus chers ; le gouffre odieux qui m'était destiné dès ma naissance vient de m'engloutir. Et toi, fils divin de Pélée, un même sort te condamne à périr sous les murs fameux de Troie. Je te fais cependant cette prière ; qu'elle

soit un ordre sacré : Achille, que nos cendres ne soient point séparées. Nous fûmes nourris ensemble dans le palais de tes pères ; j'étais enfant lorsque Ménœtius m'y conduisit de la Locride pour me dérober aux suites d'un meurtre involontaire, commis le jour funeste où, jouant aux dés, je frappai dans mon courroux, le fils d'Amphidamas d'un coup imprudent. Le noble Pélée me reçut dans sa demeure ; il m'éleva avec les plus tendres soins, me nomma ton écuyer. Ordonne donc que nos os soient réunis sous la même tombe, dans cette urne d'or que tu reçus de ton auguste mère[1].

Achille, prenant la parole : Est-ce toi, respectable ami, frère tendre, qui m'imposes ces devoirs ? n'en doute point ; docile à tes ordres, je remplirai tes vœux. Approche ; que, nous serrant au moins un moment entre nos bras, nous savourions la triste douceur de répandre des larmes.

Il lui tendait les bras ; mais il ne peut le saisir ; l'ombre disparaît comme une fumée, et rentre dans la terre avec des cris sourds et lamentables. Achille, effrayé, se réveille et se lève ; ses mains qui se frappent font retentir l'air, et il dit d'une voix douloureuse : Dieux ! il est donc vrai que notre âme, vaine image du corps qu'elle anima, nous survit encore au séjour des enfers ! Toute la nuit m'est apparue l'ombre plaintive et désolée du malheureux Patrocle ; penchée sur moi, elle m'a commis des soins attendrissants. Qu'elle était semblable à lui-même !

Ces paroles réveillent dans tous les cœurs la tristesse et le deuil ; et l'Aurore, paraissant avec ses doigts de rose, les trouvent encore versant des larmes autour du cadavre d'un héros si digne de leurs regrets.

Cependant Agamemnon veut qu'une troupe nombreuse d'hommes et de mulets sorte des tentes, et se hâte d'amener du bois de la forêt ; un guerrier distingué se charge de les conduire, Mérion, écuyer du sage Idoménée. Les hommes partent précédés des mulets, et tenant en main des haches tranchantes et de forts cordages. Ils vont gravissant, descendant, remontant, et suivant des chemins tortueux. Arrivés au milieu de la forêt d'Ida arrosée de sources, leurs mains, armées du large acier, abattent les chênes majestueux, qui tombent en faisant gémir profondément la terre. Ils fendent les troncs, et les attachent aux mulets, dont les pas deviennent rapides, empressés d'arriver dans la plaine

1. Bacchus ayant reçu Vulcain dans l'île de Naxos, celui-ci lui fit présent d'une urne d'or. Poursuivi ensuite par Lycurgue, il se réfugia dans la mer ; et Thétis lui ayant fait une réception favorable, il lui donna cette urne. Thétis la remit à son fils, pour que les os de ce guerrier y fussent déposés après sa mort.

à travers l'épaisseur des buissons. La troupe des bûcherons les suit, chargée des mêmes fardeaux. L'écuyer d'Idoménée l'avait ordonné. Ils déposent ces bois sur le rivage, où le fils de Pélée avait prescrit d'élever une tombe pour Patrocle et pour lui-même.

Après avoir entassé le bois dont la forêt vient d'être dépouillée, la troupe attend de nouveaux ordres. Alors Achille commande à ses Thessaliens belliqueux de revêtir l'airain et d'atteler leurs coursiers. Ils accourent revêtus de leurs armes, et montent, écuyers et chefs, sur les chars, qui ouvrent la marche, et que suit une nuée d'immenses légions. Au milieu d'eux est le corps de Patrocle, porté par ses compagnons, et couvert des cheveux entassés qu'ils se coupent pour les lui consacrer[1]. Le grand Achille paraît ensuite, soutenant de ses mains la tête de son ami[2]. Plongé dans une sombre tristesse, il conduisait ce noble compagnon au tombeau.

Arrivés au lieu qu'il leur a marqué, ils déposent le corps, et dressent le bûcher pour satisfaire cette ombre magnanime. Alors s'élève une nouvelle pensée dans l'esprit du héros : il coupe la chevelure flottante d'un blond éclatant qu'il nourrissait pour le fleuve Sperchius[3] ; et attachant l'œil sur l'empire de la mer : Sperchius, dit-il en soupirant, c'est en vain que mon père Pélée te promit que, si je retournais dans l'heureux séjour de ma patrie, je t'offrirais ma chevelure, que je ferais couler avec le sang d'une hécatombe celui de cinquante béliers, près de ta source, dans un champ qui t'est consacré, où fume en ton honneur un autel odorant. Tel fut le vœu du vieillard ; mais tu n'as point exaucé ses désirs. Puisque je ne dois jamais revoir ma terre natale, je veux qu'un héros, que Patrocle emporte cette chevelure aux enfers.

Il dit, et la dépose entre les mains de son tendre ami.

1. La douleur avait imaginé d'ensevelir quelque partie de soi-même avec les personnes qui faisaient l'objet de nos regrets. C'était d'ailleurs l'emblème d'un grand désespoir, qui va quelquefois jusqu'à s'arracher les cheveux. Pope observe qu'au contraire une longue chevelure était un signe de douleur chez les peuples dont l'usage était de porter les cheveux fort courts.

2. C'était la triste fonction du plus proche parent ou de celui qui avait été le plus attaché au mort.

3. On consacrait anciennement sa chevelure aux fleuves ; et les pères et les mères faisaient souvent ce vœu pour leurs enfants, parce qu'on honorait l'eau comme l'élément qui contribue le plus à la naissance et à la nourriture des hommes ; c'est pourquoi les fleuves étaient appelés κουροτρόφοι, nourriciers des jeunes gens. Achille a les yeux attachés sur la mer, parce qu'il se tourne vers le fleuve à qui il s'adresse.

Cet hommage réveille la douleur et le deuil de tous les assistants : et le soleil en terminant sa carrière, les eût laissés dans les pleurs ; mais le fils de Pélée s'approchant d'Agamemnon : Prince, dit-il, dont nous respectons la voix, le sort ramènera la saison des plaintes ; ordonne que les troupes s'éloignent du bûcher, qu'elles aillent renouveler leurs forces. Nous aurons soin des funérailles, nous auxquels surtout appartient ce devoir : que les chefs seuls restent avec nous pour l'accomplir. A ces mots, Agamemnon donne l'ordre, et les troupes se dispersent dans leurs tentes.

Alors ceux qui veillent au soin des funérailles entassent les chênes, dressent un bûcher, qui occupe dans sa longueur et dans sa largeur cent pieds d'étendue. Le cœur serré de tristesse, ils placent Patrocle au haut du bûcher. On immole et on dépouille une grande multitude de brebis grasses et de bœufs à la corne redoutée. Le magnanime Achille couvre de la graisse de ces victimes tout le cadavre autour duquel il amoncelle leurs corps; tenant de grands vases, il verse aux deux côtés du lit funèbre le miel et l'huile. Il y précipite quatre coursiers vigoureux, en poussant de longs gémissements. Des neuf dogues qu'il nourrissait de sa table, il en égorge deux, et les livre au bûcher. Il y livre douze rejetons de nobles Troyens, qu'il a percés de son fer dans son courroux, que rien ne pouvait arrêter. Enfin il porte au bûcher la flamme invincible pour le dévorer ; et, faisant retentir l'air de ses cris douloureux, il appelle son fidèle compagnon: Reçois mes adieux, ô Patrocle, et ressens quelque satisfaction dans le séjour même des ombres. J'ai rempli mes promesses ; douze jeunes Troyens d'un sang illustre vont être consumés avec toi par les flammes : je n'y livre point Hector, il sera la proie des animaux carnassiers.

Telles furent ses menaces. Cependant les animaux voraces respectaient le corps de ce prince : la fille de Jupiter, Vénus, attentive jour et nuit à les en écarter, l'oignit d'une huile céleste, parfum de rose et d'ambroisie, pour qu'il ne reçût aucun dommage quand il serait traîné par le char du héros ; et Apollon fit descendre du ciel jusque dans la plaine un nuage azuré[1] qui couvrait tout l'espace occupé par le cadavre, pour que ses membres ne fussent point desséchés par les rayons ardents de l'astre du jour.

Cependant le bûcher de Patrocle qu'enchaîne le sommeil de la mort tardait à s'embraser. Alors l'impétueux Achille

1. Apollon, ou le soleil, forme des nuages par les vapeurs qu'il attire. L'ombre n'est, selon la remarque des commentateurs, que pour l'espace seul qui couvre le corps ; c'est là le prodige.

s'écarte; il implore Borée et le vent d'occident; il leur promet des sacrifices somptueux, et, leur faisant de grandes libations d'une coupe d'or, il les conjure d'accourir pour allumer promptement le bûcher et consumer le cadavre. Iris entend cette prière et vole au séjour des vents. Rassemblés en foule dans la demeure de celui qui souffle avec véhémence des lieux où se couche le soleil, ils se livraient aux plaisirs d'un festin : la déesse agile s'arrête sur le seuil de marbre. A son arrivée tous se lèvent, chacun l'invite à se placer; mais prenant la parole : Il n'est pas temps de me reposer, dit-elle; je vais à l'extrémité de la mer chez les habitants de l'Ethiopie, qui sacrifient des hécatombes aux immortels, et je dois participer à ces fêtes. Mais toi, Borée, et toi dont le souffle tumultueux part de l'occident, Achille vous supplie de voler à son secours; il vous promet de nombreuses victimes, si vous embrasez sans délai le bûcher sur lequel l'objet des gémissements de tous les Grecs, Patrocle, est étendu.

En achevant ces mots, la déesse disparaît. Les vents sortent avec un tumulte horrible, chassent devant eux les nuages, arrivent sur la mer enflée sous leur haleine sonore, et, touchant aux rives de Troie, fondent sur le bûcher; les flammes s'élèvent jusqu'au ciel avec un bruit éclatant. Durant toute la nuit les vents agitent les flammes de leur souffle impétueux; et Achille, tenant une coupe profonde, puise le vin dans une urne d'or, et arrose à longs flots la terre de libations, appelant à haute voix l'ombre du malheureux Patrocle. Tel qu'un père se désole en consumant les os d'un fils prêt à former les nœuds de l'hyménée, et dont la mort plonge dans le deuil les infortunés dont il tenait la naissance : tel Achille se désolait en consumant les os de son ami; et se traînant autour du bûcher, son cœur sans relâche exhalait de profonds soupirs, jusqu'à ce que l'étoile du matin paraissant sur la terre pour annoncer le jour, suivie de l'aurore qui dorait la mer de ses rayons, les flammes commencèrent à s'amortir, et enfin s'éteignirent. Les vents revolent alors dans leur demeure à travers la mer de Thrace, qui furieuse s'enfle en mugissant sous leur passage. Et le héros, qui s'éloigne du bûcher, se repose, épuisé de fatigue; le doux sommeil vient fermer sa paupière : mais bientôt réveillé par le tumulte des chefs qui s'assemblaient en foule autour du fils d'Atrée, il se lève et leur tient ce discours :

Agamemnon, et vous, princes de la Grèce, achevons d'éteindre avec la liqueur du vin les flammes[1] qui ont

1. On employait à cet usage le vin et non pas l'eau, parce que l'eau était l'élément consacré à la génération, et regardé comme le principe des êtres.

répandu leur ardeur dévorante dans tout le bûcher ; et soyons attentifs à recueillir les os de Patrocle. Il est facile de les reconnaître ; il était étendu au milieu du bûcher; sur les bords ont été consumés les captifs, confondus avec les chevaux. Renfermons dans une urne d'or ces restes précieux, enveloppés deux fois de la graisse des victimes[1], et qu'ils reposent dans cette urne jusqu'à ce que je descende moi-même aux royaumes sombres. Je ne veux point qu'on lui érige encore de magnifique tombeau; contentons-nous de l'ensevelir avec peu d'appareil. Vous qui me survivrez, vous pourrez, avant de couvrir la mer de vos navires, élever un monument vaste et pompeux.

Les Grecs, dociles à la voix du fils de Pélée, éteignent avec la liqueur du vin les restes de la flamme répandue dans tout le bûcher ; les cendres profondes s'affaissent. Le visage baigné de larmes, ils enveloppent deux fois de la graisse des victimes et recueillent dans l'urne d'or les os blancs de ce compagnon plein de douceur ; et déposant l'urne dans la tente d'Achille, ils la couvrent d'un voile léger. Ils tracent ensuite l'enceinte circulaire de la tombe : ils en jettent les fondements autour du bûcher sur lequel ils amoncellent la terre. Dès qu'ils ont élevé cette tombe, ils se retirent.

Mais Achille retient les troupes, et les fait asseoir dans un cirque immense. On apporte de ses tentes les plus riches prix, des vases et des trépieds, on amène des coursiers, des mulets, des bœufs au front vigoureux, et de belles captives, on prodigue le fer luisant. D'abord il destine de nobles prix aux agiles conducteurs des chars. Il veut que le vainqueur emmène une captive distinguée par sa beauté et par l'industrie de ses mains, et reçoive encore un large trépied à double anse : il donne à celui qui le suivra de plus près une cavale âgée de six ans, indomptée, portant un jeune mulet dans son sein ; le quatrième, deux talents d'or; et le dernier un vase profond qui n'a pas touché les flammes.

Il se lève ; et prenant la parole : Fils d'Atrée, et vous, Grecs belliqueux, dit-il, ces prix rangés dans le cirque attendent les chars. Si cette lice s'ouvrait en mémoire de quelque autre guerrier, je retournerais dans ma tente avec le premier prix. Vous savez combien mes coursiers l'emportent par leur valeur sur tous ceux de l'armée; ils sont immortels, et Neptune en fit don à mon père Pélée, qui me permit de les atteler à mon char. Mais ni moi ni mes invincibles coursiers nous ne participerons point à ces jeux : ils

1. C'était pour que ces os ne fussent pas réduits en poudre par trop de sécheresse.

ont perdu un écuyer dont la vaillance égalait la douceur, qui souvent versait sur leur crinière des flots d'huile luisante après l'avoir purifiée avec l'eau limpide : ils le regrettent, et, debout, la tête penchée, la crinière répandue sur le sable, ils sont immobiles et pénétrés d'une morne tristesse. Vous, courez dans cette carrière, vous tous, dans l'armée, qui êtes remplis de confiance dans vos coursiers et dans vos chars.

Ainsi parla le fils de Pélée. Aussitôt d'agiles écuyers se lèvent. Le premier est le roi Eumèle, fils chéri d'Admète, et fameux dans l'art de diriger les rênes. Après lui paraît le vaillant Diomède; il a conduit sous les freins les chevaux de Tros qu'il ravit au fils d'Anchise, dérobé à la mort par Apollon. Le blond Ménélas s'avance ensuite, noble chef, qui mène deux coursiers impétueux, Æthée, jument d'Agamemnon, et Podarge, son propre coursier. Echépolus donna cette jument au roi pour s'exempter de le suivre à Troie, et pour vivre tranquillement au sein des délices; comblé de richesses par Jupiter, il habitait les superbes murs de Sicone : c'est cette jument ardente à la course que Ménélas vient d'atteler à son char. Antiloque, fils illustre du magnanime Nestor, est le quatrième chef qui a préparé pour ces jeux des coursiers remarquables par leur beauté ; nés dans Pylos, leur ardeur n'était pas encore entièrement glacée. Son père, appuyé sur le char, lui fait de sages exhortations, quoiqu'il connaisse la prudence de son fils.

Antiloque, Jupiter et Neptune t'ont chéri dès tes jeunes ans, et t'ont formé à conduire savamment un char; il est superflu de t'adresser beaucoup de leçons. On t'a vu plus d'une fois voler avec dextérité autour de la borne; mais tes chevaux appesantis ne soutiennent plus une longue course, et c'est ce qui me remplit de crainte; tes rivaux, sans avoir plus d'habileté, gouvernent des coursiers plus agiles. Mais, mon fils, si tu ne veux pas que la pique t'échappe, aie recours à toute ton adresse. L'art est plus utile au charpentier que la force; c'est par le secours de l'art qu'un pilote dirige sur la sombre mer un léger vaisseau battu des vents : l'art peut de même ici suppléer à la vitesse. Celui qui se repose trop sur la bonté de ses chevaux court en imprudent dans la vaste carrière, s'abandonne à leurs écarts plutôt que de les contenir: mais celui qui écoute l'expérience, conduisît-il de moindres coursiers, l'œil toujours fixé sur la borne, habile à la côtoyer, saisit l'instant où il faut retenir les rênes, et maître de tous ses mouvements, observe le rival dont il est précédé. Je vais te décrire la borne; il est facile de la distinguer; tu la reconnaîtras. De ce côté s'élève la terre, à la hauteur d'une coudée, le tronc aride d'un chêne ou d'un hêtre qui a résisté

au temps, que soutiennent dans un chemin étroit deux pierres éclatantes, et qu'entoure un terrain uni; c'est une tombe antique, ou quelque borne d'un âge reculé, et c'est aujourd'hui celle qu'Achille marque à votre course. Fais tes efforts pour t'en approcher; quand tu y seras parvenu, incline-toi légèrement vers la gauche, et, animant d'une voix menaçante le coursier qui est à ta droite, lâche-lui les rênes, et dirige l'autre si près de la borne, que le moyeu de la rapide roue semble la raser : mais garde-toi de heurter contre la pierre, de peur de blesser tes chevaux ou de briser ton char; tu comblerais tes rivaux de joie, et tu serais couvert d'ignominie. Mon fils, sois prudent, et tu éviteras ces périls. Si tu franchis heureusement la borne, nul, malgré sa poursuite ardente, ne pourra te devancer ni t'atteindre, quand l'agile Arion[1], ce coursier d'Adraste et de race immortelle, ou ceux de Laomédon, l'honneur de cette rive, voleraient sur la trace de ton char. Après avoir donné toutes ces leçons à son fils, le vieillard se retire et reprend sa place. Mérion est le dernier qui, pour cette course, a préparé des chevaux brillants par leur crinière.

Ils montent sur leurs chars, jettent leurs lots dans un casque : Achille les agite, et celui d'Antiloque sort le premier; Eumèle a la seconde place[2]; après lui est nommé l'illustre Ménélas; le sort appelle ensuite Mérion; Diomède le plus vaillant de tous, est le dernier. Ils prennent leurs rangs : Achille leur montre de loin la borne dans un espace uni; il y envoie le vénérable Phœnix, écuyer de son père, pour observer la course d'un œil attentif, et lui en faire un rapport fidèle.

Les rivaux en même temps élèvent leur fouet, et, agitant les rênes, animent de leurs cris les ardents coursiers, qui soudain se sont précipités dans la lice loin des navires. La poussière s'arrête dans les airs, excitée par leurs pas, comme un nuage ou un tourbillon; leurs longues crinières flottent abandonnées aux vents. Tantôt les chars rasent la plaine unie; tantôt ils s'élancent à bonds périlleux, sans que leurs conducteurs chancellent: transportés du désir de la victoire, le cœur de chacun d'eux palpite; chacun exhorte, encourage

1. Il nomme ce cheval et ceux de Laomédon, afin qu'Antiloque ne craigne pas ceux de Diomède, qui avaient été enlevés à Enée, et qui descendaient d'une race divine. Le cheval Arion passait pour être né de Neptune et d'une des Furies. Il semble que la force de l'élément de la mer ait été l'origine de cette fable: Homère, en parlant ailleurs d'un cheval distingué, dit qu'il était né aux bords de la mer.

2. Il est clair que ces chars sont rangés de front, et non, comme quelques-uns l'ont cru, l'un derrière l'autre. On conçoit que les places ne doivent pas être indifférentes.

ses coursiers volant à travers l'épaisse poussière. Mais lorsque approchant du terme de leur course, ils retournent vers la rive écumeuse, ils signalent à l'envi leur ardeur par les plus grands efforts, et les chevaux redoublent leur vol précipité. L'agile Eumèle devance ses rivaux. Diomède le suit de près avec ses coursiers troyens remplis d'une mâle vigueur; et l'on eût dit qu'à chaque instant ils allaient monter sur le char d'Eumèle, dont ils mouillaient les épaules de leur brûlante haleine, y posant leurs têtes dans leur essor impétueux. Diomède eût vaincu, ou la victoire eût resté indécise, si Apollon irrité ne lui eût fait tomber des mains le fouet éclatant. Des larmes d'indignation remplissent les yeux du guerrier à l'aspect du char de son rival qui s'éloignait d'un vol toujours plus rapide, tandis que ses chevaux, sans aiguillon, se ralentissaient par ce malheur, ouvrage d'une divinité. Mais la ruse d'Apollon ne put échapper aux regards de Minerve, qui, se précipitant vers Diomède, lui remit le fouet entre les mains, et rendit aux coursiers leur première ardeur. En même temps, saisie de courroux, la déesse vole au fils d'Admète, fracasse le joug de ses juments; elles courent hors de la route; le timon se brise et tombe; lui-même roule du char devant les roues, se blesse le bras, se meurtrit le visage; ses yeux sont inondés de pleurs, et la douleur ferme le passage à sa voix. Cependant Diomède, poussant ses coursiers vigoureux, le devance, et vole loin de tous ses rivaux; Minerve enflamme ces coursiers, et veut couronner ce chef de gloire. Ménélas le suit avec son char. Antiloque alors, animant les chevaux de son père :

Courez, dit-il, prenez le plus rapide essor. Je n'exige point que vous précédiez le char du vaillant fils de Tydée; Minerve le fait voler dans la carrière, et destine à ce héros le premier prix : mais atteignez le char de Ménélas; ou la gloire d'Æthé, qui n'est qu'une jument, sera votre opprobre. Quelle est cette langueur, ô vous dont l'ardeur est si renommée? Je le jure, et vous l'éprouverez; si, par votre indolence, nous ne recevons que le prix le plus vil, sachez qu'à la place du traitement si favorable que vous fait Nestor, il vous immolera de sa lance. Poursuivez donc Ménélas, faites les derniers efforts, franchissez heureusement la carrière : je veux, par le secours de la ruse, le précéder dans ce chemin étroit, et je me flatte d'y réussir. Il dit; les coursiers, craignant la voix menaçante de leur maître, redoublent d'ardeur.

Bientôt ce chemin étroit frappe l'œil d'Antiloque. Les torrents de l'hiver, rassemblés en ce lieu, avaient profondément creusé la terre dans un long espace; c'est le chemin

que suivait Ménélas, évitant la rencontre des chars. Le fils de Nestor prend la même route, se détourne ensuite, et, poussant avec ardeur ses coursiers, presse son rival effrayé qui s'écrie : Antiloque, ton entreprise est des plus téméraires : arrête, le chemin est étroit ; il va s'élargir, là il te sera permis de me devancer ; crains de heurter mon char, de nous perdre tous deux.

Antiloque, comme s'il n'entendait point ces cris, aiguillonne ses coursiers, presse Ménélas avec plus d'ardeur encore ; et, franchissant d'un essor l'espace que parcourt un disque lancé de la hauteur de l'épaule par un jeune homme qui veut montrer toute sa vigueur, il le devance avec rapidité ; car les juments du roi de Sparte s'arrêtent, et lui-même les retient, craignant qu'Antiloque et lui ne blessent leurs coursiers dans cette route, et que, renversant leurs chars, ils ne tombent en se disputant la victoire avec tant de fureur. Cependant il s'emporte à haute voix contre son rival : Antiloque, non, il n'est point de mortel plus perfide que toi, et c'est à tort que nous vantions ta sagesse : cours ; mais, malgré ta fraude, tu ne raviras le prix que par un parjure. Puis, excitant ses coursiers : Gardez-vous, s'écrie-t-il, de rester immobiles et consternés ; les chevaux d'Antiloque, qui n'ont plus la jeunesse en partage, éprouveront, plus tôt que vous, l'accablement de la fatigue. Il parle ; ils respectent sa voix, et, frappant la terre d'un pas rapide, atteignent en un moment le fils de Nestor.

Les Grecs, placés autour de la lice, contemplaient d'un œil attentif le vol des coursiers qu'annonçait un nuage de poussière. Idoménée les aperçoit le premier. Assis hors du cirque, sur une éminence, il entend de loin la voix menaçante qu'adresse à ses coursiers le chef qui s'avance ; il la reconnaît, et distingue le plus remarquable de ses chevaux, dont le poil était d'un rouge foncé, et dont le front était marqué d'une tache blanchâtre, semblable à la lune quand elle est dans toute sa rondeur. O mes amis, chefs des Grecs, s'écrie-t-il en se levant, me trompé-je ? ou les mêmes objets s'offrent-ils à vos regards ? Je crois ne plus voir les coursiers et le conducteur qui couraient les premiers dans la carrière. Vainqueur jusqu'à ce moment, il a sans doute éprouvé quelque revers ; je l'ai vu, j'en suis certain, tourner autour de la borne, et ne puis à présent le découvrir, de quelque côté que se portent mes yeux dans cette plaine ouverte. Ou ce chef a laissé échapper les rênes, ou il n'a pu contenir ses juments en rasant la borne ; peut-être est-il tombé de son char brisé, et ses chevaux ont-ils été emportés par leur fougue indomptable. Levez-vous, portez vous-mêmes vos regards dans la lice : j'ai peine à

distinguer celui qui s'approche ; mais je crois apercevoir ce chef étolien qui tient parmi nous un rang illustre, le fils de Tydée jadis habile à conduire un char, le brave Diomède.

O roi de Crète, répond avec dureté Ajax né d'Oïlée, et qui désirait qu'Eumèle remportât la victoire, pourquoi proférer de si vaines paroles ? ce sont les mêmes juments qui lèvent un pied agile et courent à nous dans cette vaste plaine. Tu n'es point le plus jeune des Grecs, ta vue a pu s'affaiblir; cependant tu ne cesses de te livrer à d'inutiles conjectures, sans songer qu'il te convient peu de t'égarer en ces frivoles discours, et que nous avons des juges qui méritent plus de créance. Je te soutiens que les chevaux d'Eumèle sont toujours les premiers dans la carrière, que c'est lui qui s'avance tenant encore en main les rênes.

Idoménée repartit avec colère : Ajax, habile à contester et à semer l'insulte, mais inférieur dans tout le reste aux Grecs, toi dont l'audace n'a plus de bornes, déposons un trépied ou une cuve, et qu'Agamemnon, nommé pour notre arbitre, juge quels sont ces coursiers : tu l'apprendras à ta perte.

L'agile fils d'Oïlée se levait soudain pour lui répondre avec chaleur, et leur contestation eût été plus vive encore, si Achille n'eût pris la parole : Ajax, et toi, Idoménée, dit-il, terminez ces débats trop indignes de vous, et que vous ne pardonneriez point à d'autres chefs. Soyez paisibles spectateurs de ces rivaux; telle est leur course ardente qu'ils arriveront en un moment : alors chacun de nous leur assignera sans peine le rang où il faut les placer.

Il parlait encore, que le fils de Tydée s'offre à leurs regards. Son fouet tombe à coups redoublés sur ses coursiers bondissants qui semblent voler dans leur course rapide, couvrant leur conducteur de flots de poussière ; tandis que le char, brillant d'or et de l'étain le plus fin, roule avec tant de légèreté qu'il ne laisse aucune trace dans la poudre menue : ils franchissent la carrière avec impétuosité. Arrivés au bout du cirque, ils s'arrêtent, et des torrents de sueur coulent de leur tête et de leur poitrail sur le sable. Diomède saute du char brillant, et incline le fouet contre le joug. Le brave Sthénélus n'est pas indolent à s'emparer du prix, et, ordonnant à ses fiers compagnons d'emmener la belle captive et d'emporter le trépied à double anse, il dételle les coursiers. Antiloque est le second, il a devancé Ménélas par la ruse. Et cependant celui-ci le suit d'aussi près et avec autant de rapidité que la roue suit l'agile coursier qui traîne le char d'un héros, bat les jantes de l'extrémité de sa queue; séparée par un court espace,

elle roule sur ses pas, tandis que sa course embrasse la vaste plaine : tel est l'espace qui sépare Ménélas de son rival. Quoiqu'il soit d'abord resté en arrière de tout le jet d'un disque, il l'a bientôt atteint : la jument d'Agamemnon, Æthé à l'éclatante crinière, avait redoublé sa noble ardeur, et si le cirque avait été plus long, il eût devancé son adversaire. Loin derrière lui, à la portée d'un javelot, venait Mérion, écuyer vaillant d'Idoménée ; ses chevaux, remarquables par leur beauté étaient pesants, et lui-même était inhabile à disputer le prix en tenant les rênes. Enfin arrive le fils d'Admète, animant les chevaux qui traînaient lentement son char.

A cet aspect, Achille, touché du malheur d'Eumèle : Le plus adroit et les coursiers les plus vigoureux, dit-il en se tenant debout au milieu de l'assemblée, occupent donc la dernière place ! Donnons-lui le second prix, la justice l'ordonne, et laissons le premier au fils de Tydée. Tous les Grecs applaudissent à son arrêt ; et, autorisé par leurs acclamations, il allait livrer la jument à ce chef ; mais le rejeton du magnanime Nestor, Antiloque, faisant valoir ses droits : O fils de Pélée, dit-il, je te le déclare ; si tu exécutes ce dessein, tu seras l'objet de tout mon ressentiment. Tu prétends me dépouiller de mon prix pour réparer le malheur arrivé aux rapides coursiers d'Eumèle, dont l'habileté est reconnue ; mais que n'a-t-il imploré les dieux ? il n'eût point été le dernier. Si le sort de ce chef t'attendrit, si tu veux le consoler de son infortune : tu as dans tes tentes assez d'or et d'airain, tu possèdes des troupeaux, des captives et de nobles coursiers ; fais-lui part de ces richesses, et qu'il reçoive hors de la lice, ou même ici, un don plus précieux que le mien ; les Grecs loueront ton cœur généreux : mais je ne céderai point mon prix. Si quelqu'un veut me l'enlever, qu'il paraisse, et me le dispute les armes à la main.

Achille sourit, charmé du feu d'Antiloque, son compagnon chéri. Fils de Nestor, répondit-il, puisque tu exiges que je choisisse un autre don pour Eumèle, tu seras satisfait. Je lui donne la cuirasse que je ravis au vaillant Astéropée ; elle est d'airain et bordée de l'étain le plus brillant : don qui sera d'un prix inestimable à ses yeux. Il dit, et charge Automédon son ami de l'apporter hors de la tente. Ce guerrier part, revient avec cette cuirasse ; Achille la remet aux mains d'Eumèle, qui reçoit cette distinction avec des transports de joie.

Alors Ménélas se lève le cœur plein d'amertume, et enflammé de colère contre le fils de Nestor. Un de ses hérauts lui met le sceptre en main, fait régner le silence dans l'as-

semblée ; et le chef, semblable à l'un des immortels, parle en ces mots : Antiloque, toi dont jusqu'ici l'on admirait la prudence, qu'as-tu fait ? tu as terni ma gloire, et ce n'est qu'en blessant mes chevaux que les tiens, qui leur sont inférieurs, m'ont devancé. Vous tous, chefs de la Grèce, soyez nos juges, sans vous laisser éblouir par la faveur : car je rougirais que jamais quelqu'un d'entre les braves Grecs pût dire : Ménélas, recourant au mensonge pour opprimer Antiloque, emmena hors du cirque la jument, prix de la course, quoique ses chevaux ne pussent disputer de vigueur avec ceux de ce rival qu'il efface par sa force et sa vaillance. Mais quoi ! je puis juger moi-même ce débat ; et telle sera mon équité, qu'aucun des Grecs ne blâmera ma sentence. Antiloque, élève de Jupiter, approche de ton char, prends le fouet mobile[1] que ta main vient d'agiter, touche ces coursiers, et jure, par Neptune, qui ceint la terre de ses eaux, que tu n'as pas employé la ruse pour me vaincre.

Aie pour moi quelque indulgence, répondit le sage Antiloque : je suis bien plus jeune que toi, grand Ménélas ; tu m'es supérieur par ton âge comme par tes qualités illustres. Tu sais combien la jeunesse est prompte à s'égarer ; son esprit est bouillant, sa prudence lente et faible. Que ton cœur magnanime me soit donc favorable. Je te cède la jument que j'ai reçue ; et dusses-tu me demander un sacrifice plus précieux encore, prince que je révère, je te l'accorderais sans balancer, plutôt que de perdre à jamais ta bienveillance, et de me rendre parjure envers les dieux.

En disant ces mots, le fils du généreux Nestor conduit la jument près de Ménélas, et la lui présente. Telle que la fraîche rosée qui vient réjouir les épis croissants, lorsque les campagnes en sont hérissées : telle est, ô Ménélas, la joie qui distille dans ton cœur. Antiloque, dit-il, c'est moi qui te cède la jument malgré mon dépit, puisque tu n'étais auparavant ni léger ni téméraire, et que la jeunesse seule a triomphé de ta prudence. Il eût mieux valu ne point employer l'artifice contre ceux qui méritaient la victoire : et sache qu'un autre ne fût pas si aisément parvenu à m'apaiser ; mais toi, ainsi que ton père vénérable, et ton frère, vous avez en ma faveur soutenu trop de travaux et de combats pour que je ne sacrifie pas mon ressentiment à tes prières. Reçois de ma main le prix qui devait me tomber en partage, afin que l'on connaisse ici que mon âme n'est point superbe ni implacable.

Aussitôt, content d'obtenir la cuve brillante, il donne la

1. Les anciens mettaient quelque pompe dans toutes les actions religieuses et publiques, ce qui produisait une plus vive impression. On sait que Neptune était considéré comme le patron des écuyers.

jument à Noémon, compagnon d'Antiloque, pour qu'il l'emmène. Mérion reçoit les deux talents d'or. Il restait encore pour cinquième prix une coupe profonde. Achille la prend, traverse le cirque, et s'approchant de Nestor : Accepte cette coupe, dit-il, vénérable vieillard, et garde-la en mémoire des funérailles de Patrocle : hélas ! tes yeux ne le reverront plus au milieu de nous. Je te donne cette coupe en témoignage d'amitié, et sans que tu entres dans la lice; car, affaissé enfin par le poids des ans, tu ne t'armeras plus du ceste, et ne disputeras plus le prix ni de la lutte, ni du javelot, ni de la course.

Il dit, et met la coupe entre les mains du vieillard, qui la reçoit avec joie. Mon fils, répond-il, rien n'est plus vrai que ton discours : je me vois privé, cher ami, des forces de ma jeunesse; mes pieds refusent de courir, et mes bras ne se meuvent plus avec leur impétueuse agilité. Que ne puis-je rajeunir ! et que n'ai-je la vigueur que jadis je fis paraître à Buprase quand les Epéens ensevelirent leur roi Amaryncée, et que ses fils consacrèrent des jeux en son honneur ! Là, soit parmi les Epéens, soit même parmi les héros de Pylos et de l'Etolie, je n'avais point de rival qui pût m'égaler. Armé du ceste, j'y triomphai de Clytomède, fils d'Enops ; à la lutte, Ancée, qui voulut se mesurer avec moi, fut terrassé; je devançai à la course l'agile Iphiclus; et, lançant le javelot, je remportai le prix sur Phylée et Polydore ; vaincu seulement à la course des chars par les fils d'Actor, qui ne durent leur avantage qu'au nombre, m'enviant une victoire que les plus nobles prix devaient couronner. Jumeaux inséparables[1] l'un tenait constamment les rênes, il les tenait constamment, et l'autre, le fouet en main, animait les coursiers. C'est ainsi qu'autrefois je me signalais : aujourd'hui, que de plus jeunes se montrent à leur tour dans la carrière; je cède à la triste vieillesse, et le temps où je paraissais avec éclat parmi les héros n'est plus. Achève, Achille, de consacrer à ton ami des jeux funèbres. Je reçois avec reconnaissance la distinction que tu m'accordes, et mon cœur est charmé que tu te souviennes toujours du bienveillant Nestor, et que tu me rendes les honneurs que j'ai droit d'attendre de la part des Grecs. Puissent les dieux, pour t'en récompenser, te combler de leurs faveurs les plus précieuses !

Achille, après avoir écouté les louanges que se donnait Nestor, se retire à travers la foule immense des Grecs. Il propose ensuite des prix pour le terrible combat du ceste.

1. Selon la fable, ces jumeaux unis ne formaient qu'un seul homme. Probablement ils ne se quittaient pas, et c'est ce qui donna lieu à cette fable.

On attache dans le cirque une mule jeune, infatigable, qui n'a pas encore mordu le frein, et qui, pour y être soumise, demande la main la plus habile : on apporte une coupe ronde pour le vaincu. Achille debout : Atrides, dit-il, et vous, Grecs généreux, parmi ceux qui, levant le bras armé du ceste, se portent des coups redoutables, que deux des plus intrépides se présentent. Celui qu'Apollon fera triompher, et que les Grecs jugeront victorieux, emmènera vers sa tente la mule infatigable, tandis que le vaincu emportera la coupe.

Aussitôt se lève un homme aussi remarquable par la hauteur de sa taille que par sa vigueur, et qui est fameux dans ces combats, le fils de Panople, le formidable Epée. Il saisit hardiment la forte mule : Que quelqu'un vienne, dit-il, pour emporter la coupe ; car je ne pense pas qu'aucun des Grecs ait la gloire de me vaincre, et d'obtenir le premier prix dans un combat où je ne connais point de rival. N'est-ce point assez que je sois inférieur à ceux qui s'illustrent dans les champs de la guerre ? Il est interdit à l'homme d'exercer tous les arts avec une égale supériorité. Si donc quelqu'un se déclare mon adversaire, qu'il le sache et les effets répondront à cette menace, je froisserai son corps et lui briserai les os ; que la troupe rassemblée de ses amis ne s'écarte pas, afin de l'emporter hors de la lice accablé de mes coups.

A ces mots toute l'assemblée, saisie de surprise, demeure muette et immobile. Le seul Euryale, plein d'intrépidité, fils de Mécistée né du roi Talaïon, se lève, et ose affronter ce péril. Jadis Mécistée se rendit à Thèbes pour assister aux jeux qui célébraient les funérailles d'Œdipe, et il vainquit tous ses rivaux. Diomède lui-même prépare Euryale à ce combat ; il l'encourage, et, formant des vœux en sa faveur, il l'entoure de la ceinture [1], et lui attache les gantelets, cuir ouvragé d'un bœuf sauvage.

Bientôt les deux athlètes armés, s'avançant au milieu du cirque, lèvent à la fois leurs bras robustes, et, se précipitant l'un sur l'autre, confondent leurs cestes pesants ; sous leurs coups terribles on entend retentir les os de leurs mâchoires ébranlées ; des torrents de sueur coulent de leurs membres. Soudain Epée, pareil à une divinité, tombe sur son adversaire avec furie ; errant autour de la tête d'Euryale qui détournait çà et là le visage, et ne pouvait résister à cette attaque, il le frappe de ses bras réunis, et le terrasse malgré sa fière stature. Tel qu'un énorme habitant de la mer que le

1. Anciennement on portait dans ces jeux une ceinture. Cet usage s'abolit depuis qu'un Lacédémonien eut le malheur d'y être vaincu, parce que cette espèce de tablier se déchira. Euryale était parent de Diomède.

premier souffle de l'horrible Borée jette sur les roseaux du rivage, et que des vagues ténébreuses couvrent aussitôt; Euryale, frappé de ce coup, s'élance et s'abat dans la poussière. Mais au même instant le magnanime Epée lui tend la main et le relève. Les amis d'Euryale accourent, l'environnent et l'emmènent hors du cirque, traînant ses pieds sur le sable, rejetant à gros bouillons le sang de sa bouche, et portant languissamment sa tête de l'une à l'autre épaule; ils le conduisent à l'écart, et le placent au milieu d'eux, où il demeure sans mouvement : d'autres vont recevoir la coupe arrondie.

Mais le fils de Pélée expose aussitôt aux regards des Grecs de nouveaux prix destinés à ceux qui vont s'exercer au pénible combat de la lutte. Le vainqueur possédera un grand et riche trépied fait pour l'ornement, et que l'assemblée estime valoir douze taureaux : le vaincu emmènera hors du cirque une captive dont les mains sont industrieuses; quatre taureaux constituent sa valeur.

Paraissez, dit Achille, vous qui voulez tenter le sort de ce combat. A peine a-t-il parlé, que se lèvent le grand Ajax fils de Télamon, et l'adroit Ulysse. Revêtus de leurs ceintures, ils se rendent au milieu du cirque; et là leurs bras nerveux se serrent et s'entrelacent, ainsi que joignent étroitement leurs fronts deux fortes poutres destinées par un savant architecte à soutenir contre l'impulsion des vents le faîte d'un palais. Au choc hardi et violent de leurs mains robustes, on entend retentir avec fracas les os des deux athlètes; la sueur coule de tout leur corps; et, sous l'impression de leurs doigts, s'élèvent subitement sur leurs flancs et sur leurs épaules des tumeurs ensanglantées. A chaque instant redoublent leurs efforts et l'ardeur avec laquelle ils désirent la victoire et le trépied superbe. Ulysse ne peut terrasser Ajax : Ajax ne peut triompher d'Ulysse. Les Grecs commençaient à se lasser de ce combat, quand Ajax, s'adressant à son adversaire : Noble et adroit fils de Laërte, dit-il, soulève-moi, ou que ce soit moi qui te soulève, et abandonnons à Jupiter le soin de la victoire. En même temps il l'enlève facilement de terre; mais Ulysse, n'oubliant pas la ruse, le frappe du pied entre les jarrets, le renverse, et tombe sur le sein d'Ajax : l'étonnement se montre dans les yeux de l'assemblée. L'intrépide Ulysse veut à son tour soulever le fils de Télamon; mais il ne peut triompher de la pesanteur de son rival, et ne parvient qu'à l'ébranler; par une secousse il l'oblige à plier les genoux, il est entraîné dans la chute d'Ajax; étendus l'un à côté de l'autre, ils sont pour la seconde fois souillés de poussière. Ils se relevaient avec précipitation pour recommencer leur

lutte, lorsqu'Achille les retenant : Princes, cessez de vous obstiner à ce combat et d'y consumer vos forces. Tous deux vainqueurs, recevez des prix égaux, et laissez aux autres Grecs le temps de se distinguer dans la lice. Ils se rendent à cet arrêt ; et essuyant la poussière dont ils sont couverts, ils reprennent leurs vêtements.

Achille ouvre la carrière à la course, et le premier prix est une urne d'argent dont le large sein tenait six mesures. Il n'est point d'urne aussi belle sur la terre ; les ingénieux Sidoniens avaient consacré leur industrie à la former. Des habitants de la Phénicie l'ayant portée à travers la ténébreuse mer dans divers ports, ils en avaient fait présent à Thoas ; Eunée la remit aux mains du vaillant Patrocle, pour obtenir la liberté de Lycaon, fils de Priam ; et Achille veut que cette urne, honorant les funérailles de son ami, couronne celui qui franchira le plus rapidement la carrière. Le second prix est un taureau superbe ; le dernier un demi-talent d'or. Paraissez dans la lice, dit le héros, vous qui voulez y disputer une illustre gloire.

A ces mots se lèvent le léger Ajax, fils d'Oïlée, le sage Ulysse, et le fils de Nestor, Antiloque, distingué entre ceux de son âge par l'agilité de ses pas. Ils prennent leurs rangs ; dès qu'Achille leur a montré la borne, ils partent, embrassent la vaste lice dans leur course, et déjà le fils d'Oïlée s'élance loin de ses rivaux. Ulysse le joint et le suit d'aussi près que la navette est du sein de l'adroite ouvrière, qui, la faisant voler d'une main à l'autre, en déroule le fil pour l'unir à la trame ; la navette semble toucher son sein : ainsi Ulysse court derrière ce chef ; ses pieds tombent dans la trace des pas d'Ajax avant que la poussière s'en élève ; il embrase de son souffle véhément la tête de son adversaire, précipitant toujours son vol ; tous les Grecs souhaitent que la victoire le couronne, et leurs exhortations et leurs cris l'animent au milieu de ses ardents efforts. Les deux rivaux n'avaient plus qu'un court espace à franchir, lorsqu'Ulysse implore au fond du cœur le secours de Pallas : Grande déesse, daigne seconder ma course. A peine a-t-il formé ce vœu, que Pallas lui communique une nouvelle agilité ; ses pieds et ses mains sont comme des ailes légères. Ulysse et le fils d'Oïlée touchaient au lieu où les attendait le prix, lorsqu'Ajax, dont Pallas a décidé la chute, glisse et tombe sur le terrain qu'avaient ensanglanté les taureaux mugissants immolés par Achille aux funérailles de Patrocle. Il se relève le visage couvert de fumier : Ulysse le précède et enlève l'urne. Ajax reçoit le second prix ; il saisit les cornes du taureau ; et sa bouche rejetant le fumier dont elle est souillée : Destins ennemis, s'écrie-t-il,

c'est Pallas qui me ravit la victoire, Pallas qui, comme une mère, environne toujours Ulysse. Un rire universel s'élève parmi les Grecs. Antiloque reçoit le dernier prix; et riant le premier de sa disgrâce : Vous le voyez, amis, dit-il, les dieux encore en ce moment protègent la vieillesse. Ajax n'est qu'un peu plus âgé que moi ; mais Ulysse, né parmi les hommes d'un autre siècle, est dans la force de son automne : aucun d'entre les Grecs ne surpasserait facilement la rapidité de ses pas ; j'en excepte le seul Achille. C'est ainsi qu'il exalte le héros invincible à la course. Cher Antiloque, répond le fils de Pélée, cet éloge sorti de ta bouche n'aura pas en vain flatté mon cœur, et je double le prix qui t'est destiné. En même temps il met ce don entre les mains du guerrier, qui le reçoit avec une vive satisfaction.

Mais Achille dépose dans le cirque un long javelot, un bouclier, et un casque, armure dont Patrocle dépouilla Sarpédon. Le héros se lève. Que deux des plus vaillants guerriers, dit-il, revêtus de leurs armes et l'airain acéré en main, se mesurent en présence de ces nombreux spectateurs. Celui qui le premier fera couler le sang de son adversaire aura cette épée superbe, brillante, forgée dans la Thrace, et que je ravis au brave Astéropée : les deux rivaux se partageront ces autres armes, et je leur donnerai un festin dans ma tente.

Le fils terrible de Télamon se lève, ainsi que le fort et intrépide Diomède. Ils se couvrent à l'écart de leur armure, s'avancent au milieu du cirque, impatients de commencer le combat, et se lançant des regards formidables : l'effroi glace tous les spectateurs. Lorsqu'ils ne sont plus éloignés l'un de l' utre, ils accourent trois fois, et trois fois ils se chargent avec furie. Ajax perce enfin le bouclier de son adversaire; mais il ne peut le blesser, arrêté par la cuirasse. Diomède, au-dessus du large bouclier de son ennemi, menaçait de la pointe brillante de son javelot le cou de ce guerrier, et s'efforçait de l'atteindre : alors les Grecs, tremblant pour les jours d'Ajax, demandent à grands cris que des prix égaux terminent ce combat. Diomède cependant reçoit de la main du héros la longue épée avec le fourreau et le riche baudrier.

Bientôt Achille fait rouler au milieu de l'assemblée un disque énorme sorti tout raboteux de la forge, et que lançait jadis le vigoureux Eétion. Achille, après lui avoir ravi le jour, chargea son vaisseau de ce disque et d'un grand nombre de richesses. Que ceux qui veulent mériter ce prix, dit-il, descendent aussi dans l'arène. Si les champs fertilisés du vainqueur sont à une longue distance de la ville, ce disque lui promet du fer pour cinq années révolues, et il en

pourvoira abondamment ses laboureurs et ses bergers, qui pourront demeurer assidus à leurs travaux.

Il dit; et Polypœtès, guerrier intrépide, se présente suivi de Léontée, que sa force approchait des immortels; le fils de Télamon, Ajax, reparaît dans la carrière, et le grand Epée l'accompagne. Ils se rangent sur une ligne. Epée, agitant son bras chargé du disque, le lance avec vigueur; un sourire de satisfaction se peint dans les traits de tous les assistants. Cependant il est vaincu par Léontée, l'honneur de Mars. Ajax jette ensuite le disque d'un bras robuste, et l'emporte sur ses deux rivaux: mais Polypœtès saisit le globe; et, comme le berger lance sa houlette, qui, tournant en l'air, vole au milieu de son troupeau, ce chef, par l'heureux élan du disque dans la lice étendue, surpasse les jets de ses adversaires; l'assemblée éclate en cris bruyants d'admiration. Les amis du vigoureux Polypœtès se lèvent, et réunissent leurs efforts pour emporter la lourde masse vers ses vaisseaux.

Le héros invite à paraître ceux qui courbent l'arc d'une main habile; les prix qu'il expose à leurs yeux sont dix grandes haches à deux tranchants, et dix haches moins fortes. Il fait élever sur le sable, au milieu du cirque, le mât d'un sombre navire; sur le haut du mât est attachée par un faible lien une colombe tremblante, but de la flèche.

Que celui qui percera la timide colombe emporte dans sa tente les dix haches à deux tranchants; celui dont le trait ne touchera que le lien, étant inférieur à son rival, se contentera du second prix. A ces mots se lèvent le jeune Teucer et le brave Mérion. On agite leurs lots dans un casque. A peine Teucer a-t-il été nommé par le sort, qu'il fait partir sa flèche rapide. Mais il a négligé de promettre au dieu du jour un sacrifice des premiers nés d'entre les agneaux; ce dieu lui envie la victoire : Teucer manque la colombe, atteint le lien que rompt la flèche ardente. L'oiseau s'élance librement vers les cieux; le lien tombe le long du mât à terre : les Grecs applaudissent par des cris tumultueux. Cependant Mérion, qui déjà dirigeait sa flèche, arrache l'arc des mains de Teucer; il promet au dieu du jour un sacrifice illustre des premiers nés d'entre les agneaux; et fixant ses regards sur la colombe épouvantée dont le vol traçait différents cercles dans les airs, la blesse sous l'aile au milieu des nuages; le trait qui la perce retombe, et s'enfonce dans la terre aux pieds de Mérion : la colombe, s'arrêtant dans sa chute au haut du mât, y demeure un moment suspendue, agite ses ailes, et tombant loin du mât, expire. Les spectateurs immobiles sont transportés d'admition. Mérion enlève les dix grandes haches; Teucer se rend dans sa tente avec le second prix.

Enfin Achille fait placer dans le cirque une longue lance, un vase, destiné pour l'ornement, que le burin embellit de fleurs, et qui vaut le taureau le plus vigoureux. Au même instant s'avancent ceux qui lanceront le javelot. Le plus puissant des rois, Agamemnon, entre dans cette lice, et Mérion lui dispute la victoire. Alors Achille se lève; et se tournant vers le roi : Nous savons, ô fils d'Atrée, dit-il, quelle est ta supériorité sur tes rivaux, et que tu mérites le premier rang et par ta force et par ton adresse. Veuille recevoir ce prix; qu'il soit déposé dans ta tente : et, si telle est ta volonté, donnons le javelot au compagnon d'Idoménée; c'est ma voix qui t'en convie.

Il dit. Le roi se rend aux désirs d'Achille. Il donne à Mérion le javelot d'airain, et remet aux mains de son héraut Talthybius le vase superbe.

CHANT XXIV

L'assemblée se sépare ; les troupes se dispersent, vont dans leurs tentes, prennent leurs repas, et goûtent les douceurs du repos. Mais Achille, toujours occupé du souvenir de son cher compagnon, répandait des pleurs ; et le sommeil, qui subjugue tout ce qui respire, ne pouvait le captiver. Inquiet, agité sur sa couche, il regrette la vaillance et la magnanimité de Patrocle ; il se retrace tous les travaux qu'ils ont partagés, les combats qu'ils ont livrés, les mers périlleuses qu'ils ont parcourues : plein de tous ces objets, il verse un torrent de larmes ; il se roule tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; il s'assied, il se rejette sur sa couche. Enfin il se lève, et, troublé par la douleur, porte ses pas errants le long des bords de la mer ; c'est là qu'il voit toujours paraître les premiers rayons de l'aurore s'élevant sur les flots.

Mais bientôt, attelant ses coursiers impétueux, il attache derrière son char le corps d'Hector pour le traîner dans la poussière ; trois fois il le traîne autour du tombeau de Patrocle, plongé dans le sommeil de la mort ; ensuite il se repose dans sa tente, laissant Hector le front dans la poudre. Apollon cependant, touché de compassion pour le fils de Priam, même après son trépas, le couvre de son égide d'or, pour que le corps de ce chef ne soit point déchiré lorsqu'il est emporté par le char rapide.

Ainsi, dans le transport de son courroux, Achille outrageait avec barbarie le noble Hector. Les dieux fortunés, regardant ce spectacle, étaient émus de pitié pour ce héros ; ils exhortaient le vigilant Mercure à ravir son corps ; tous le souhaitaient avec ardeur : mais Junon, Neptune, et Pallas, étaient loin d'y consentir ; ces deux déesses surtout persistaient dans la haine dont elles étaient animées contre Ilion, Priam et son peuple, depuis que Pâris, les flétrissant par son arrêt lorsqu'elles se rendirent dans sa cabane, donna le prix à la déesse qui le séduisit par l'appât d'une volupté fatale.

Mais lorsque parut le douzième jour, Apollon vint dans l'assemblée des immortels, et leur adressa ces reproches : Quelle est votre cruauté, dieux de l'Olympe ! Hector ne fit-il

pas couler sur vos autels le sang de victimes nombreuses et choisies? maintenant vous ne pouvez même vous résoudre à sauver son corps, à le rendre aux regards de son épouse, de sa mère, de son fils, de son père Priam, et de tout son peuple, impatient d'allumer son bûcher et de s'acquitter envers lui des honneurs funèbres. Vous sacrifiez tout, ô divinités, au funeste Achille, sourd à l'équité, dont le sein enferme un cœur inflexible, et nourrit la rage féroce d'un lion qui, entraîné par sa force et son audace, tombe sur les troupeaux et les dévore : tel Achille a étouffé toute compassion; il ne lui reste plus aucun sentiment de honte, cette source féconde de maux et de biens pour la race mortelle. On a vu des hommes perdre des objets plus chers encore que celui de ses regrets, un frère ou un fils; leur douleur s'affaiblit après qu'ils ont poussé des gémissements et versé des larmes : les destins donnèrent aux mortels une âme qui supporte le malheur. Mais, par une action cruelle et indigne de lui, ce guerrier, non content d'avoir ravi le jour au grand Hector, l'attache à son char, et le traîne dans la poussière autour du tombeau de son ami. Qu'il craigne, malgré l'admiration que nous avons pour sa valeur, d'enflammer notre colère en insultant avec tant de rage cette terre insensible.

Si les dieux veulent, répondit Junon avec courroux, qu'Achille et Hector reçoivent les mêmes honneurs, il faut écouter tes plaintes, divinité qu'arme l'arc éclatant. Mais songe qu'Hector, simple mortel, a sucé le lait d'une mortelle, tandis qu'Achille est le sang d'une déesse que j'élevai avec des soins complaisants, et que je donnai pour épouse à Pélée, chéri dans l'Olympe. Vous tous, ô dieux, vous assistâtes aux fêtes nuptiales; et toi, perfide Apollon, auteur de tant de maux, tu partageas avec nous ces festins, tenant en main ta lyre.

Le dominateur des nuées prenant alors la parole : Junon, dit-il, calme le courroux qui t'anime contre les dieux; jamais ces deux héros ne participeront aux mêmes honneurs. Mais, de tous les habitants d'Ilion, Hector fut le plus cher aux immortels ainsi qu'à moi leur maître : il me présenta toujours de nobles offrandes; jamais il ne laissa mes autels dénués de libations et de victimes fumantes, seuls dons que nous pouvons recevoir des hommes. Cependant ne ravissons point le corps de ce valeureux guerrier, Achille en serait instruit par sa mère, qui nuit et jour porte ses pas auprès de ce fils infortuné. Que quelqu'un d'entre vous appelle Thétis dans l'Olympe; je lui donnerai un sage conseil; je veux qu'Achille accepte les dons de Priam et dégage Hector.

Il dit; Iris, aussi prompte que la tempête, exécute cet ordre, s'élance dans la mer entre Samos et les rochers d'Imbre : la mer en mugit. La déesse touche au fond de l'abîme avec la rapidité du plomb attaché à la corne[1] et portant l'appât mortel aux poissons dévorants. Thétis, environnée de toutes les Néréides dans sa grotte profonde, pleurait le sort de son illustre fils qui devait périr, loin des lieux où il était né, dans les champs de Troie. Iris s'avançant : Accours, dit-elle, ô Thétis; Jupiter, dont les décrets sont éternels, t'appelle dans l'Olympe.

Pourquoi ce dieu suprême demande-t-il ma présence? répond la reine des flots : accablée du poids de ma douleur, je crains de paraître dans l'assemblée des immortels. Je m'y rendrai cependant : quelle que soit la volonté de Jupiter, elle doit s'accomplir.

En disant ces mots la déesse se couvre d'un voile dont rien n'égale la noirceur lugubre : elle part, précédée d'Iris, aussi légère que le vent; devant elles s'ouvrent les flots de la mer. Elles montent sur le rivage, et s'élèvent dans l'Olympe, où le maître du tonnerre était entouré de la troupe nombreuse et fortunée des immortels.

Thétis va s'asseoir auprès du père des dieux, Minerve lui a cédé sa place; et Junon, lui présentant une coupe d'or, l'exhorte à ne pas nourrir cette tristesse profonde : la déesse porte la coupe à ses lèvres, et la remet aux mains de Junon. Le monarque des dieux et des hommes, prenant la parole : Thétis, dit-il, tu t'es rendue sur l'Olympe malgré l'affliction et le deuil où ton âme est plongée : j'en connais le sujet; mais sache le motif qui m'a fait désirer ta présence. Depuis neuf jours, la discorde règne parmi les dieux; l'invincible Achille et le corps d'Hector en sont l'objet. La plupart voulaient que le diligent Mercure enlevât ce corps : je m'y suis opposé par le soin que je prends de la gloire d'Achille et par les égards et la bienveillance que je te conserve. Hâte-toi d'aller dans le camp des Grecs, porte mes ordres à ton fils; dis-lui que les dieux, et moi plus qu'eux tous encore, nous sommes indignés de l'aveugle fureur qui le détermine à retenir Hector près des vaisseaux et à refuser de le rendre à son père. S'il me redoute, il ne s'obstinera pas dans ce refus. Je vais envoyer Iris au magnanime Priam; qu'il aille vers les vaisseaux des Grecs racheter un fils si tendrement aimé, et présenter au superbe Achille des dons propres à calmer son ardent courroux.

Thétis obéit aux ordres de Jupiter; et, prenant un rapide essor des sommets de l'Olympe, elle arrive dans la tente de

1. Cette corne devait empêcher les poissons de ronger la ligne.

son fils. Il poussait de continuels soupirs, tandis que ses amis, empressés à lui donner leurs soins, préparaient un repas : une grande brebis chargée d'une riche toison venait d'être immolée. La déesse, mère vénérable, s'assied auprès d'Achille, et, lui prodiguant les plus tendres caresses, lui tient ce discours :

Mon fils, jusques à quand veux-tu soupirer, répandre des larmes, et, consumant ton cœur de tristesse, te priver de nourriture, de sommeil, et des charmes de l'amour, si puissant pour adoucir les peines des mortels? Tu ne jouiras pas longtemps, hélas! de la lumière, et déjà la parque inflexible s'approche. Prête sans retard l'oreille à ma voix : je viens ici par l'ordre de Jupiter; il t'annonce que les dieux, et lui plus qu'eux tous encore, sont indignés de la fureur aveugle et obstinée qui te porte à retenir Hector près de tes vaisseaux, à refuser de le rendre à son père. Renonce à ton dessein et reçois la rançon du mort.

Si tel est l'ordre absolu du maître de l'Olympe, répond Achille, que celui qui doit m'apporter la rançon paraisse, et qu'il emmène le cadavre. Ainsi la mère et le fils s'entretenaient près des vaisseaux.

Jupiter cependant fait descendre Iris vers les murs sacrés d'Ilion : Va, diligente Iris, quitte rapidement l'Olympe, ordonne dans Troie au magnanime Priam d'aller vers les vaisseaux des Grecs racheter son fils, et présenter au terrible Achille des dons propres à l'adoucir. Qu'il s'y rende seul, et n'ait pour compagnon qu'un héraut vénérable, pour conduire le char qui doit ramener au sein d'Ilion le corps du guerrier tué par le noble fils de Pélée. Qu'il écarte de son esprit l'image de la mort et de toute autre crainte; nous lui donnerons pour guide Mercure, qui l'accompagnera jusqu'à la tente d'Achille. Quand ce héros le verra devant lui, il le respectera et ne souffrira point que d'autres l'insultent : il n'est pas inflexible, ni sourd à la raison et à l'équité : touché de compassion, il épargnera un roi suppliant.

Iris, plus rapide qu'un tourbillon, court exécuter cet ordre, arrive au palais de Priam, séjour du deuil et de la tristesse. Les fils du vieillard, assis autour de leur père dans l'enceinte de la cour, arrosaient leurs vêtements de leurs larmes ; il était enveloppé et serré de son manteau, qui rendait toute la forme de son corps ; sa tête blanchie était couverte de la cendre qu'il y avait portée de ses mains en se roulant sur la terre. Ses filles et les épouses de ses fils faisaient retentir le palais de leurs cris lamentables et des noms de tous les vaillants guerriers percés par les coups des Grecs et couchés dans la foule des morts. La messagère ailée de Jupiter s'approche du vieillard ; et, parlant à voix

basse (car un tremblement l'avait saisi) : Priam, dit-elle, rassure-toi, n'aie aucune crainte ; je ne viens point t'annoncer de nouveaux malheurs, mais te donner un témoignage de bienveillance, envoyée de la part de Jupiter, qui, malgré la distance dont le ciel est séparé de la terre, prend soin de toi et compatit à ton infortune. Ce dieu suprême t'ordonne d'aller racheter le grand Hector, d'apaiser le courroux du fils de Pélée par les dons les plus précieux. Rends-toi seul auprès de lui, n'aie pour tout compagnon qu'un héraut vénérable, pour conduire les mulets et le char qui ramèneront dans Troie le corps de ce chef tué par l'invincible Achille. Que l'image de la mort ni aucune autre terreur ne troublent ton esprit ; Mercure sera ton guide et t'accompagnera jusqu'à la tente du fils de Pélée. Quand ce héros te verra devant lui, il te respectera et ne souffrira pas que d'autres t'insultent : il n'est pas inflexible ni sourd à la raison et à l'équité ; touché de compassion, il épargnera un roi suppliant.

Elle dit, et s'envole. Priam aussitôt ordonne à ses fils d'atteler les mulets à son char, et d'y attacher un coffre immense. Cependant il va dans un cabinet élevé, boisé de cèdre odorant, et rempli des richesses les plus rares ; il appelle Hécube, et ces paroles sortent de ses lèvres : Epouse infortunée, la messagère du ciel m'ordonne de la part de Jupiter d'aller au camp des ennemis racheter le corps d'un fils que j'aimais tendrement, et offrir au fils de Pélée des dons qui puissent calmer son âme superbe. Dis, que penses-tu de cet ordre ? quant à moi, un ardent désir me pousse à me rendre vers les vaisseaux des Grecs, à pénétrer dans leur camp.

A ces mots Hécube jette des cris perçants : Dieux immortels ! dit-elle, qu'est devenue ta prudence, autrefois si vantée des nations étrangères et du peuple que tu gouvernes ? Comment pourras-tu aller seul au milieu de l'armée ennemie jusque sous les yeux du meurtrier de tes fils aussi nombreux que vaillants ? ah ! tu as donc un cœur de fer ? Quand tu seras au pouvoir de cet homme barbare, quand il arrêtera sur toi ses regards, il n'aura pour ta personne ni compassion, ni aucune ombre de respect. Pleurons au fond de ce palais. Notre fils malheureux, dès le moment où je lui donnai le jour et que la cruelle parque forma la trame encore faible de sa vie, fut condamné par elle à rassasier les chiens voraces, loin de son père et de sa mère, livré à la puissance d'un homme féroce dont je voudrais tenir le cœur. Que ne puis-je m'attacher à ce cœur pour le dévorer ! alors seulement il aurait reçu le juste salaire des barbaries qu'il a exercées envers mon fils : et cependant

Hector n'est point mort en lâche : mais, combattant avec courage pour les Troyens et leurs femmes, il a reçu le trépas sans pâlir.

Cesse de t'opposer à ce dessein, mon départ est résolu, répond le vieillard majestueux : que dans mon palais ta douleur ne soit pas pour moi d'un sinistre présage ; tu ne pourras me persuader. Si c'était un mortel, l'un de nos augures ou de nos sacrificateurs, qui m'eût apporté cet ordre, je le regarderais comme une imposture, et ne pourrais me résoudre à l'exécuter; mais j'ai moi-même entendu la voix de la déesse, je l'ai vue devant moi : je pars, rien ne sera capable de m'arrêter. Dussé-je périr dans le camp des Grecs, j'y cours ; qu'Achille m'immole, pourvu que je serre dans mes bras le corps de mon fils, et que j'aie assouvi le désir de l'arroser de mes larmes.

Il dit ; et levant les couvercles de coffres précieux, il en tire douze voiles superbes, douze tapis, autant de couvertures, de tuniques et de manteaux, dix talents d'or qu'il soumet à la balance, deux trépieds éblouissants, quatre grands vases, et une coupe merveilleuse qu'il reçut jadis des Thraces lorsqu'il se rendit chez eux comme ambassadeur, présent inestimable ; le vieillard la sacrifie sans peine pour racheter le corps de son fils. Ce père malheureux, aigri par ses peines, écarte ensuite la foule des Troyens qui remplissaient le portique ; et, s'emportant jusqu'à les insulter : Allez, race perverse, leur dit-il, n'avez-vous point à pleurer dans vos maisons vos propres pertes, sans venir encore aggraver ma douleur ? ou comptez-vous pour rien le deuil où Jupiter m'a plongé en me privant d'un fils si valeureux ? Mais vous sentirez vous-mêmes ce coup, lorsqu'après sa mort vous serez pour les Grecs une proie facile : quant à moi, avant que mes yeux voient cette ville saccagée, réduite en un monceau de cendres, je descendrai dans la demeure de Pluton.

En disant ces mots, il les repousse du sceptre ; ils respectent l'indignation du vieillard et se retirent. Il tourne ensuite sa colère menaçante contre ses fils, Hélénus, l'illustre Agathon, Pâris, Antiphon, le brave Polite, Pammon, Déiphobe, Hippothoüs et le noble Agave ; il leur donne cet ordre accompagné des reproches les plus cruels : Hâtez-vous donc de seconder mon dessein, enfants lâches et couverts d'opprobre : plût au ciel que vous eussiez tous été immolés sur ce rivage à la place d'Hector ! O infortuné que je suis ! j'ai mis au jour des fils vaillants dans l'immense Troie, et aucun d'eux ne m'est resté, ni l'intrépide Mestor, ni Troïle, adroit à combattre du haut d'un char, ni Hector, qui était un Dieu parmi les hommes ; non, il ne semblait

point être né d'un mortel : Mars me les a ravis, et ne m'a laissé que ceux qui font ma honte, des perfides, des ravisseurs publics, dont les jours s'écoulent dans les danses et dans les festins. Ne vous hâterez-vous pas enfin à préparer mon char et à le charger de tous ces présents pour que je m'éloigne de ces lieux ?

A ces reproches d'un père désolé ils sont saisis de crainte, et amènent un chariot à quatre roues, qui sort des mains de l'ouvrier, et dont l'attelage est formé par des mules ; ils y placent un grand coffre ; ils détachent du mur le joug de buis, orné d'une bossette et de brillants anneaux ; et apportant avec le joug les longues rênes, ils l'attachent ainsi que l'anneau qui les reçoit, à l'extrémité du timon luisant ; ils entourent la bossette des rênes, les unissant à l'extrémité par un nœud formé sous l'angle que tient la main du conducteur. Ils portent hors du cabinet les dons nombreux destinés à racheter Hector, les entassent sur le chariot, et soumettent au joug les mules infatigables, présent distingué que leur père reçut autrefois des Mysiens. Ils amènent enfin les coursiers qui conduiront le char de Priam, et que le vieillard se plaisait à nourrir de sa main dans une superbe écurie.

Priam et son héraut, occupés profondément de leur dessein, les attellent eux-mêmes sous le haut portique.

Alors Hécube s'avance le cœur déchiré de tristesse ; elle tient une coupe d'or remplie d'un vin aussi doux que le miel. Ne voulant pas qu'ils s'éloignent sans avoir fait des libations, elle s'arrête devant les coursiers ; et s'adressant à son époux : Prends cette coupe, dit-elle ; puisque tu veux, malgré mes prières, te rendre aux vaisseaux des Grecs, répands ce vin en l'honneur du père des immortels, et conjure-le de te ramener dans ton palais du milieu de nos cruels ennemis. Implore Jupiter, qui, du haut de l'Ida où il commande aux sombres nuages, voit la ville entière de Troie, et demande-lui un augure prompt et favorable ; que son oiseau chéri, le roi des habitants de l'air, vole à ta droite, afin qu'ayant arrêté sur lui tes regards, tu te rendes avec confiance au camp des Grecs. Si le dieu du tonnerre refuse de t'envoyer ce messager propice, je te supplie de ne point porter tes pas dans ce camp, quelque ardeur qui t'y entraîne.

Chère épouse, répond le noble Priam, je ne refuse point de me soumettre à tes désirs ; il est bon d'élever les mains vers Jupiter et d'implorer sa clémence.

Aussitôt le vieillard ordonne à l'une des femmes de sa maison de verser sur ses mains une eau pure : elle approche, tenant le bassin et le vase. Après qu'il a purifié ses mains,

il reçoit la coupe! debout au milieu de l'enceinte de la cour, il attache les yeux au ciel ; et répandant la liqueur sacrée, il dit à haute voix : Père souverain qui domines sur l'Ida, dieu grand et terrible, veuille, après m'avoir conduit dans la tente d'Achille, le rendre sensible à mes larmes : daigne m'envoyer un signe prompt de ta volonté; que ton oiseau chéri, le roi du peuple ailé, vole à ma droite, afin qu'ayant arrêté sur lui mes regards, je marche avec confiance jusque dans le camp des Grecs.

Telle est sa prière. Jupiter l'entend et envoie son aigle, oiseau chasseur, dont le vol est le plus certain de tous les augures. Ses larges ailes se déploient, semblables aux portes superbes dont les battants, joints avec habileté, ferment le palais d'un homme environné de l'abondance. Il vole rapidement à la droite de Priam au-dessus de la ville ; à cet aspect se raniment dans tous les cœurs l'espérance et la joie.

Alors le roi vénérable se hâte de monter sur son char, qui soudain roule hors du vestibule et du portique retentissant.

Les mules, conduites par le sage Idéus, traînaient le chariot à quatre roues, suivi des coursiers, que Priam, l'aiguillon en main, poussait promptement à travers la ville; les siens et une foule immense l'accompagnaient en versant un torrent de larmes, comme s'il allait au trépas. Priam sort des portes, descend dans la campagne, et ses fils et le peuple retournent dans Troie.

Jupiter voit du haut des cieux Priam avec son héraut s'avançant dans la plaine; il est touché du sort de ce vieillard infortuné. Mon fils, dit-il à Mercure, toi qui, prêtant l'oreille aux prières des mortels, es le compagnon de leurs entreprises, vole dans cette plaine, sois le conducteur de Priam, et fais qu'il pénètre, sans être aperçu d'aucun des Grecs, jusque dans la tente d'Achille.

Aussitôt Mercure attache à ses pieds ses belles talonnières d'un or céleste, qui, aussi rapides que les vents, le portent à travers l'empire des flots et sur la mer immense : il prend le caducée, qui, flattant les yeux des mortels, les plonge dans le sommeil, ou réveille ceux qui sont profondément endormis. Ce caducée en main, le vainqueur d'Argus fend les airs et touche en un moment au rivage de l'Hellespont; il s'avance sous la figure d'un roi entré dans l'adolescence, et dont le port majestueux et la beauté surprenante captivent tous les regards.

Déjà Priam et son compagnon avaient passé le tombeau d'Ilus, et ils abreuvaient les mules et les chevaux dans le fleuve; les ténèbres commençaient à noircir les campagnes,

quand le héros regarde, et voit Mercure porter vers eux ses pas. O Priam, dit-il, songe à toi ; que ta prudence ne t'abandonne pas en ce moment : j'aperçois un guerrier qui sans doute va nous ravir le jour ; fuyons, ou embrassons ses genoux, afin de l'attendrir s'il porte un cœur sensible.

A ces mots, Priam se trouble, les cheveux du vieillard courbé se dressent sur sa tête ; il demeure immobile d'effroi, lorsque Mercure s'approche, et lui prenant la main : Mon père, dit-il, où guides-tu ces deux chars à travers les ombres paisibles de la nuit, tandis que tous les mortels savourent le nectar du sommeil? Ne crains-tu pas les Grecs, qui, ne respirant que fureur, sont toujours tes ennemis, ont conjuré ta ruine et te menacent de près? Si quelqu'un d'eux te voyait conduire tant de richesses au milieu des ténèbres, que deviendrais-tu ? Tu es d'un âge avancé ; et ce vieillard qui t'accompagne t'aiderait peu à repousser un guerrier formidable. Mais cesse de craindre : loin de te nuire, je serai ton guide et te garantirai des périls; tu m'offres l'image respectable de mon père.

Mon fils, je n'ai, comme tu le dis, que trop à redouter, répondit Priam ; mais quelque dieu, malgré l'excès de mes infortunes, me tend une main protectrice, puisqu'il m'accorde un guide dont la rencontre est pour moi d'un si heureux présage. J'admire ton air, ton port, auxquels répond la grandeur de ton âme ; oui, tu dois la naissance à la race la plus fortunée.

Les dieux, repartit Mercure, te prennent, il est vrai, sous leur garde : mais parle sans déguisement : conduis-tu ces précieux trésors chez quelque nation étrangère, afin de sauver au moins une partie de tes biens? ou tous, frappés de terreur, abandonnez-vous les murs sacrés d'Ilion, depuis la chute fatale du plus grand de vos héros, de ton fils, qui balançait la valeur des Grecs ?

Qui donc es-tu, noble personnage, dit Priam, toi qui prends une part si généreuse au sort de mon fils infortuné?

Tu veux m'éprouver, ô vieillard, répondit Mercure, en m'interrogeant au sujet du grand Hector. Je l'ai vu bien souvent se couvrir de gloire dans le champ des combats, et surtout lorsque la pique à la main, repoussant les Grecs jusques à leurs vaisseaux, il semait parmi eux l'horreur et le carnage : spectateurs de ses exploits, nous l'admirions, Achille courroucé ne nous permettant pas de combattre. Je lui appartiens, le même vaisseau nous porta sur ce rivage. Je vis le jour dans la Thessalie ; mon père est Polyctor, comblé de richesses, courbé comme toi sous le faix des ans ; je suis le septième de ses fils, et parmi eux le sort m'élut pour suivre les pas d'Achille. J'ai quitté cette nuit le camp

dans le dessein d'épier l'ennemi ; car au point du jour, les Grecs attaqueront vos murailles ; ils s'indignent de leur inaction, et nos rois ne peuvent contenir plus longtemps l'ardeur impétueuse du soldat.

Ah ! puisque tu appartiens à ce héros, dit Priam, fais-moi connaître la vérité sans déguisement ; le corps de mon fils est-il encore près des vaisseaux ? ou l'implacable Achille l'a-t-il livré à la rage de ses chiens dévorants ?

O vénérable vieillard, repartit le messager de Jupiter, les animaux voraces ni du ciel ni de la terre n'ont point touché le corps de ton fils ; il est encore couché sans honneur près de la tente d'Achille ; voici le douzième jour qu'il est à cette place, respecté des vers dont les victimes de Mars sont la proie. Dès que l'aurore embellit les cieux Achille le traîne avec férocité autour du tombeau de son ami, sans pouvoir nuire à ce cadavre. Toi-même, en le voyant étendu sur la terre, tu admirerais sa beauté, et sa fraîcheur semblable à celle de la rosée ; le sang qui le souillait a disparu, il ne lui en reste plus de trace ; toutes ses blessures (car il a été percé d'un grand nombre de coups) sont fermées : tant les dieux fortunés, qui chérissaient ton fils pendant sa vie, prennent de lui un soin particulier, même après son trépas.

Il dit, et une douce joie suspend la douleur du vieux Priam. Qu'il est avantageux, mon enfant, s'écrie-t-il, d'offrir aux dieux les tributs qu'ils ont droit d'exiger ! jamais mon fils (hélas ! eus-je un fils ?) n'oublia dans son palais les habitants de l'Olympe ; aussi chérissent-ils sa mémoire, quoiqu'il soit dans l'empire de la mort. Mais reçois de ma main cette belle coupe ; et me prêtant ton appui, conduis-moi, avec le secours des dieux, jusque dans la tente du fils de Pélée.

Tu veux éprouver ma jeunesse, ô vieillard, répondit Mercure : mais tu ne me feras pas accepter tes dons à l'insu d'Achille ; je le redoute et le révère trop pour ravir ce qui lui est destiné, et m'exposer aux suites d'une action si hardie. Cependant je serai ton compagnon assidu sur terre comme sur mer, dussé-je te conduire au sein de la fameuse Argos ; et il n'est pas à craindre que quelqu'un méprise un tel guide et ose t'attaquer.

En même temps il s'élance sur le char, prend lui-même le fouet et les rênes, et inspire aux coursiers et aux mules une vive ardeur. Ils touchent en un moment aux tours et au fossé des Grecs ; les gardes y préparaient leur repas : Mercure épanche le sommeil sur toutes les paupières ; il ouvre les portes, ôte les barres, et conduit dans le camp Priam avec le chariot couvert de riches dons. Ils arrivent devant la tente d'Achille. Pour l'élever, les soldats de ce

prince avaient abattu de nombreux sapins ; et pour former le toit, ils avaient moissonné le jonc des prairies : un rang de pieux serrés bordait la vaste enceinte de la cour; la porte était munie d'une poutre énorme ; il fallait, parmi les Grecs, trois hommes pour poser et écarter cette lourde barrière ; Achille tout seul en triomphait. Le dieu favorable ouvre cette porte au chef âgé ; et ayant introduit Priam avec les dons, il descend du char. Je suis, lui dit-il, Mercure, qui, par l'ordre du maître des cieux, t'ai servi de guide. Je te quitte, et ne t'accompagnerai point devant Achille : la majesté des dieux ne leur permet point de protéger ouvertement les mortels. Toi cependant, ose paraître aux yeux du héros, embrasse ses genoux ; et, pour émouvoir son cœur, implore-le au nom d'un père, d'une mère, et d'un fils qu'il aime. Après ces mots, le dieu disparaît, et revole sur l'Olympe élevé.

Alors Priam descend à terre ; et laissant Idéus en ce lieu pour garder les deux chars, le vieillard pénètre dans la demeure du grand Achille ; il le voit au milieu de la tente. La foule de ses compagnons était assise dans l'éloignement ; seul le brave Automédon, et Alcime, rejeton de Mars, se tenaient près du héros pour le servir : il venait de terminer son repas, la table n'était pas encore enlevée. Priam, sans être aperçu, entre : il s'approche, embrasse les genoux d'Achille ; et prenant ses mains terribles, homicides, qui lui ont immolé tant de fils, il les baise humblement. Lorsqu'un meurtrier poursuivi par les lois fuit sa terre natale, et qu'atteignant une ville étrangère, il paraît tout à coup dans un palais où il cherche un asile, les assistants sont frappés de la plus vive surprise : ainsi le fils de Pélée s'étonne à la vue du noble Priam ; ainsi les spectateurs demeurent muets, et se regardent l'un l'autre avec incertitude ; lorsque le vieillard, rompant enfin le silence, l'implore en ces mots :

Achille, semblable aux dieux, ressouviens-toi de ton père ; il est, comme moi, accablé d'années, arrivé aux bornes de la vie. Peut-être est-il assiégé par de puissants voisins, sans avoir à côté de lui personne qui puisse le dérober à des périls imminents. Cependant, lorsqu'il apprend que tu vis, son cœur s'ouvre à l'espérance et à la joie, et il se flatte à chaque instant de revoir son fils : mais moi, ô le plus infortuné des hommes ! j'ai mis au monde un grand nombre de héros dans la superbe Troie, et je crois qu'il ne m'en reste plus un seul pour soulager ma douleur. J'avais cinquante fils, quand les Grecs abordèrent à cette rive : dix-neuf étaient sortis du même sein ; les autres, dans mon palais, durent la naissance à des captives : la plupart ont servi

de victimes à l'insatiable Mars. Le seul que j'avais encore, qui pouvait les venger et soutenir nos murailles, tu viens de le tuer dans un combat où il a signalé sa valeur pour la patrie, mon Hector. C'est en sa faveur que je suis venu près des vaisseaux des Grecs ; reçois les dons les plus précieux, rends-moi son corps. Achille, respecte les dieux; aie pour moi quelque compassion, ressouviens-toi de ton père. Hélas! combien je suis plus malheureux! j'ai pu, ce que n'a fait encore aucun mortel, approcher de mes lèvres les mains de celui qui versa le sang de mes fils.

Ces paroles réveillent dans le cœur d'Achille un souvenir douloureux; et lui prenant la main, il repousse doucement le vieillard. Tous deux, se retraçant l'objet le plus cher, fondaient en pleurs : Priam, prosterné aux pieds du vainqueur, pleurait le vaillant Hector; le héros donnait des larmes à son père, mais aussi de moments en moments à Patrocle : la tente était remplie de leurs gémissements réunis.

Enfin après qu'Achille s'est rassasié de larmes, que son cœur est soulagé de ses regrets, il s'élance de son siège; et, tendant la main au vieillard, il le relève, et regarde avec compassion ses cheveux blancs et son air vénérable.

Ah! mort infortuné, dit-il, que de peines tu as soutenues! Quoi! traverser seul tout un camp ennemi, et paraître devant le destructeur de ta nombreuse et vaillante race! ton cœur est d'airain. Mais repose-toi sur ce siège, et quelle que soit notre douleur, renfermons-la dans notre sein; nous nous livrerions vainement aux plaintes amères. Les dieux ont voulu que les jours des misérables mortels fussent tissus de disgrâces; seuls ils jouissent d'un bonheur parfait. Au pied du trône de Jupiter sont deux urnes profondes; l'une renferme nos maux, l'autre nos biens. Quand ce dieu puise dans les deux sources, notre vie est mélangée de bonheur et d'infortune. Celui qui ne reçoit en partage que les sombres peines, est livré à l'insulte et au mépris; des chagrins dévorants le poursuivent sur la terre; il erre de toutes parts, en opprobre aux dieux et aux hommes. Pélée, dès sa naissance, est enrichi des plus rares dons : supérieur aux humains par l'éclat et les trésors qui l'environnent, il règne dans la Thessalie; mortel, il reçoit des dieux une déesse pour épouse. Cependant ils veulent que lui-même connaisse le malheur; loin d'être entouré dans son palais de nombreux héritiers de son sceptre, il n'a qu'un fils qui doit périr à la fleur des ans; tandis que la vieillesse de mon père aurait un besoin pressant de mon appui, je séjourne loin de ma patrie sur cette rive, et te plonge toi et tes

enfants dans les disgrâces. Toi-même, ô vieillard, tu vis jadis fleurir ton empire; possesseur fortuné de toutes les richesses de Lesbos, et de la Phrygie, de l'Hellespont étendu, ta gloire s'est encore accrue par la race nombreuse dans laquelle tu t'es vu renaître. Mais depuis que le ciel trouble cette félicité il entoure Ilion de combats, et fait tomber chaque jour ses défenseurs au pied de vos remparts. Supporte donc tes maux, puisqu'aucun mortel n'est exempt de peines ; ne nourris pas dans ton âme une éternelle douleur. Tes regrets sont inutiles, ils ne rappelleront point ton fils des sombres rivages; tu dois plutôt t'attendre à quelque nouvelle infortune.

N'exige point que je me lève et me repose, répondit Priam, tant qu'Hector est étendu devant ta tente, privé de sépulture. Ah! rends-moi promptement son corps, que mes yeux le revoient. Accepte les dons nombreux que nous t'apportons ; et fasse le ciel que tu puisse en jouir, et retourner heureusement dans ta patrie, après que tu m'auras permis de voir encore quelque temps la lumière du soleil!

L'impétueux Achille, lui lançant un regard animé de colère : Vieillard, dit-il, cesse de m'irriter : avant que tu m'eusses imploré, j'avais résolu de te rendre Hector; docile à la voix de la fille de Nérée, ma mère, qui est venue me l'ordonner de la part de Jupiter; et, Priam (ne crois pas m'abuser), je n'ignore pas qu'un dieu t'a conduit dans le camp des Grecs. Privé de ce secours, un mortel, fût-il dans toute la vigueur de l'âge, n'eût point trompé la vigilance de nos gardes, ni ouvert si facilement la porte de ma tente. N'excite donc pas plus longtemps ma douleur et mon courroux, ou, quoique tu y paraisses en suppliant, crains, ô vieillard, que je ne te bannisse à l'instant de ma tente, et que je ne viole les ordres de Jupiter.

Priam, effrayé, obéit. Achille, avec la rapidité d'un lion, se précipite hors de sa demeure, accompagné d'Automédon et d'Alcime, qu'il honore le plus entre tous ses compagnons après la perte de Patrocle. Ils détellent les mules et les coursiers, conduisent le héraut dans la tente, le placent sur un siège, déchargent du char les dons destinés à la rançon du mort, et y laissent deux riches manteaux et une tunique fine pour en couvrir le corps que l'on ramènera dans Troie. Achille, appelant ses captives, leur ordonne de laver ce corps, de le parfumer d'essence loin des yeux de Priam, de peur qu'à l'aspect de son fils sa douleur réveillée n'enflamme son courroux, et ne l'expose à la fureur du héros, qui, dans le premier transport, immolerait peut-être le vieillard, au mépris des lois de Jupiter. Après que les captives ont

lavé ce corps, qu'elles l'ont parfumé d'essences, et couvert de la tunique et des manteaux, Achille, aidé de ses compagnons, l'étend sur le lit funèbre, et le place sur le chariot éclatant. Il pousse ensuite des soupirs, et appelant l'ombre de son ami : Ne t'irrite point, s'écrie-t-il, ô mon cher Patrocle, si tu apprends dans les enfers que j'ai rendu le noble Hector à son père. Les dons qu'il m'a faits ne sont point indignes de nous ; fidèle au plus saint devoir, je veux ne m'en réserver qu'une légère partie, et les consacrer à tes mânes.

Achille rentre dans la tente ; et, se replaçant sur son siège en face de Priam : Vieillard, dit-il, ton fils est à toi selon tes désirs; il est couché sur un lit funèbre : tu le verras en l'emmenant au lever de l'aurore. Songe en ce moment à prendre quelque nourriture. Niobé même consentit enfin à ne pas négliger le soin de ses jours, quoiqu'elle eût perdu à la fois dans son palais ses douze enfants, six filles et six fils à la fleur de leur jeunesse : Apollon immola ceux-ci de son arc d'argent; et Diane fit périr celles-là de ses traits cruels. La superbe Niobé avait osé se comparer à Latone, disant qu'elle était mère d'une race nombreuse, tandis que la déesse n'avait eu que deux rejetons : mais les deux rejetons exterminèrent tous les enfants de cette rivale. Durant neuf jours, ils demeurèrent étendus dans leur sang; aucun des citoyens ne voulait les ensevelir, Jupiter avait changé en pierres les cœurs de ce peuple. Les dieux, émus de compassion, leur donnèrent enfin la sépulture. Niobé, après avoir tari la source de ses pleurs, ne refusa point de soutenir ses tristes jours; et cependant sa douleur était si profonde, que, transformée en rocher sur le mont désert de Sipyle, où sont les antres des Naïades, qui forment des danses solennelles autour du fleuve Achéloüs, elle paraît sensible à ses malheurs, et répand encore des larmes. Songeons donc, noble vieillard, à triomper de notre douleur : tu donneras assez de pleurs à ton fils, quand tu l'auras conduit dans Ilion, et que tu feras ses funérailles; alors rien n'en troublera le cours.

Il dit; et, se levant aussitôt, il immole une brebis à la toison argentée. Ses compagnons la dépouillent, la partagent, en chargent de longs dards qu'ils approchent des flammes; ils les retirent.

Automédon distribue le pain entassé dans de belles corbeilles; Achille sert les viandes. Lorsqu'ils ont terminé le repas, Priam, l'œil attaché sur Achille, ne cesse point d'admirer son air noble et sa stature majestueuse qui le rendait semblable aux immortels. Le héros considère le fils de Dardanus avec la même surprise, charmé de la douceur

vénérable de son front, et prêtant l'oreille à ses discours pleins de sagesse. Après qu'ils se sont plu longtemps dans cette admiration mutuelle : Favori de Jupiter, dit le vieillard, souffre que je me retire, et que j'aille me reposer et goûter enfin les attraits du sommeil; car depuis que mon fils, tombé sous ton bras, a rendu le dernier soupir, loin que j'aie fermé la paupière, je n'ai cessé de gémir et de nourrir ma douleur, couché dans la cendre au milieu de l'enceinte de ma cour. Aujourd'hui, à ta prière, j'ai même enfin pris quelque aliment, et approché la coupe de mes lèvres; j'ai refusé jusqu'à ce moment de ranimer mes forces défaillantes.

A peine a-t-il parlé, qu'Achille commande aux siens et aux captives de préparer des lits sous le portique, d'étendre des peaux, de belles étoffes teintes en pourpre, d'y dérouler de riches tapis, et des couvertures d'une laine douce et velue.

Les captives, tenant des flambeaux, sortent et se hâtent d'exécuter cet ordre. Achille, déguisant sous une fausse frayeur le motif qui ne lui permettait point de garder Priam la nuit dans sa tente : Noble vieillard, dit-il, tu trouveras sous le portique deux lits tout prêts. Ici ton repos serait troublé par les Grecs, qui, durant la nuit même, viennent me consulter, ou recevoir mes ordres. Si quelqu'un d'eux t'apercevait, il ne manquerait pas d'en avertir Agamemnon notre chef, et peut-être le rachat de ton fils souffrirait-il du retard. Mais parle : combien désires-tu de jours pour rendre les derniers honneurs au grand Hector ? Pendant ce temps, je suspendrai mes desseins, et retiendrai l'ardeur de nos troupes.

Si tu me permets, dit Priam, de faire paisiblement des obsèques à l'illustre Hector, j'en conserverai, Achille, la plus vive reconnaissance. Tu sais que, remplis de consternation, nous sommes renfermés dans la ville, et que la forêt et la montagne où nous irons chercher le bois sont éloignées. Neuf jours seraient consacrés aux pleurs dans nos maisons, le dixième, nous commencerions les funérailles, et donnerions au peuple le repas funèbre : nos mains, le jour suivant, érigeraient la tombe. Après cela nous combattrons, si la nécessité nous l'impose.

Vénérable Priam, répond le héros, tes désirs seront accomplis; je ne permettrai point qu'avant ce temps on revole dans la lice des combats. En disant ces mots, il met sa main dans celle du vieillard pour dissiper entièrement ses alarmes.

Priam et son héraut se rendent sous le portique, où ils se livrent au sommeil, l'esprit agité de soins. Achille se

retire dans l'intérieur de la tente, et la belle Briséis dort à ses côtés.

Les dieux et les guerriers, vaincus par les charmes du sommeil, étaient plongés dans un profond repos : mais il ne subjugue point Mercure, qui, toujours l'appui des hommes, s'occupe des moyens de ramener le roi Priam à travers le camp dans Ilion, sans être aperçu des gardes sacrés des portes.

Penché sur la tête du roi, il lui dit : O vieillard, tu ne songes point aux dangers qui te menacent ; après avoir eu le bonheur d'être respecté d'Achille, tu prolonges ton sommeil au milieu de tes ennemis. Tu as dégagé ton fils, il t'en a coûté une forte rançon. Si Agamemnon soupçonne ton arrivée, et que tout le camp en soit instruit, les fils qui te restent seront obligés, pour te racheter en vie, de livrer à l'ennemi dix fois autant de richesses.

Epouvanté par ces paroles, Priam réveille le héraut. Mercure a préparé les chars : il conduit les deux Troyens, et leur fait traverser le camp avec rapidité, sans être vus d'aucun des Grecs.

Dès qu'ils arrivent aux bords du Xanthe, fameux par son beau cours, et né de l'immortel Jupiter, Mercure reprend son vol vers le haut Olympe : déjà l'aurore répandait ses rayons de pourpre sur la face de la terre. Le roi et son héraut s'avançaient vers la ville avec des gémissements et des plaintes; marchant à la tête, les mules traînaient le cadavre. Aucun des habitants d'Ilion ne les aperçut, avant la belle Cassandre; montée dans la citadelle, elle vit son père debout sur le char, et le héraut dont Ilion connaît la voix; elle vit le corps inanimé, étendu sur le lit funèbre, et amené par les mules. A cet aspect elle jette des cris perçants, et fait retentir la ville entière de ces paroles : Troyens et Troyennes, si vous reçûtes souvent Hector avec des transports de joie lorsque, plein de vie et triomphant, il revenait des combats, sortez maintenant en foule et allez recevoir le cadavre de ce héros; il fit la gloire d'Ilion et de tout le peuple.

A ces mots, tel est le deuil de tous les citoyens, qu'il n'est personne, ni homme ni femme, qui reste dans la ville; tous courent hors des portes à la rencontre du cadavre qui s'approchait d'Ilion. A leur tête, la tendre épouse et la mère vénérable d'Hector, précipitées jusqu'au char, s'arrachent les cheveux sur ce corps, et l'embrassent, environnées de tout un peuple qui fond en larmes. Et l'on eût passé tout le jour à regretter et à pleurer Hector devant les portes de Troie, si le vieux Priam, du haut de son char, n'eût pris la parole.

Ne fermez point, dit-il, le passage aux mules; quand nous aurons conduit le corps dans le palais, vous pourrez faire éclater votre douleur sans contrainte.

Il dit; les flots du peuple s'ouvrent, et font place au char. Après qu'il est arrivé dans le palais, on dépose le corps sur un lit superbe; on l'entoure d'un chœur dont les chants lugubres sont entremêlés de gémissements et de larmes; et les femmes y répondent par des soupirs douloureux.

Andromaque, au milieu d'elles, commence le deuil; serrant la tête du vaillant Hector entre ses bras : Cher époux, s'écrie-t-elle, tu péris à la fleur de tes ans, et, veuve délaissée, je reste dans ton palais; le fils que nous avons mis au jour, époux infortunés, est encore dans l'âge le plus tendre, et il ne parviendra point à l'adolescence; avant ce temps, cette ville tombera du faîte de sa grandeur. Tu n'es plus, toi le plus ferme appui de ses murs, toi qui défendais les épouses vénérables et les faibles enfants : bientôt ils seront emmenés par les vaisseaux du vainqueur sur une rive étrangère. Je serai parmi ces captives : et toi, mon fils, tu me suivras dans l'esclavage, et tu essuieras à mes yeux d'indignes traitements, soumis aux plus durs travaux pour un maître barbare; ou, déplorable destinée! quelque Grec furieux te précipitera du haut de nos tours, pour venger un frère, un père, ou un fils dont Hector a répandu le sang : car les vastes plaines ont été couvertes d'ennemis auxquels Hector a fait mordre la poussière, et ton père était terrible dans les funestes combats; c'est ce qui, dans Troie, fait couler les larmes de tout un peuple. Dans quelle tristesse profonde, inexprimable, as-tu plongé ton père et ta mère, ô mon cher Hector! mais c'est moi surtout à qui tu n'as laissé en partage qu'une sombre douleur. Hélas! tu ne m'as pas tendu de ton lit une main mourante, ni ne m'as adressé pour la dernière fois quelqu'une de tes paroles remplies de sagesse, paroles que je ne cesserais point de me retracer nuit et jour en répandant des larmes. Telles étaient les plaintes que proférait Andromaque éplorée; ses femmes les accompagnaient de leurs gémissements.

A ces plaintes succèdent celles d'Hécube désolée : Hector, le plus cher de tous mes fils, tu fus, durant ta vie, aimé des dieux, et tu es l'objet de leur amour jusque dans le sein du trépas. Achille a fait sentir à ceux de mes autres fils qui sont tombés dans ses mains l'indigne poids de l'esclavage; il les a vendus sur les rivages éloignés de Samos, ou d'Imbre, ou de la féroce Lemnos : toi, il t'a privé de la vie dans un noble combat. Le barbare, il est vrai, a souvent traîné ton corps autour du tombeau de son compagnon, que tu abattis

de ta lance, et qu'il n'a point rappelé, par cette action inhumaine, du séjour des morts : cependant tu n'as point perdu ta fraîcheur ; couché dans ce palais, on dirait que tu viens de fermer les yeux, et qu'Apollon t'a ravi le jour de ses plus douces flèches.

Ces mots, accompagnés d'un torrent de pleurs, excitent dans l'assemblée des cris douloureux.

Enfin la belle Hélène fait aussi éclater sa tristesse profonde.

Hector, s'écrie-t-elle, le plus cher des frères de mon époux ! car le lien de l'hyménée m'unit à Pâris, qui, semblable aux dieux par sa beauté, m'a conduite à Troie, heureuse si, avant ce temps, j'eusse été en proie à la mort. Voici la vingtième année que j'habite ces murs, et que j'ai quitté ma patrie : cependant, Hector, je n'ai jamais essuyé de ta part une parole dure ni hautaine ; au contraire, quand l'un de mes frères, ou l'une de mes sœurs, ou ma belle-mère (Priam était toujours pour moi le père le plus tendre) me reprochaient leurs maux, tu réprimais leur courroux autant par tes paroles que par l'exemple de ton humanité et de ta douceur. Aussi, abîmée dans la tristesse, te pleurerai-je toujours toi et ma propre infortune. Désormais il ne me reste plus aucun ami ni aucun soutien dans l'immense Troie; tous me regardent avec horreur.

Elle dit, en répandant des larmes amères, et tout le peuple joint de lugubres soupirs à ces tristes accents, lorsque Priam interrompt les plaintes : Troyens, il est temps d'amener le bois pour le bûcher. Ne craignez point d'embuscades de la part des Grecs ; Achille, à mon départ de sa tente, m'a promis de ne point tourner contre nous les armes que nous n'ayions vu paraître la douzième aurore.

Aussitôt attelant et les bœufs et les mulets, ils sortent en foule hors des murs. Neuf jours sont employés à dépouiller la forêt de ses sapins et de ses chênes, et à dresser le bûcher. A peine l'aurore annonce aux mortels le retour de la lumière que les Troyens, versant d'abondantes larmes, portent hors du palais le corps de l'intrépide fils de Priam, et le placent au sommet du bûcher, qu'ils allument de toutes parts.

Le lendemain, dès que les cieux sont parsemés des roses de l'aurore matinale, un peuple immense se hâte encore d'entourer le bûcher de l'illustre Hector: des flots de vin éteignent les flammes qui se répandirent dans tout le bûcher avec furie.

Les frères et les amis d'Hector rassemblent ses os blanchis, non sans répandre de nouvelles larmes ; elles coulent en torrents le long de leurs joues. Ils placent ces os dans

une urne d'or, et, la couvrant de voiles de pourpre d'une étoffe douce et moelleuse, ils se hâtent de la déposer dans une fosse profonde sur laquelle ils entassent de grandes pierres, élèvent avec précipitation le tombeau : et de toutes parts des gardes étaient attentifs aux mouvements des Grecs, de peur qu'ils ne surprissent la ville avant qu'elle eût accompli ce pieux devoir.

La tombe étant élevée, le peuple se rassemble en foule dans le magnifique palais de Priam, qui leur donne avec splendeur le repas funèbre.

Tels furent les derniers honneurs que les Troyens rendirent au vaillant Hector.

FIN DE L'ILIADE.

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur Homère 1
Chant premier 3
Chant II 18
Chant III 38
Chant IV 49
Chant V 61
Chant VI 81
Chant VII 93
Chant VIII 104
Chant IX 117
Chant X 133
Chant XI 146
Chant XII 164
Chant XIII 175
Chant XIV 193
Chant XV 204
Chant XVI 220
Chant XVII 239
Chant XVIII 255
Chant XIX 269
Chant XX 278
Chant XXI 289
Chant XXII 302
Chant XXIII 314
Chant XXIV 335

8432-5-13. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

DE LA

LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION

PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à **95** centimes le volume broché

Relié toile : **1** fr. **75**

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, Théâtre . . . . . 2 vol.
BEAUMARCHAIS, Théâtre. . . . . 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie. . . 1 vol.
BOCCACE, Le Décaméron . . . . . 2 vol.
BOILEAU, Œuvres poétiques et en prose . . . . . 1 vol.
BOSSUET, Oraisons funèbres . . . . . 1 vol.
— Discours sur l'histoire universelle . . . . . 1 vol.
BRANTOME, Les Dames Galantes . . . . . 1 vol.
CAMOENS, Les Lusiades . . . . . 1 vol.
CASANOVA (Jacques), Mémoires . . . . . 6 vol.
CÉSAR (JULES), Commentaires sur la Guerre des Gaules 1 vol.
CHATEAUBRIAND, Atala, René, Le Dernier Abencérage. 1 vol.
— Génie du Christianisme . . . . . 2 vol.
COMTE (AUGUSTE), Philosophie positive.
— — I. — Mathématiques. — Astronomie . 1 vol.
— — II. — Physique. — Chimie. — Biologie. 1 vol.
CORNEILLE, Théâtre. . . . . 2 vol.
DANTE, La Divine Comédie . . . . . 1 vol.
DESCARTES, Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques . . . . . 1 vol.
DIDEROT, La Religieuse ; Le Neveu de Rameau . . . . 1 vol.
ESCHYLE, Théâtre. . . . . 1 vol.
FÉNELON, Télémaque. . . . . 1 vol.
— Éducation des filles ; Lettre a l'Académie . 1 vol.
FOÉ (DANIEL DE), Robinson Crusoé . . . . . 1 vol.
GŒTHE, Werther, Faust, Hermann et Dorothée . . . 1 vol.
HOMÈRE, Iliade . . . . . 1 vol.
— Odyssée . . . . . 1 vol.

KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, La Cruche cassée, La petite Ville allemande, Minna de Barnhelm . . 1 vol.
LA BRUYERE, Caractères . . . . . 1 vol.
LA FAYETTE (Mme de), Mémoires, Princesse de Clèves. 1 vol.
LA FONTAINE, Fables . . . . . 1 vol.
— Contes. . . . . 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes . . . . . 1 vol.
LE SAGE, Histoire de Gil Blas de Santillane . . . . . 2 vol.
LESSING, Théatre . . . . . 1 vol.
LE TASSE, Jérusalem délivrée . . . . . 1 vol.
MAISTRE (X. DE), Œuvres . . . . . 1 vol.
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité. . . . . 2 vol.
MARIVAUX, Théatre choisi . . . . . 1 vol.
MOLIÈRE, Théatre. . . . . 4 vol.
MONTAIGNE, Essais, suivis de sa correspondance. . . . 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes . . . . . 1 vol.
— De l'esprit des Lois . . . . . 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières poésies, 1829-1835 . . . . . 1 vol.
— Poésies nouvelles, 1836-1852. . . . . 1 vol.
— Comédies et proverbes . . . . . 2 vol.
— Nouvelles. . . . . 1 vol.
— Contes . . . . . 1 vol.
— La confession d'un enfant du siècle. 1 vol.
— Mélanges de littérature et de critique. 1 vol.
— Œuvres posthumes . . . . . 1 vol.
OVIDE, Les Métamorphoses . . . . . 1 vol.
PASCAL, Pensées . . . . . 1 vol.
— Les Provinciales . . . . . 1 vol.
RABELAIS, Œuvres . . . . . 2 vol.
RACINE, Théatre . . . . . 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. . . . . 2 vol.
— — Julie ou la nouvelle Héloïse. . . . 2 vol.
— — Du Contrat social; Lettre a M. d'Alembert . . . . . 1 vol.
— — Émile, ou de l'éducation. . . . . 2 vol.
SCHILLER, Les Brigands, Marie Stuart, Guillaume Tell. 1 vol.
SCOTT (WALTER), Ivanhoé. . . . . 2 vol.
— — La jolie Fille de Perth . . . . . 2 vol.
SÉVIGNÉ (Mme de), Lettres choisies . . . . . 1 vol.
SOPHOCLE, Théatre. . . . . 1 vol.
SPINOZA, Éthique . . . . . 1 vol.
STAEL (Mme de), De l'Allemagne. . . . . 2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme . . . . . 1 vol.
SUÉTONE, Les douze Césars . . . . . 1 vol.
VILLON (François), Œuvres . . . . . 1 vol.
VIRGILE, L'Enéide . . . . . 1 vol.
VOLTAIRE, Dictionnaire Philosophique . . . . . 1 vol.
— Histoire de Charles XII, roi de Suède . . . 1 vol.
— Siècle de Louis XIV. . . . . 2 vol.
WISEMAN (Cnal), Fabiola. . . . . 1 vol.

etc., etc., etc.

AUTEURS CÉLÈBRES

à 60 centimes le volume

En jolie reliure spéciale à la collection, 1 franc le volume

Le but de la collection des *Auteurs célèbres, à* **60** *centimes* le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

N°		
248.	AICARD (JEAN). . . .	Le Pavé d'Amour.
474.	AIMARD (G.).	Le Robinson des Alpes.
403.	AJALBERT (JEAN). . .	En amour.
204.	ALARCON (A. DE). . .	Un Tricorne.
382.	—	Le Capitaine Hérisson.
219.	ALEXIS (PAUL). . . .	Les femmes du père Lefèvre.
431.	ALLARD (RENÉE). . .	Le Roman d'une provinciale.
178.	ARCIS (CH. D'). . . .	La Correctionnelle pour rire.
208.	—	La Justice de Paix amusante.
36.	ARÈNE (PAUL). . . .	Le Canot des six Capitaines.
141.	—	Nouveaux contes de Noël.
32.	AUBANEL (HENRY) . .	Historiettes.
62.	AUBERT (CH.). . . .	La Belle Luciole.
128.	—	La Marieuse.
291.	AURIOL (GEORGE) . .	Contez-nous ça !
339.	AUTEURS CÉLÈBRES. .	Chroniques et Contes.
325.	AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS.	(Illustrations).
320.	BALLIEU (JACQUES). .	Les Amours fatales. Saïda.
410.	BALZAC (H. DE) . . .	Le père Goriot.
412.	—	La Peau de chagrin.
414.	—	La Femme de trente ans.
416.	—	Le Médecin de campagne.
418.	—	Le Contrat de mariage.
420.	—	Mémoires de deux jeunes mariées.
422.	—	Le Lys dans la Vallée.
424.	—	Histoire des Treize.
426.	—	Ursule Mirouët.
428.	—	Une ténébreuse affaire.
430.	—	Un début dans la Vie.
432.	—	Les Rivalités.
434.	—	La Maison du Chat-qui-Pelote.
436.	—	Une double famille.
438.	—	La Vendetta.

KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, La Cruche cassée. La petite Ville allemande. Minna de Barnhelm . .
LA BRUYERE, Caractères . . . . . .
LA FAYETTE (Mme de), Mémoires, Princesse de Clèves.
LA FONTAINE, Fables . . . . . .
— Contes. . . . . .
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes . . . . . .
LE SAGE, Histoire de Gil Blas de Santillane . . . . .
LESSING, Théatre . . . . . .
LE TASSE, Jérusalem délivrée . . . . . .
MAISTRE (X. DE), Œuvres . . . . . .
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité. . . . . .
MARIVAUX, Théatre choisi . . . . . .
MOLIÈRE, Théatre. . . . . .
MONTAIGNE, Essais, suivis de sa correspondance . . .
MONTESQUIEU, Lettres persanes . . . . . .
— De l'esprit des Lois . . . . . .
MUSSET (A. de), Premières poésies, 1829-1835 . . . .
— Poésies nouvelles, 1836-1852. . . .
— Comédies et proverbes. . . . . .
— Nouvelles. . . . . .
— Contes . . . . . .
— La confession d'un enfant du siècle
— Mélanges de littérature et de critique
— Œuvres posthumes . . . . . .
OVIDE, Les Métamorphoses . . . . . .
PASCAL, Pensées . . . . . .
— Les Provinciales . . . . . .
RABELAIS, Œuvres . . . . . .
RACINE, Théatre . . . . . .
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. . . . . .
— — Julie ou la nouvelle Héloïse. . .
— — Du Contrat social; Lettre à d'Alembert . . . . . .
— — Émile, ou de l'éducation. . . . .
SCHILLER, Les Brigands, Marie Stuart, Guillaume Tell
SCOTT (WALTER), Ivanhoé. . . . . .
— — La jolie Fille de Perth . . . .
SÉVIGNÉ (Mme de), Lettres choisies . . . . . .
SOPHOCLE, Théatre. . . . . .
SPINOZA, Éthique . . . . . .
STAEL (Mme de), De l'Allemagne. . . . . .
STENDHAL, La Chartreuse de Parme . . . . . .
SUÉTONE, Les douze Césars . . . . . .
VILLON (François), Œuvres . . . . . .
VIRGILE, L'Enéide . . . . . .
VOLTAIRE, Dictionnaire Philosophique . . . . . .
— Histoire de Charles XII, roi de Suède .
— Siècle de Louis XIV. . . . . .
WISEMAN (Cnal), Fabiola. . . . . .

etc., etc., etc.

N°		
27.	ESCOFFIER	Troppmann.
124.	EXCOFFON (A.).	Le Courrier de Lyon.
208.	FIÉVÉE (J.)	La Dot de Suzette.
104.	FIGUIER (Mme LOUIS) .	Le Gardian de la Camargue.
164.	—	Les Fiancés de la Gardiole.
471.	FISCHER (MAX ET ALEX)	Avez-vous cinq minutes?
1.	FLAMMARION (CAMILLE)	Lumen.
51.	—	Rêves étoilés.
101.	—	Voyages en Ballon.
151.	—	L'Éruption du Krakatoa.
201.	—	Copernic et le système du monde.
251.	—	Clairs de Lune.
301.	—	Qu'est-ce que le Ciel?
351.	—	Excursions dans le Ciel.
401.	—	Curiosités de la Science.
451.	—	Les caprices de la foudre.
449.	FONCLOSE (Mme M. DE).	Guide pratique des Travaux de Dames.
515.	FRAGEROLLE et COSSERET.	Bohême bourgeoise.
480.	GALLUS (EMMANUEL) .	La Victoire de l'Enfant.
540.	GARCHINE	La Guerre.
476.	GARNERAY (LOUIS). .	Voyages, aventures et combats.
477.	—	Mes Pontons.
17.	GAUTIER (THÉOPHILE).	Jettatura.
55.	—	Avatar. — Fortunio.
159.	GAUTIER (Mme JUDITH).	Les Cruautés de l'Amour.
591.	GAWLIKOWSKI	Guide complet de la Danse.
397.	GAY (ERNEST)	Fille de comtesses.
549.	GINESTET (H. DE) . .	Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194.	GINISTY (P.)	Seconde nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
172.	GOGOL (NICOLAÏ). . .	Les Veillées de l'Ukraine.
197.	—	Taras Boulba.
567.	—	Contes et Nouvelles.
28.	GOLDSMITH	Le Vicaire de Wakefield.
25.	GORON	Un beau crime.
177.	GOZLAN (LÉON). . . .	Le Capitaine Maubert.
561.	—	Polydore Marasquin.
565.	GRÉBAUVAL (A.) . . .	Le Gabelou.
256.	GREYSON (E.)	Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168.	GROS (J.).	Un Volcan dans les Glaces.
210.	—	L'homme fossile.
297.	—	Les Derniers Peaux-Rouges.
508.	—	Aventures de nos Explorateurs.
60.	GUÉRIN-GINISTY . . .	La Fange.
149.	—	Les Rastaquouères.
507.	GUICHES (GUSTAVE). .	L'Imprévu.
106.	GUILLEMOT (G.) . . .	Maman Chantard.
250.	GUYOT (YVES)	Un Fou.
548.	GYP	Dans l'Train.
102.	HACKS (D' CH.). . . .	A bord du courrier de Chine.
108.	HAILLY (G. D'). . . .	Fleur de Pommier.
157.	—	Le Prix d'un Sourire.

N°		
271.	COUTURIER (CL.) . .	Le Lit de cette personne.
357.	CYRANO DE BERGERAC.	Voyage dans la Lune.
259.	DANRIT (CAPITAINE) .	La Bataille de Neufchâteau.
419.	—	Les Exploits d'un sous-marin.
490.	—	Un Dirigeable au Pôle Nord.
238.	DANTE.	L'Enfer.
360.	DARZENS	Le Roman d'un Clown.
2.	DAUDET (ALPHONSE) .	La Belle-Nivernaise.
131.	—	Les Débuts d'un Homme de Lettres.
50.	DAUDET (ERNEST) . .	Jourdan Coupe-Tête.
179.	—	Le Crime de Jean Malory.
217.	—	Le Lendemain du péché.
332.	—	Les 12 Danseuses du château de Lamolle.
342.	—	Le Prince Pogoutzine.
352.	—	Les Duperies de l'Amour.
244.	DELCOURT (P.) . . .	Le Secret du Juge d'Instruction.
29.	DELVAU (ALFRED) . .	Les Amours buissonnières.
58.	—	Mémoires d'une Honnête Fille.
134.	—	Le grand et le petit Trottoir.
169.	—	Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
220.	—	A la porte du Paradis.
235.	—	Les Cocottes de mon Grand-Père.
254.	—	Miss Fauvette.
89.	DESBEAUX (E.). . . .	La Petite Mendiante.
70.	DESLYS (CH.)	L'Abîme.
155.	—	Les Buttes Chaumont.
225.	—	L'Aveugle de Bagnolet.
48.	DHORMOYS (P.). . . .	Sous les Tropiques.
207.	DICKENS (CH.). . . .	La Maison hantée.
240.	—	La Terre de Tom Tiddler.
262.	—	Un Ménage de la Mer.
21.	DIDEROT	Le Neveu de Rameau.
66.	DIGUET (CH.). . . .	Moi et l'autre (ouvrage couronné).
314.	DOLLFUS (PAUL). . .	Modèles d'Artistes (illustré).
117.	DOSTOIEWSKY	Ame d'Enfant.
337.	—	Les Précoces.
343.	DRAULT (JEAN) . . .	Les Aventures de Bécasseau.
455.	—	L'impériale de l'omnibus.
24.	DRUMONT (ÉDOUARD) .	Le Dernier des Trémolin.
140.	DUBUT DE LAFOREST .	Belle-Maman.
158.	DU CAMP (MAXIME). .	Mémoires d'un Suicidé.
152.	DUMAS (ALEXANDRE) .	La Marquise de Brinvilliers.
192.	—	Les Massacres du Midi.
221.	—	Les Borgia.
231.	—	Marie Stuart.
285.	DURIEU (L.).	Ces bons petits collèges.
331.	—	Le Pion.
8.	DUVAL (G.)	Le Tonnelier.
241.	ENNE (F.) et F. DELISLE	La comtesse Dynamite.
121.	ERASME	Colloques choisis (couronné).
368.	—	Eloge de la folie (couronné).

N°		
27.	ESCOFFIER	Troppmann.
124.	EXCOFFON (A.). . . .	Le Courrier de Lyon.
208.	FIÉVÉE (J.)	La Dot de Suzette.
104.	FIGUIER (Mme LOUIS) .	Le Gardian de la Camargue.
164.	—	Les Fiancés de la Gardiole.
471.	FISCHER (MAX ET ALEX)	Avez-vous cinq minutes?
1.	FLAMMARION (CAMILLE)	Lumen.
51.	—	Rêves étoilés.
101.	—	Voyages en Ballon.
151.	—	L'Eruption du Krakatoa.
201.	—	Copernic et le système du monde.
251.	—	Clairs de Lune.
301.	—	Qu'est-ce que le Ciel?
351.	—	Excursions dans le Ciel.
401.	—	Curiosités de la Science.
451.	—	Les caprices de la foudre.
449.	FONCLOSE (Mme M. DE).	Guide pratique des Travaux de Dames.
313.	FRAGEROLLE et COSSERET.	Bohême bourgeoise.
480.	GALLUS (EMMANUEL) .	La Victoire de l'Enfant.
340.	GARCHINE	La Guerre.
476.	GARNERAY (LOUIS). .	Voyages, aventures et combats.
477.	—	Mes Pontons.
17.	GAUTIER (THÉOPHILE).	Jettatura.
53.	—	Avatar. — Fortunio.
139.	GAUTIER (Mme JUDITH).	Les Cruautés de l'Amour.
391.	GAWLIKOWSKI	Guide complet de la Danse.
397.	GAY (ERNEST)	Fille de comtesses.
349.	GINESTET (H. DE) . .	Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194.	GINISTY (P.)	Seconde nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
172.	GOGOL (NICOLAÏ). . .	Les Veillées de l'Ukraine.
197.	—	Tarass Boulba.
567.	—	Contes et Nouvelles.
28.	GOLDSMITH	Le Vicaire de Wakefield.
23.	GORON	Un beau crime.
177.	GOZLAN (LÉON). . . .	Le Capitaine Maubert.
561.	—	Polydore Marasquin.
363.	GRÉBAUVAL (A.) . . .	Le Gabelou.
256.	GREYSON (E.)	Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168.	GROS (J.).	Un Volcan dans les Glaces.
210.	—	L'homme fossile.
297.	—	Les Derniers Peaux-Rouges.
308.	—	Aventures de nos Explorateurs.
60.	GUÉRIN-GINISTY . . .	La Fange.
149.	—	Les Rastaquouères.
307.	GUICHES (GUSTAVE). .	L'Imprévu.
106.	GUILLEMOT (G.) . . .	Maman Chautard.
250.	GUYOT (YVES)	Un Fou.
548.	GYP	Dans l'Train.
102.	HACKS (D' CH.). . . .	A bord du courrier de Chine.
108.	HAILLY (G. D'). . . .	Fleur de Pommier.
157.	—	Le Prix d'un Sourire.

N°		
406.	HAILLY (G. D') . . .	Un cœur d'or.
9.	HALT (Mme ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
538.	HÉGÉSIPPE MOREAU. .	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . .	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON). . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
433.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) . . .	La Légende du Beau Pécopin.
13.	JACOLLIOT (L.) . . .	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). . . .	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) . . .	Le diable au corps.
502.	LAPARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
445.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
485.	—	Dette d'honneur.
315.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). .	Jules Fabien.
545.	LAPAUZE (HENRY) . .	De Paris au Volga (couronné).
572.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
155.	LAUNAY (A. DE) . . .	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT). .	La Bande Michelou.
583.	LAVELEYE (E. DE) . .	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) .	Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.).	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). .	L'Attentat Sloughine.
58.	LEROY (CHARLES) . .	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N°s

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
439. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366. LEX . . . . . Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) . . . . L'Ile révoltée.
459. LONGFELLOW . . . . Evangéline.
16. LONGUS. . . . . Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) . . . Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
334. — Le Roman de Joël
33. MAISTRE (X. DE). . . Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROY (RENÉ) . . Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). . La confession posthume
86. MARTEL (T.) . . . . La Main aux Dames.
232. — La Parpaillotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
453. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). . . . Un coup de Revolver.
173. — Un Mariage de confiance.
243. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). . Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
234. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
388. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). . . Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) . . La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.) . . . . L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) . Quand j'étais Petite.

108.	BALLU (G. A.) . . .	Un cœur d'or.
109.	—	Hist. d'un Petit Homme (nouv. édit.).
110.	—	Bravo Gaycot.
111.	—	La Petite Lucette.
112.	—	Sulla par les Hirondelles.
113.	—	Mémoires du Chevalier de Grammont.
114.	BERGERAT (EMILE) . . .	Le Wagnétis.
115.	BOSC (HENRI) . . .	Le Tambour Le Grand.
116.	BOURGET (PAUL) . . .	Bourjaillot Sauvy.
117.	BOYE (L.)	L'Avoir de Madame Allier.
118.	BOYESSE	Contes fantastiques.
119.	BRILLAT (ANDRÉ) . .	Lutèce.
120.	—	Rubrica Trois-Étoiles.
121.	—	Les Larmes de Vénus.
122.	—	La Confession de Caroline.
123.	—	Julie.
124.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
125.	BUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
126.	—	Pierre de Chaix.
127.	BUSI (VICTOR)	La Légende du Beau Pécopin.
128.	CAPELLANI (R.) . . .	Voyage aux Pays Mystérieux.
129.	—	Le Crime de Boulle d'Ouse.
130.	—	Vengeances de Forçats.
131.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
132.	—	Voyage sur les rives du Niger.
133.	—	Voyage au pays des Singes.
134.	—	Fakiers et Revolvers.
135.	CAZIN (MARC)	L'Ane mort.
136.	—	Contes.
137.	—	Nouvelles.
138.	CHAMPSAUR (F.)	L'Enfant de la Folie.
139.	CHARCOT (CLAIR) . . .	Le Diable au corps.
140.	CLAVERIE (JEAN-JACQUES)	Les Cœurs d'or.
141.	—	Les hommes pourront...
142.	—	Le Dernier prêtre.
143.	—	Fils d'honnêtes.
144.	—	Dodo d'Honneur.
145.	LE CHEVALIER	Contes.
146.	COLOMB (JEANNE DE) . .	Jeune Fiddère.
147.	CONNEAU (MARCEL) . .	De Paris au Congo (couronné).
148.	LE CONNETABLE (COL. DE)	La Femme de Fandale.
149.	CORDIER (L. DE) . . .	Mademoiselle Mignon.
150.	CORMONT (LAURENT) . .	Le Sérum Hélène.
151.	CORNEAU (L. DE) . . .	Lipard et les Filles.
152.	COSSETTE (CYRIAQUE) .	Bouille Grabuzit.
153.	COURTELINE DE BRUYÈRE	(A.) Les Propos inédits.
154.	COURTOIS (CAMILLE) . .	La Fiole de Madame Charvet.
155.	LE DOUX (MARCEL) . . .	L'Attentat Houghton.
156.	DUBOC (CHARLES) . . .	Les Détectives d'en Haut.
157.	—	Le Cyclone Lorgnette.
158.	—	Un Gendre à l'Essai.

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A 95 cent. le volume broché ; relié toile, 1 fr. 50

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin de Tarascon.** 1 volume illustré par G. Dutriac.

AICARD (JEAN), de l'Académie française. — **Tata.** 1 volume illustré par Suzanne Minier.

GYP. — **Le Friquet.** 1 volume illustré par P. Kauffmann.

COURTELINE (GEORGES). — **Coco, Coco et Toto.** 1 volume illustré par A. Barrère.

RODENBACH (GEORGES). — **Bruges-la-Morte.** 1 volume illustré par Marin Baldo.

LEMONNIER (CAMILLE). — **Amants joyeux.** 1 volume illustré par Bigot-Valentin.

ESPARBÈS (GEORGES D'). — **Le Roi.** 1 volume illustré par H. Lanos.

JANE DE LA VAUDÈRE. — **Le Mystère de Kama.** 1 volume illustré par Ch. Atamian.

WOLFF (PIERRE). — **Sacré Léonce !** 1 volume illustré par Fabiano.

THEURIET (ANDRÉ). — **Mon Oncle Flo.** 1 volume illustré par Ernest Bouard.

LEROY (CHARLES). — **Le Colonel Ramollot** 1 volume illustré par A. Vallet.

LEMAITRE (CLAUDE). — **Cadet Oui-Oui.** 1 volume illustré par Simont.

HEYSE (PAUL), (Prix Nobel 1910). — **L'Amour en Italie.** 1 volume illustré par Marin Baldo.

FLAMMARION (CAMILLE). — **Stella.** 1 volume illustré par Suzanne Minier.

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin sur les Alpes.** 1 volume illustré par G. Dutriac.

CORDAY (MICHEL). — **Le Charme.** 1 volume illustré par Jordic.

CORRARD (PIERRE). — **La Bohème s'amuse.** 1 volume illustré par Mirande.

MAËL (PIERRE). — **Pilleurs d'Épaves.** 1 volume illustré par Lanos.

etc., etc., etc.

5222. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (6-11).

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, Théatre. 2 vol.
BEAUMARCHAIS, Théatre.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie.
BOCCACE, Le Décaméron. 2 vol.
BOILEAU, Œuvres poétiques et en prose.
BOSSUET, Oraisons Funèbres.
— Discours sur l'histoire universelle.
BRANTOME, Dames Galantes.
CAMOENS, Les Lusiades.
CASANOVA (Jacques), Mémoires. 6 vol.
CESAR, Commentaires sur la guerre des Gaules.
CHATEAUBRIAND, Atala; René; Le Dernier Abencérage.
CORNEILLE, Théatre. 2 vol.
DANTE, La Divine comédie.
DESCARTES, Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques.
DIDEROT, La Religieuse; Le Neveu de Rameau.
ESCHYLE, Théatre.
FENELON, Télémaque.
— De l'Education des Filles.
FOÉ (DANIEL DE), Robinson Crusoé.
GŒTHE, Werther; Faust; Hermann et Dorothée.
HOMERE, Iliade.
— Odyssée.
LA BRUYÈRE, Caractères.
La FAYETTE (Mme de), Mémoires; Princesse de Clèves.
LA FONTAINE, Fables.
— Contes.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes.
LE SAGE (A.-R.), Histoire de G.., Blas de Santillane. 2 vol.
LESSING, Théatre.
MAISTRE (X. DE), Œuvres.
MARIVAUX, Théatre choisi.
MOLIERE, Théatre. 4 vol.
MONTAIGNE, Essais. 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes.
— De l'Esprit des Lois. 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières Poésies. 1829-1835.
— Poésies nouvelles. 1836-1852.
— Comédies et Proverbes. 2 vol.
— La Confession d'un Enfant du siècle.
— Nouvelles.
— Contes.
— Mélanges de littérature et de critique.
— Œuvres Posthumes
OVIDE. Les Métamorphoses.
PASCAL, Pensées.
— Les Provinciales.
RABELAIS, Œuvres. 2 vol.
RACINE, Théatre. 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.). Confessions. 2 vol.
— Julie ou la nouvelle Héloïse. 2 vol.
— Du Contrat social.
SCHILLER, Les Brigands; Marie-Stuart; Guillaume-Tell.
SEVIGNE (Mme de), Lettres choisies.
SOPHOCLE. Théatre.
SPINOZA, Ethique.
STAEL (Mme de), De l'Allemagne 2 vol.
VIRGILE, L'Énéide.
VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique.
— Histoire de Charles XII.
— Siècle de Louis XIV. 2 vol.

Etc., etc., etc.

Chaque volume broché, **95** cent., relié toile pleine, **1** fr. **75**

8429. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (6-10).